historia.fr
Historia
N°1 depuis 1909



Avril 1961
EICHMANN FACE À SES JUGES
par Franck Ferrand



1830 - 1902

LA CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE
Ces vérités qui dérangent

Émir Abd el-Kader (1808-1883) Chef religieux et militaire de la résistance

Thomas Robert Bugeaud (1784-1849) Gouverneur général de l'Algérie

AVRIL 2021 - N°892
L 13475 - 892 H - F: 5,70 € - RD



41 *bis*, avenue Bosquet, 75007 Paris.
www.historia.fr – tél. : 01 70 98 19 19.
Pour joindre votre correspondant, veuillez composer le 01 70 98 suivi des quatre chiffres figurant à la suite de chaque nom.

Pour toute question concernant votre abonnement : Tél. 01 55 56 70 56.
Historia service abonnements, 45 avenue du Général Lercerc - 60 643 Chantilly Cedex. E-mail : abo.historia@groupe-gli.com
Tarifs France : 1 an, 10 n^os + 1 n° double *Historia* : 60 € ;
1 an, 10 n^os + 1 n° double Historia (mensuel) + 6 *Historia Spécial* (bimestriel) : [illegible] €.
Belgique : Edigroup. Tél. : 070 233 304
Suisse : Edigroup. Tél. : 022 860 84 01.
Tarifs autres pays nous consulter.

Anciens numéros : SERVICE VENTE AU NUMERO - VPC
8, rue d'Aboukir - 75002 Paris - Tél. : 01 70 98 19 24.
mail : commandes@sophiapublications.fr
Réassort kiosque : 01 70 98 19 24.

Président-directeur général et directeur de la publication : Claude Perdriel.
Directeur général : Philippe Menat.
Directeur éditorial : Maurice Szafran.
Directeur éditorial adjoint : Guillaume Malaurie.

RÉDACTION
Rédacteur en chef : Éric Pincas (19 39).
Rédacteur en chef adjoint chargé des Spéciaux : Victor Battaggion (19 40). **Assistante :** Florence Jaccot (19 23).
Secrétaires de rédaction : Alexis Charniguet (19 46) ; Xavier Donzelli (19 45) ; Jean-Pierre Serieys (19 47).
Directeur artistique : Stéphane Ravaux (19 44).
Rédacteur graphiste : Nicolas Cox (19 43).
Rédactrices photo : Ghislaine Bras (19 42), Anne-Laure Schneider (19 07).
Conception graphique : Dominique Pasquet.
Comité éditorial : Jean-Yves Boriaud, Olivier Coquard, Bruno Dumézil, Patrice Gélinet, Jean-Yves Le Naour, Catherine Salles, Thierry Sarmant, Laurent Vissière.
La rédaction est responsable des titres, intertitres, textes de présentation, illustrations et légendes.
Directrice administrative et financière : Jaye Reig.
Directeur des ventes et promotion : Valéry-Sébastien Sourieau (19 11) ;
Ventes messageries : Frédéric Vinot – 01 42 36 80 52.
Agrément postal Belgique n° P207 231.
Diffusion librairies : Pollen/Dif'pop'.
Tél : 01 43 62 08 07 - Fax : 01 72 71 84 51.
Responsable marketing direct : Linda Pain (19 14).
Responsable de la gestion des abonnements : Magali Viette (19 12).
Fabrication : Christophe Perrusson.
Rédactrice Web : Véronique Dumas (vdumas@sophiapublications.fr),
Cellule digitale : Aurélie Boulom, Léo Durin.
Activités numériques : Bertrand Clare (19 08).

RÉGIE PUBLICITAIRE
Mediaobs – 44, rue Notre-Dame-des-Victoires, 75002 Paris. Fax : 01 44 88 97 79.
Directeur général : Corinne Rougé (01 44 88 93 70, crouge@mediaobs.com).
Directeur commercial : Christian Stéfani (01 44 88 93 79, cstefani@mediaobs.com).
Publicité littéraire : Quentin Casier (01 44 88 97 54, qcasier@mediaobs.com). www.mediaobs.com
Impression : BLG (Toul). Imprimé en France/Printed in France.
Dépôt légal : avril 2021.

Commission paritaire : n° 0321 K 80413. ISSN : 1270-0835. *Historia* est édité par Les Éditions Croque Futur.
Ce numéro contient un encart abonnement *Historia* sur les exemplaires kiosque France ; un encart abonnement Edigroup sur les exemplaires kiosque Suisse et Belgique ; un encart Sophia Boutique Montre sur les exemplaires Abonnés.

PHOTOS DE COUVERTURE :
Bridgeman Images, Tallandier/Leemage, Alamy, Baltel/Sipa.

Origine du papier : Autriche - Taux de fibres recyclées : 0% - Eutrophisation : PTot = +0,008kg/tonne de papier.







ÉDITO



PAR ÉRIC PINCAS

DR

L'AUTRE GUERRE DE CENT ANS

C'est en classe de terminale que, au début des années 1990, je mesurais pour la première fois la complexité du drame algérien qui s'était joué entre 1954 et 1962. Un long chapitre qui s'inscrivait au cœur de la séquence sur la décolonisation. J'y découvrais une guerre qui ne disait pas son nom, une génération de jeunes Français appelés sous les drapeaux, contraints de renoncer à l'insouciance de leurs 20 ans, les revendications d'indépendance toujours plus pressantes du peuple algérien, le sentiment d'abandon des pieds-noirs d'Algérie, la douloureuse question des harkis, les crimes perpétrés dans les deux camps…

Mais comment tout cela avait-il commencé ? Pas un mot sur le début de l'histoire. Et pas question de sortir du cadre, faute de temps. Pourtant, pour mieux prendre la mesure de cette tragédie, de ces vies brisées, de ces traumatismes profonds et transgénérationnels, de ces mémoires meurtries, il faut nécessairement élargir la focale, remonter à la source de l'événement. Force est de constater que l'historiographie peine à déplacer l'objectif. L'effet loupe sur les huit années de la guerre d'Algérie en vient presque à faire oublier ce qui s'est passé plus d'un siècle plus tôt. Au fil du temps, une mémoire chasse l'autre.

POUR PRENDRE LA MESURE DE CETTE TRAGÉDIE, IL FAUT REMONTER À LA SOURCE DE L'ÉVÉNEMENT

À la demande d'Emmanuel Macron, le rapport qu'a remis, le 20 janvier dernier, l'historien Benjamin Stora sur les questions mémorielles portant sur la colonisation et la guerre d'Algérie, avec pour défi de « dresser un état des lieux juste et précis », incite à la distance critique, à une vision plus globale d'un conflit au long cours. C'est ce que nous vous proposons ce mois-ci avec notre dossier sur la conquête de l'Algérie, commencée en 1830 sous le règne de Charles X. Alors que la France célébrera l'année prochaine le 60e anniversaire des accords d'Évian, épilogue d'une page d'histoire longue de cent trente-deux ans, il nous a semblé utile d'explorer les fondements de cette autre guerre de cent ans. Avec, pour souci constant, celui de l'objectivité historique. ◆


POUR CONTACTER LA RÉDACTION, adressez votre courrier électronique à **redaction@historia.fr**



SOMMAIRE N° 892 / Avril 2021



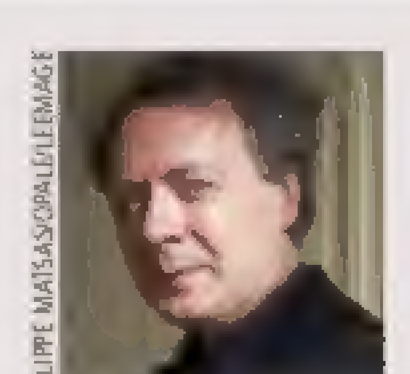
CRÉDIT ARTEPICS/ALAMY STOCK PHOTO

CONTRIBUTEURS



HANNAH/OPALE

BENJAMIN STORA Historien spécialiste de l'Algérie, il a publié de très nombreux ouvrages sur la colonisation, la guerre, l'immigration, rassemblés dans *Une mémoire algérienne* (coll. « Bouquins », 2020).



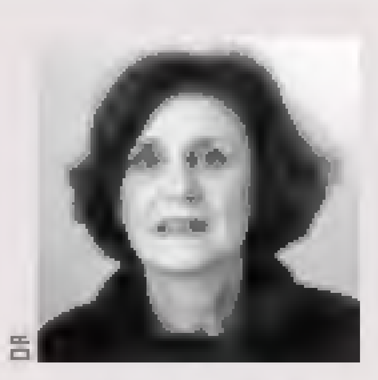
PHILIPPE MATSAS/OPALE/LEEMAGE

JEAN-PIERRE GUÉNO Historien, auteur notamment de la série inaugurée avec *Paroles de poilus*. Il a également consacré plusieurs livres à de Gaulle, dont *Les Plus Beaux Manuscrits du général de Gaulle* (Hugo, 2019).



DR

TRAMOR QUEMENEUR Historien spécialiste de l'histoire de l'Algérie, chargé de cours aux universités de Paris VIII et de Cergy. Auteur, entre autres, de *Mémoires d'Algérie*, coécrit avec Benjamin Stora (Librio, 2014).



DR

COLETTE ZYTNICKI Spécialiste de l'histoire de l'Algérie coloniale, professeure émérite à l'université Toulouse - Jean-Jaurès, elle a signé en 2019 *Un village à l'heure coloniale : Draria, 1830-1962* (Belin).



SOMMAIRE N° 892 / Avril 2021



BETTMANN/GETTY IMAGES

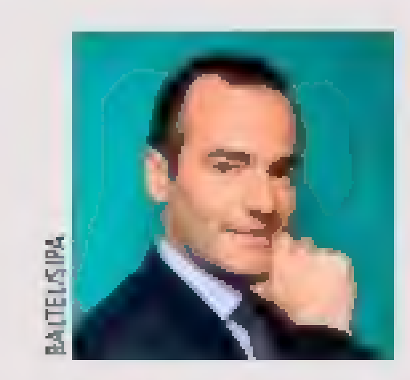


RMN - GRAND PALAIS - DROITS RÉSERVÉS/SP



MANUEL COHEN

CONTRIBUTEURS



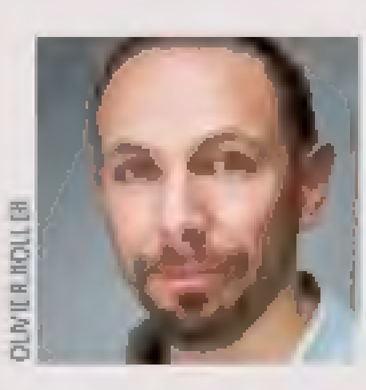
BALTEL/SIPA

FRANCK FERRAND Historien, homme de radio et écrivain, il vient de signer deux livres : *L'Année de Jeanne, conte politique* (Plon) et *Portraits et destins* (Perrin-Historia).



DR

JEAN-YVES BORIAUD Professeur de langue et littérature latines à l'université de Nantes, il a notamment publié *La Fortune des Médicis : le siècle d'or de Florence* (Perrin, 2019).



OLIVIER ROLLER

BENOÎT FRANQUEBALME Journaliste depuis 1997, il vient de sortir son deuxième livre, *Ivresses. Ces moments où l'alcool changea la face du monde*, (JC Lattès, 2020).



GUILLAUME MAIMONE

CLAIRE L'HOËR Normalienne et agrégée d'histoire, elle a signé récemment une biographie remarquée, *Anne de Bretagne : duchesse et reine de France* (Fayard, 2020).


« BRAVEHEART, L'HISTOIRE CONTINUE... »
LES ANNÉES LASER
UN HORS-LA-LOI DEVENU HÉROS DE L'INDÉPENDANCE DE SON PAYS PUIS ROI.
ROBERT THE BRUCE
EN BLU-RAY ET DVD
LE 18 MARS
ROBERT THE BRUCE
ROBERT THE BRUCE
PROGRAM STORE
Historia
LES ANNÉES LASER
MAGAZINE DU CINÉMA À DOMICILE
RMC
INFO TALK SPORT

L'infographie du mois

PAR NICOLAS GUILLERAT

QUELLE FUT LA BATAILLE LA PLUS SANGLANTE DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE ?

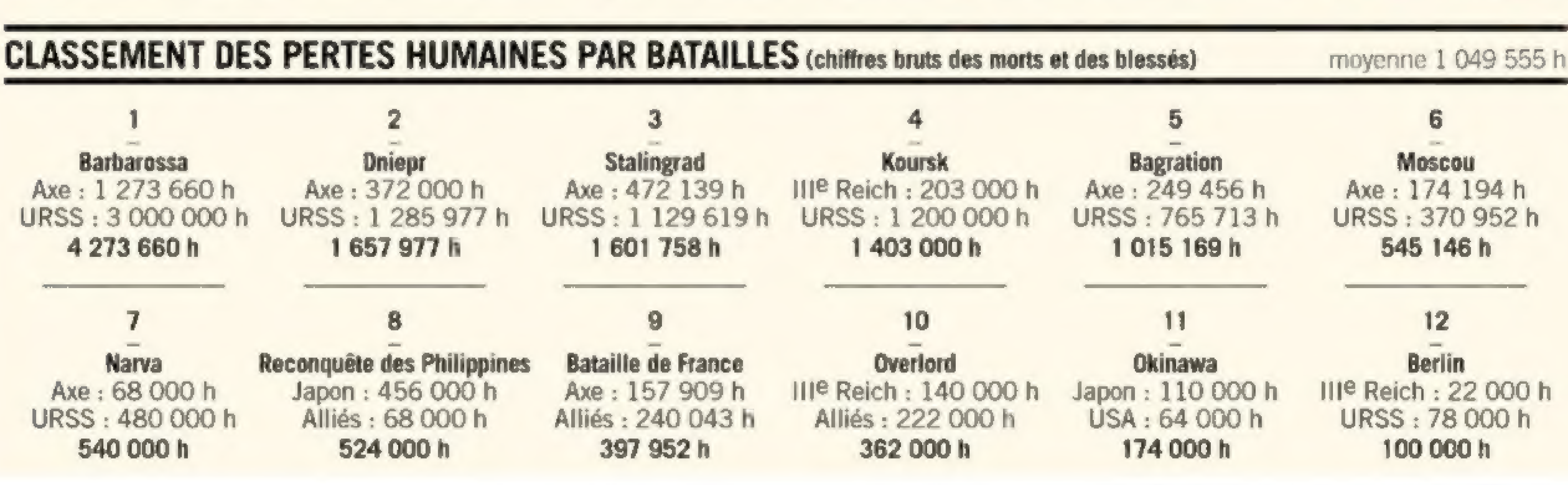
C'est une question souvent posée, mais à laquelle il est toujours difficile de répondre. Par « sanglante », ne parle-t-on que des morts, ou faut-il aussi inclure les blessés, les disparus, les prisonniers ? Faut-il prendre en compte les victimes civiles ? Mettons de côté les batailles urbaines, où les non-combattants ont payé un lourd tribut (comme Leningrad ou Nankin), pour ne retenir que les affrontements entre deux armées. Sur quels critères se fonder ensuite : le nombre total de morts, le pourcentage de pertes, le nombre de morts par jour… ? Ici, seuls les morts et les blessés ont été pris en compte – difficile en effet de comparer le sort réservé aux prisonniers soviétiques avec celui des prisonniers alliés. Trois types de mesures soulignent que les chiffres bruts ne disent pas tout d'une bataille : le pourcentage de pertes en fonction des effectifs met en valeur le sacrifice consenti pour la victoire, là où le nombre de pertes journalières mettra l'accent sur l'intensité des combats.

Les chiffres ne diront jamais la différence entre l'effondrement de l'armée française en 1940, la violence de la bataille de Stalingrad et le jusqu'au-boutisme des Japonais à Okinawa. Mais ils mettent bien en lumière le poids du souvenir laissé par le conflit dans chaque nation, particulièrement en Russie, qui se retrouve toujours en tête de ces classements macabres.

Bataille
Pays
Effectifs (en millions)
Blessés et malades
Morts et disparus

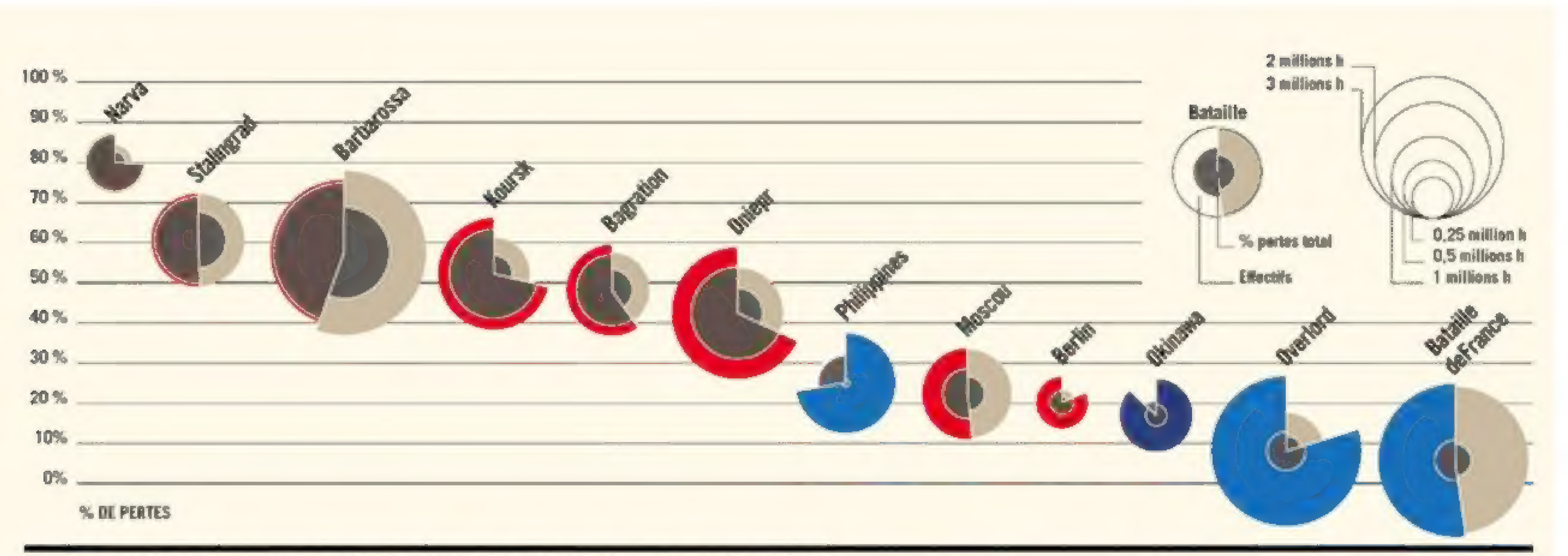
0 m
0,5 m
1 m
1,5 m
2 m
2,5 m
3 m
3,5 m
4 m
4,5 m

Barbarossa
Dniepr
Stalingrad
Koursk
Bagration
Moscou
Narva
Philippines
Bataille de France
Overlord
Okinawa
Berlin



CLASSEMENT DES PERTES HUMAINES PAR BATAILLES (chiffres bruts des morts et des blessés) moyenne 1 049 555 h

Rang	Bataille	Détail	Total
1	Barbarossa	Axe : 1 273 660 h URSS : 3 000 000 h	**4 273 660 h**
2	Dniepr	Axe : 372 000 h URSS : 1 285 977 h	**1 657 977 h**
3	Stalingrad	Axe : 472 139 h URSS : 1 129 619 h	**1 601 758 h**
4	Koursk	IIIe Reich : 203 000 h URSS : 1 200 000 h	**1 403 000 h**
5	Bagration	Axe : 249 456 h URSS : 765 713 h	**1 015 169 h**
6	Moscou	Axe : 174 194 h URSS : 370 952 h	**545 146 h**
7	Narva	Axe : 68 000 h URSS : 480 000 h	**540 000 h**
8	Reconquête des Philippines	Japon : 456 000 h Alliés : 68 000 h	**524 000 h**
9	Bataille de France	Axe : 157 909 h Alliés : 240 043 h	**397 952 h**
10	Overlord	IIIe Reich : 140 000 h Alliés : 222 000 h	**362 000 h**
11	Okinawa	Japon : 110 000 h USA : 64 000 h	**174 000 h**
12	Berlin	IIIe Reich : 22 000 h URSS : 78 000 h	**100 000 h**



CLASSEMENT DES PERTES HUMAINES EN POURCENTAGE (pays : % des effectifs engagés / % morts et blessés) moyenne 36,7%

1 – Narva
Axe : 25,9% / 39%
URSS : 74,1% / 96%
80%

2 – Stalingrad
Axe : 49,6% / 36%
URSS : 50,4% / 84,9%
60,7%

3 – Barbarossa
Axe : 55,6% / 30,8%
URSS : 44,4% / 90,9%
57,5%

4 – Koursk
IIIe Reich : 29,1% / 26%
URSS : 70,9% / 62,8%
52,3%

5 – Bagration
Axe : 40,3% / 29,4%
URSS : 59,7% / 60,8%
48,2%

6 – Dniepr
Axe : 32% / 29,6%
URSS : 68% / 42,5%
42,5%

7 – Reconquête des Philippines
Japon : 27,3% / 80,6%
Alliés : 72,7% / 4,5%
25,2%

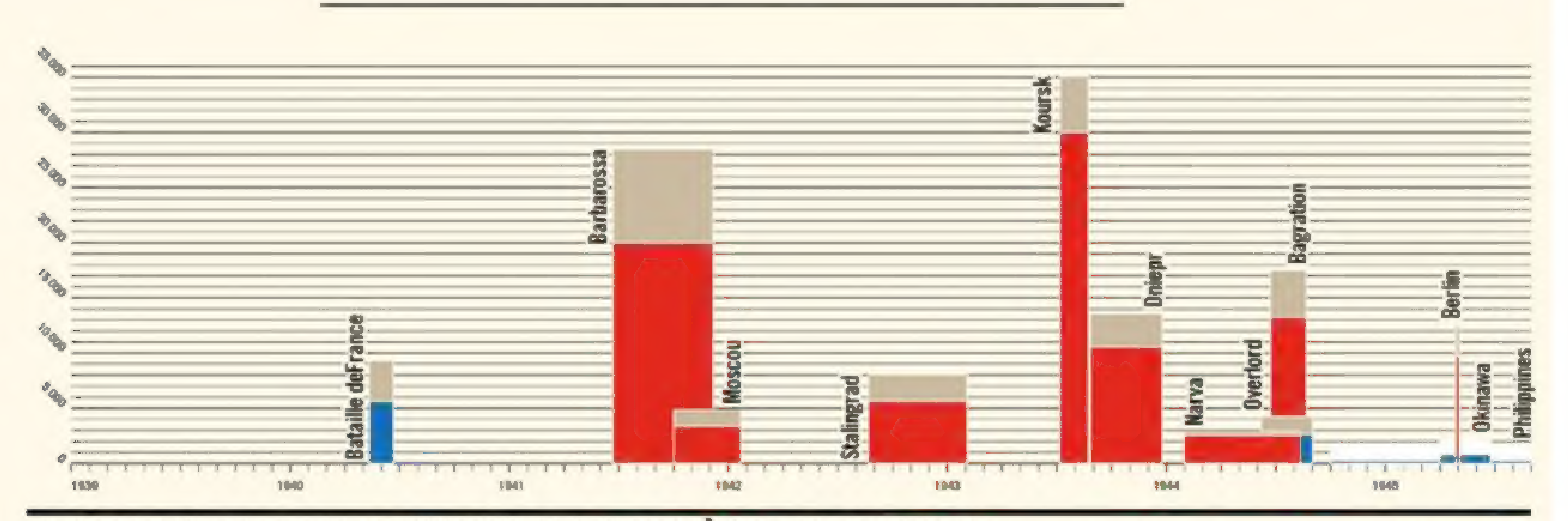
8 – Moscou
Axe : 48,6% / 14,7%
URSS : 51,4% / 29,6%
22,4%

9 – Berlin
Axe : 18,7% / 22%
URSS : 81,3% / 78%
20,3%

10 – Okinawa
Japon : 12,9% / 94%
USA : 87,1% / 8,1%
17%

11 – Overlord
Axe : 20,3% / 15,9%
Alliés : 79,7% / 6,4%
8,4%

12 – Bataille de France
Axe : 48% / 4,8%
Alliés : 52% / 6,7%
5,8%



CLASSEMENT DES PERTES HUMAINES JOURNALIÈRES PAR BATAILLES (morts et blessés / jours) moyenne 11 680 h/j - 117 j

1 – Koursk
IIIe Reich : 5 075 h/j
URSS : 30 000 h/j
35 075 h/j - 40 j

2 – Barbarossa
Axe : 8 491 h/j
URSS : 20 000 h/j
28 491 h/j - 150 j

3 – Bagration
Axe : 4 300 h/j
URSS : 13 202 h/j
17 502 h/j - 58 j

4 – Dniepr
Axe : 3 049 h/j
URSS : 10 540 h/j
13 589 h/j - 122 j

5 – Berlin
IIIe Reich : 2 750 h/j
URSS : 9 750 h/j
12 500 h/j - 8 j

6 – Bataille de France
Axe : 3 672 h/j
Alliés : 5 582 h/j
9 254 h/j - 43 j

7 – Stalingrad
Axe : 2 361 h/j
URSS : 5 648 h/j
8 009 h/j - 200 j

8 – Moscou
Axe : 1 555 h/j
URSS : 3 312 h/j
4 867 h/j - 112 j

9 – Overlord
IIIe Reich : 1 647 h/j
Alliés : 2 612 h/j
4 259 h/j - 85 j

10 – Narva
Axe : 358 h/j
URSS : 2 526 h/j
2 884 h/j - 190 j

11 – Okinawa
Japon : 1 325 h/j
USA : 771 h/j
2 096 h/j - 83 j

12 – Reconquête des Philippines
Japon : 1 425 h/j
USA : 212 h/j
1 637 h/j - 40 j

L'HISTOIRE EN PÉRIL

À l'est, le passé recomposé

Moscou, Varsovie et Budapest se sont lancées dans une réécriture de leur histoire récente, avec la volonté manifeste de contrevenir à la vérité.

Légiférer en matière d'histoire, c'est se condamner à ne plus en faire. Pourtant, la tentation est grande dans certains pays de l'ancien bloc de l'Est non seulement de vouloir réécrire l'histoire, mais aussi de la figer dans un « national-idéalisme » outrancier. La Pologne – par la volonté du parti ultra-conservateur au pouvoir – tente, depuis 2018, de minimiser son rôle dans la Shoah, en voulant interdire l'utilisation d'expressions comme « camps de la mort polonais », en condamnant jusqu'à trois ans de prison ceux qui évoqueraient publiquement la responsabilité de Polonais dans les crimes du IIIe Reich. Devant le tollé international, le Parlement a supprimé les articles litigieux, mais, le 9 février 2021, Barbara Engelking, directrice du Centre de recherche sur l'Holocauste à Varsovie, et Jan Grabowski, professeur à l'université d'Ottawa, ont été sanctionnés par la justice polonaise pour avoir évoqué dans un livre la complicité de la Pologne dans le génocide juif. Les deux historiens n'ont été condamnés qu'à des excuses publiques, mais l'affaire illustre la volonté de recomposer le passé.

Poutine a fait de même avec l'article 67 de la réforme constitutionnelle, destiné à protéger la « vérité his-



BERLINER VERLAG/ARCHIV DPA/PICTURE ALLIANCE/LEEMAGE

En mars 1939, l'amiral Horthy (*à g.*), régent du royaume de Hongrie, entraîne son pays sur la voie de la collaboration. Une vérité qui dérange aujourd'hui.

489

C'est le nombre de bombes et mines détruites dans la Manche en 2020 par les démineurs cherbourgeois et les chasseurs de mines brestois, soit 33947 kg d'équivalent TNT. Une année record.

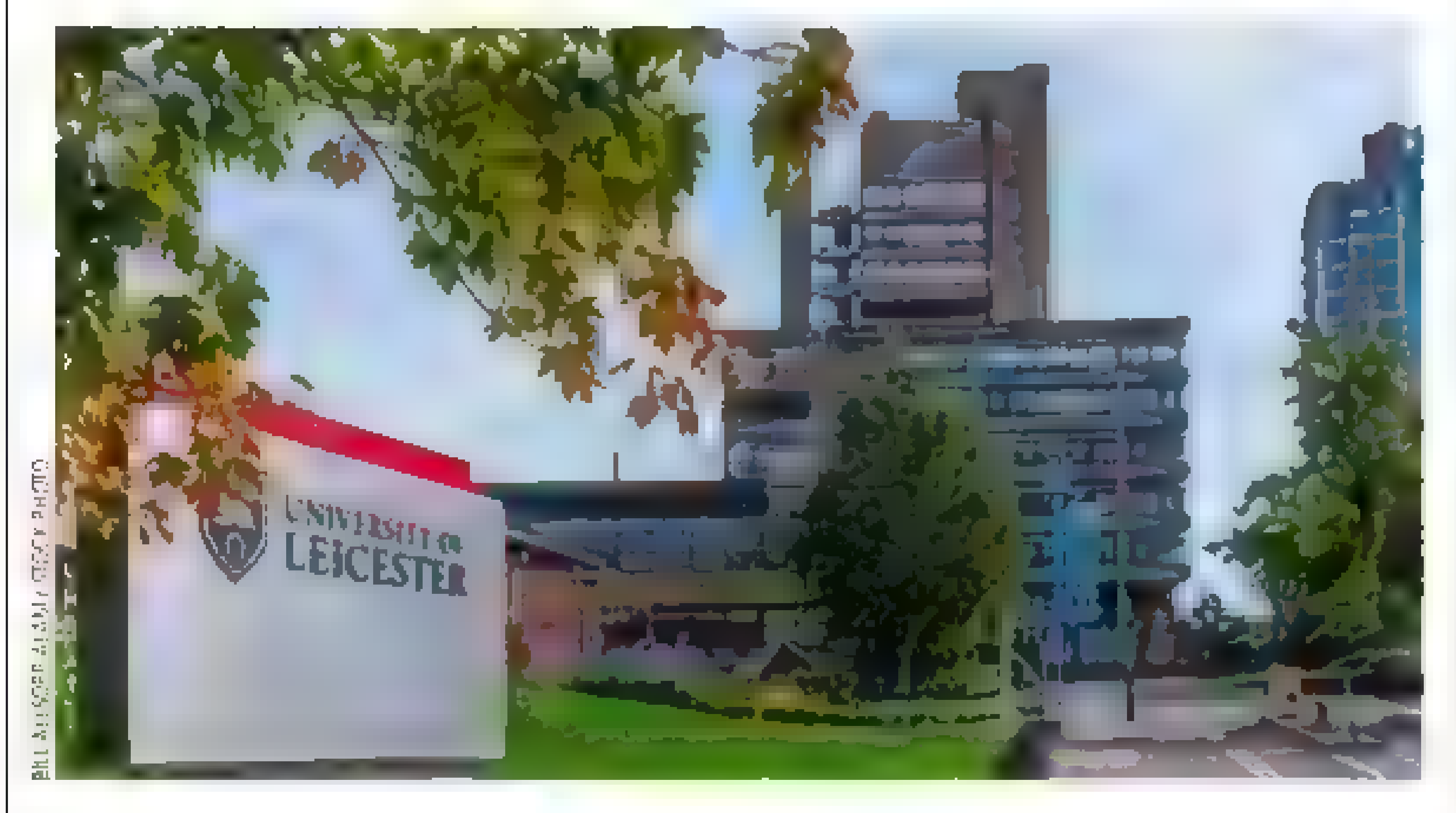
Archives déclassifiées et refermées !

L'« instruction interministérielle 1300 sur la protection du secret de la défense nationale », publiée le 13 novembre 2020, prévoit une nouvelle procédure, dite « de déclassification », pour toutes les archives postérieures à 1934 portant un tampon « Secret ». Jusqu'alors, en application du Code du patrimoine, les documents classifiés étaient communicables de plein droit au bout d'un délai de cinquante ans. Désormais, les archivistes doivent vérifier chaque pièce et, au terme d'une longue procédure, y apposer (ou non) un tampon « Déclassifié ». Des fonds accessibles depuis une trentaine d'années se trouvent ainsi refermés. Un collectif d'historiens vient de former un recours devant le Conseil d'État pour obtenir l'annulation de ce texte : un contentieux à suivre de très près. THIERRY SARMANT

Confidentiel **Près de trente ans après le film de Claude Berry,** France Télévisions prépare une nouvelle adaptation du *Germinal* de Zola, sous la forme d'une série en six épisodes réalisée par David Hourrègue. Le tournage de cette grosse production, dont la diffusion est prévue pour fin 2021, a investi plusieurs sites des Hauts-de-France et mobilisé quelque 2 500 figurants. M. S.

torique». Il accuse ainsi la Pologne d'avoir été complice de Hitler au déclenchement du conflit pour récupérer des territoires en Tchécoslovaquie. Rien, bien sûr, sur le pacte Molotov-Ribbentrop et sur Katyn.
Viktor Orbán, le populiste Premier ministre hongrois, s'est lui aussi lancé dans une vaste réécriture de l'histoire nationale, notamment en minimisant le rôle de l'amiral Horthy, allié de l'Allemagne nazie, qui promulgua des lois antisémites à partir de 1938 et favorisa la déportation de 437 000 Juifs hongrois en 1944. Mécontent du mémorial de l'Holocauste à Budapest, Orbán devrait inaugurer cette année une maison des Destins, afin de mettre en évidence la résistance des Hongrois plutôt que les exactions de la dictature de Horthy. LAURENT LEMIRE

Leicester «décolonise»… pour faire des économies



BILL ALLSOPP/ALAMY/ZEGY PHOTO

À l'heure où l'on déboulonne les statues des personnalités suspectées d'avoir participé à la traite des esclaves, l'université de Leicester annonce qu'elle va proposer un cursus d'études «décolonisé». Exit donc toutes les œuvres anglophones produites avant 1500, qui devraient être remplacées par des modules sur l'ethnicité, la sexualité et la diversité. On s'étonnerait presque que l'enseignement de l'anglais soit maintenu; la diffusion de cette langue n'est-elle pas le fruit de l'histoire coloniale? Au-delà de la démarche bien-pensante, c'est l'effondrement d'un modèle économique qui explique cette décision. Leicester est au bord de la ruine; en supprimant des postes de médiévistes, elle espère faire des économies! BRUNO DUMÉZIL



LA CHRONIQUE DE NOTA BENE

Retrouvez chaque mois dans nos colonnes le billet de Benjamin Brillaud, vidéaste n° 1 des chaînes d'histoire sur le Web, ainsi que sa vidéo sur www.historia.fr

SÉNATEUR AU PIED MARIN

Dans la nuit du 14 au 15 avril 1912, le plus gros paquebot du monde heurte un iceberg et coule en à peine plus de deux heures et demie en plein Atlantique nord, emportant avec lui 1 500 personnes, pour seulement 700 rescapés. Il faut absolument comprendre comment un tel drame a pu se produire! Comme le *Titanic* transportait des passagers américains et que l'équipage se trouve, juste après le naufrage, sur le sol américain, un sénateur, William Alden Smith, met sur pied une commission pour déterminer les causes du naufrage. Le souci? Smith ne connaît rien à la navigation. L'enquête devient alors le théâtre d'un spectacle tantôt comique, tantôt navrant, où le sénateur pose d'étranges questions, qui font de lui la risée de la presse britannique. Il faut, par exemple, prendre le temps de lui expliquer que «couler par la proue» et «couler par l'avant» signifient la même chose. Ce n'est pourtant pas la question la plus loufoque posée, car Smith osera même demander à un officier de quoi est composé un iceberg! L'homme aurait froidement répondu: «De glace, je suppose.» Inutile de dire que les caricaturistes s'en donnèrent à cœur joie! Les élites britanniques sont folles de rage et remettent en question le rapport américain en pointant du doigt le manque de sérieux du sénateur. Pourtant, Smith est, en réalité, bien moins stupide qu'il le laisse croire, et l'Américain tire des conclusions pleines de bon sens sur la sécurité en mer, lesquelles rejoindront les analyses de l'enquête britannique et permettront d'améliorer la sécurité des navires en mer!

Confidentiel **Une figurine en or massif à l'effigie du roi d'Angleterre Henri VI** (1421-1471), découverte en 2017 dans un champ du Northamptonshire, pourrait être la pièce maîtresse de la couronne disparue de Henri VIII (1491-1547), démantelée et vendue au XVIIe s., dont une réplique est conservée à Hampton Court. Le British Museum a lancé une étude pour confirmer son origine. M. S.

MISE AU PAS

1962 : le premier coup d'État militaire birman

« Nous combattrons l'épée par l'épée et la lance par la lance. » C'est l'avertissement que livre Ne Win, le chef de la junte militaire birmane, après la répression de manifestations en juillet 1962. Quatre mois plus tôt, le 2 mars, l'armée prenait le pouvoir pour la première fois en Birmanie.

Le coup d'État se déroule (presque) sans effusion de sang : seul le fils du président birman est assassiné. Pour la première fois dans l'histoire du pays, des bruits de bottes résonnent à l'ombre des pagodes dorées. À l'époque, les militaires apparaissent comme seuls capables de préserver l'intégrité de la fragile union birmane, tiraillée par des forces centrifuges. Les ethnies Shan et Karen revendiquent leur droit à faire sécession, inscrit dans la Constitution de 1947. Les communistes et les minorités ethniques font la guerre au gouvernement central. Les chrétiens se soulèvent quand, en 1960, le Premier ministre fait du bouddhisme la religion d'État. Seule la capitale, Rangoon – l'actuelle Yangon –, échappe au contrôle des rebelles.


PROVISOIRE QUI DURE Sur fond de guerre froide et de conflits ethniques, le général Ne Win et l'armée s'emparent du pouvoir en mars 1962.

Ne Win et l'armée prennent prétexte de cette déliquescence du gouvernement civil pour s'emparer du pouvoir. Parmi les militaires, la peur des ennemis intérieurs est accentuée par les menaces extérieures. L'armée craint que des États Shan et Karen indépendants adoptent une politique étrangère favorable à un des deux blocs opposés par la guerre froide, amenant ainsi le conflit aux portes de la Birmanie. La perspective d'un affrontement entre Chinois et Américains sur le territoire national paraît alors plausible. Le 1er février dernier, l'armée a repris le pouvoir, fermant la parenthèse démocratique ouverte en 2011. Contrairement aux promesses de 1962, l'harmonie n'a jamais été restaurée. Si les communistes ont déposé les armes, le conflit avec les minorités ethniques, commencé en 1947, se poursuit. Il a fait un demi-million de morts.

LÉO DURIN

SOLEIL D'AUSTERLITZ

UN MANUSCRIT À PRIX D'OR

Le 2 décembre 1805, Napoléon remporte sa plus éclatante victoire, à Austerlitz. Au lendemain de cette bataille, il publie sa célèbre proclamation, qui commence par ces mots : « Soldats ! Je suis content de vous. » Un *Bulletin de la Grande Armée* évoque aussi l'affrontement. Mais, à part ces deux cris de victoire, Napoléon n'a jamais plus écrit sur son plus grand triomphe. Du moins le croyait-on. Dans les années 1970, un marchand d'autographes découvre, lors d'une vente aux enchères, un manuscrit de 74 pages dicté par l'Empereur à Sainte-Hélène relatant la bataille, qu'il met aujourd'hui en vente pour un million d'euros. Pour l'histoire, rien de bien nouveau dans ce manuscrit, mais il est unique. Et quand on aime, on ne compte pas !

Pierre Branda




THOMAS COEX/AFP

Messagerie. **Nathalie Baye** figurera au casting de la suite du long-métrage *Downtown Abbey*, adapté de la célèbre série télévisée britannique dépeignant la vie dans une demeure aristocratique britannique au cours des années 1910 et 1920. L'actrice française interprétera une confidente et ancienne amie de Lady Violet, jouée par Maggie Smith. M. S.



DR

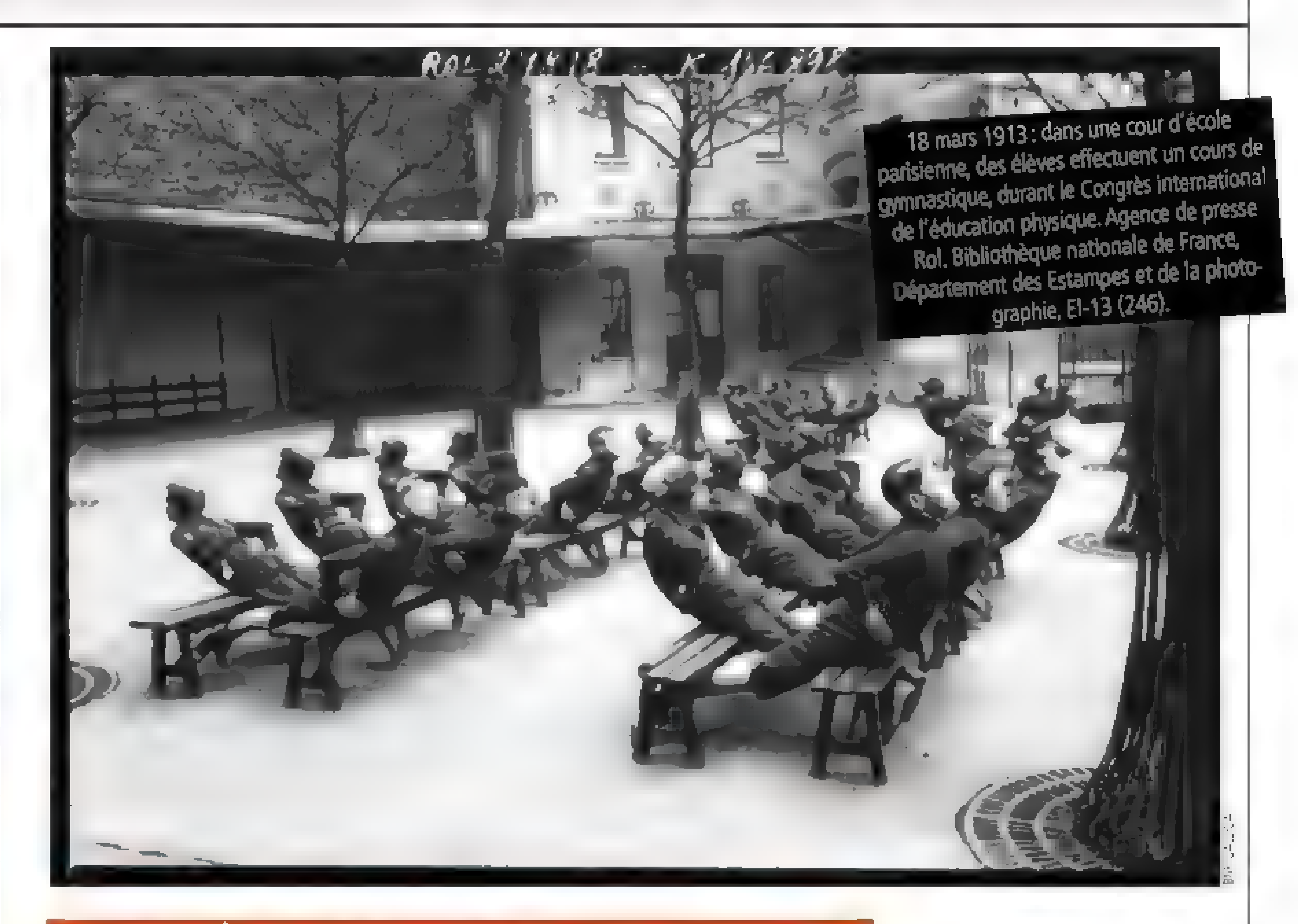
INSOLITE
de Frédérick Gersal

DES LANGUES DE FEU !



Sans être mauvaise langue, des momies récemment découvertes ont peut-être usé de la langue de bois de leur vivant. Mais dans leurs tombeaux on les a découvertes avec une langue d'or ! On connaît, depuis longtemps, l'usage des dents en or et on a entendu parler de Jean, surnommé Chrysostome (« bouche d'or ») en raison de son éloquence, et qui vécut au IVe siècle. Mais voilà que des archéologues viennent de découvrir sur le site de Taposiris Magna, près d'Alexandrie, des momies vieilles de deux mille ans, munies de langues en or – ou, plus exactement, des amulettes en forme de langue recouvertes de feuilles d'or. Est-ce pour leur permettre de converser avec Osiris, dieu des morts ? En attendant, je donne ma langue au chat – celui du panthéon égyptien, bien sûr !

AFP PHOTO/HO/EGYPTIAN MINISTRY OF ANTIQUITIES



18 mars 1913 : dans une cour d'école parisienne, des élèves effectuent un cours de gymnastique, durant le Congrès international de l'éducation physique. Agence de presse Rol. Bibliothèque nationale de France, Département des Estampes et de la photographie, EI-13 (246).

BnF

LES PÉPITES DE LA BNF/GALLICA https://gallica.bnf.fr/

Préparer les corps au corps-à-corps

Dans la revue *La Vie au grand air* (22 mars 1913), le docteur Raoul Fouineau, médecin inspecteur des écoles de la Ville de Paris, livre un vibrant plaidoyer pour le sport à l'école : « La question de l'éducation physique est à l'ordre du jour. On comprend l'utilité de favoriser chez les enfants de l'école primaire le développement physique, parallèlement au développement intellectuel. [...] Les enfants des grandes villes plus encore que ceux de la campagne doivent recevoir l'éducation physique et en tirer un profit réel. »

Mens sana in corpore sano : les bonnes traditions venues de l'Antiquité ont été un peu oubliées au XIXe siècle. Les populations sont de plus en plus urbaines et disposent de peu de temps, ou d'occasions, pour l'exercice physique. On croise de nombreux enfants malingres, ce qui ne manque pas d'affoler médecins et militaires. En parallèle, le sport est devenu, à partir des années 1870, une activité à la mode chez les élites. Tout concourt à généraliser la pratique sportive à l'école.

Des commissions se réunissent pour établir des programmes : elles regroupent enseignants, médecins et, bien entendu, de larges délégations du ministère de la Guerre. Le point d'orgue de cette effervescence est le Congrès international de l'éducation physique qui se tient à Paris du 17 au 20 mars 1913. C'est à cette occasion qu'a lieu cette démonstration dans une école. Spectaculaire photographie d'un exercice d'« assouplissement des reins », parfaitement conforme aux exemples des manuels d'éducation physique ! FRÉDÉRIC MANFRIN, CHEF DU SERVICE HISTOIRE AU DÉPARTEMENT PHILOSOPHIE, HISTOIRE, SCIENCES DE L'HOMME DE LA BNF

Place aux lecteurs

[illegible]

Écrivez-nous
Historia
Courrier des lecteurs
[illegible] bis avenue Bosquet
75007 Paris

Par courriel
courrier@historia.fr

www.historia.fr

BIEN LU ET RECTIFICATIONS EN VUE !

Plusieurs d'entre vous nous ont signalé qu'ils rencontraient des difficultés avec nos caractères trop petits ou les contrastes de couleurs : « Parfois, dans certains articles, les encadrés sont blancs sur fond rouge et sont bien lisibles ; par contre, parfois, c'est noir sur rouge et, dans ce cas, c'est beaucoup moins lisible », nous signale Gilles Le Coadou. Et ce sont surtout les textes des infographies qui posent problème : « Celle concernant les séismes est en partie illisible. Même avec une loupe, la partie "conséquences historiques" est indéchiffrable et la couleur or sur bleu nuit n'arrange rien… », poursuit Gilles Le Coadou. La même difficulté a été soulignée par Catherine Lemire.

Réponse : Merci de ces signalements. Nous procédons à des ajustements pour le confort de lecture de tous.

ET LA CIA, C'EST POUR QUAND ?

Je prends connaissance de votre numéro sur le KGB. À quand celui sur la CIA ? Merci d'équilibrer vos informations.

PAUL PERET-MEYSSAN

Réponse : Bien noté. Pour commencer, vous pouvez prendre connaissance du hors-série Historia BD *consacré à la série XIII, intitulé « L'Amérique de la guerre froide », paru en décembre 2020.*



L'AIGLE AU FÉMININ

Attention, petite remarque : l'aigle bicéphale, comme toute aigle héraldique, est féminine ! (*Historia*, mars 2021, p. 20).

MAGDALENA MARZEC

1941 : L'ÉVASION D'UN STALAG DE MON GRAND-PÈRE

Je souhaiterais vous faire partager *KG, récit d'un évadé*, un film documentaire que j'ai réalisé sur l'évasion de mon grand-père, Jean Guillermo, 26 ans, prisonnier de guerre dans un kommando du stalag V-C en Allemagne en 1941. Ce film démontre qu'une chaîne humaine, spontanée et solidaire dans l'Alsace de 1941 a permis la survie d'un homme. Mettant en scène de nombreuses archives, ce document illustre mot pour mot son rapport officiel d'évasion, désormais inscrit aux Archives nationales au Comité d'histoire de la Seconde Guerre mondiale (sous-série 72AJ), dans le dossier relatif au Stalag V-C (72AJ/297).

Pour voir *KG, récit d'un évadé*, rendez-vous sur : https://youtube/hbkgavl_6aA

MATHIEU GUILLERMO

LES 150 ANS DE LA COMMUNE

Je désirerais savoir s'il y aura cette année un numéro commémoratif sur les 150 ans de la Commune et un autre sur le bicentenaire de la mort de Napoléon. **IVAN CLAISSE.**

Réponse : Certainement ! Surveillez bien votre courrier…

AGNEAU PASCAL

Je cherche un article de Véronique Dumas qui serait paru en novembre 2011 p. 105 sur l'Agneau pascal.

DR S. AJZENFISZ

Réponse : Quelle mémoire ! Il s'agit du hors-série Point de Vue-Historia de déc. 2011-janv. 2012. En vente sur le site de Rakuten, https://fr.shopping.rakuten.com

LA CARTE DES TRIBUS GAULOISES

J'ai énormément apprécié le dernier numéro d'*Historia*, traitant notamment de mes ancêtres les Gaulois. Quelle surprise de découvrir qu'il y avait autant de peuples différents sur notre territoire ! J'ai particulièrement aimé la carte répertoriant les principaux peuples (Cent peuples à la carte-pages 18 et 19) et je voudrais savoir s'il est possible de faire son acquisition, si nécessaire moyennant paiement. Par avance je vous remercie de me tenir informé. **PIERRE VIGIER**

Réponse : oui, c'est possible sous la forme d'un fichier PDF.





COMMENT JE N'AI PAS ÉTÉ ARCHÉOLOGUE

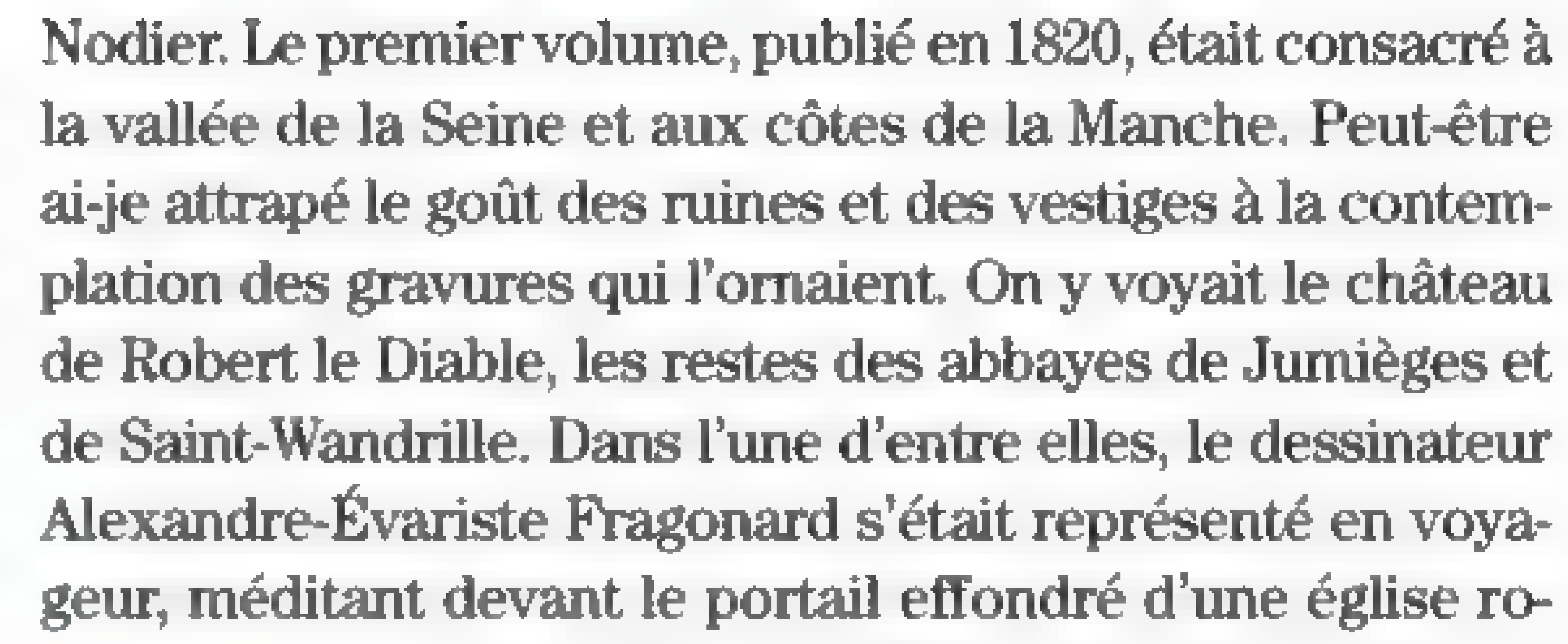
« Je serai aussi trappeur, ou voleur, ou chercheur. Ou chasseur, ou mineur, ou sondeur […]. Tout ça finira par un incendie, je vous le dis » écrivait Jacques Vaché dans l'une de ses dernières lettres à André Breton en novembre 1918, peu avant de se suicider, las des hécatombes et des tranchées. J'ai eu ces mêmes rêves dans mon enfance et, contrairement à Vaché, j'y croyais. À dix ans, je voulais être archéologue et j'étais persuadé que je le serai.

J'avais lu les *Quinze aventures d'archéologie* de Marcel Brion. Je me souviens encore du mot qu'y avait mis l'une de mes tantes en me le donnant à Noël: « Pour Emmanuel, qui aime déjà les vieilles pierres… » Je me souviens aussi du premier chapitre. En Normandie, en 1830, Prosper Taurin, un paysan madré et âpre au gain, avait découvert un trésor sous le soc de sa charrue. Des dizaines de plats, de coupes et de statuettes en argent, le plus extraordinaire ensemble d'orfèvrerie romaine qu'on ait jamais vu, dont il se fichait et qu'il aurait volontiers transformé en beaux lingots sans la diligence du directeur de la Bibliothèque royale de l'époque, Raoul Rochette. Le trésor existe toujours, conservé au département des Médailles de la Bibliothèque nationale.



PEUT-ÊTRE, APRÈS TOUT, L'HISTORIEN EST-IL UNE SORTE D'ARCHÉOLOGUE DU PAPIER. LUI AUSSI SE PROMÈNE DANS UN CHAMP DE RUINES. IL LES EXHUME ET AIMERAIT MÊME RECONSTRUIRE LA MAISON.

Je baignais dans ces histoires de fouilles. Je croyais découvrir, à chaque pas dans la campagne, des objets énigmatiques. Pour moi, l'Histoire pouvait sortir de terre à tout instant. Je ne savais pas encore que je marchais sur des morts. Dans ma famille, on avait découvert, en Lorraine, au creux d'une grosse bûche qu'on avait jeté au feu, des dizaines de réaux d'argent aux armes de Philippe III d'Espagne. J'imaginais des galions, des guerriers et des secrets. Ma mère m'avait raconté à cette occasion les trésors des mines de Potosí. J'ai encore l'une de ces pièces dans un coin de mon bureau, comme je conserve dans ma bibliothèque les grands volumes des *Voyages pittoresques et romantiques de l'ancienne France*, de Justin Taylor et Charles



Nodier. Le premier volume, publié en 1820, était consacré à la vallée de la Seine et aux côtes de la Manche. Peut-être ai-je attrapé le goût des ruines et des vestiges à la contemplation des gravures qui l'ornaient. On y voyait le château de Robert le Diable, les restes des abbayes de Jumièges et de Saint-Wandrille. Dans l'une d'entre elles, le dessinateur Alexandre-Évariste Fragonard s'était représenté en voyageur, méditant devant le portail effondré d'une église romane. Comme s'il avait voulu signifier la fragilité des choses et le passage du temps. « Je vous aime, ô débris / Et surtout quand l'automne / Prolonge en vos échos sa plainte monotone » (Victor Hugo).

On ne sait jamais ce qui nous constitue, ce qui habite notre mémoire. Parfois des riens, des souvenirs oubliés depuis longtemps, ressurgissent à l'improviste. Je me suis rappelé tout cela il y a quelques jours, en regardant *The Dig*, le beau film de Samuel Stone diffusé par Netflix. Cela se passe en 1940 dans le sud de l'Angleterre. Tandis que le monde entier est sur le point de s'étriper, une riche veuve aidée d'un archéologue amateur découvre, sous un tumulus, la sépulture d'un chef saxon enterré dans son bateau et entouré de ses armes. De quoi méditer sur notre rage toujours recommencée de destruction. De quoi aimer pour toujours « l'aube éphémère des reflets ». Je ne suis pas devenu archéologue. J'ai renoncé à ses sortilèges et tout autant à la part scientifique du métier: les relevés, la description, les inventaires…

Peut-être, après tout, l'historien est-il une sorte d'archéologue du papier. Lui aussi se promène dans un champ de ruines. Il les exhume et les répertorie, strate après strate. Il aimerait même reconstruire la maison. Il sait qu'il n'y parviendra pas, qu'il ne la rebâtira jamais « à l'identique ». Comme l'archéologue, l'historien se débat avec le temps. Il en exhume les traces. Autant d'énigmes enfouies dans le passé. Un rébus dont on cherche le sens. Il faut, parfois, une vie entière avant d'y arriver. ◆

DOSSIER

1830-1902,
LA CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE

CES VÉRITÉS QUI DÉRANGENT



Un dossier sur la conquête de l'Algérie, même deux siècles après 1830, c'est toujours une mission à haut risque tant les mémoires des uns et des autres sont souvent étanches. Tant chacun a « son » Algérie au cœur. Tant il y a de cendres et de passions dans le sillage du divorce sanglant de 1962. *Historia*, qui a déjà publié récemment « Guerre d'Algérie. Paroles de soldats » et « La seconde vie des pieds-noirs, de 1962 à aujourd'hui », a décidé de raconter le tout début de cette longue histoire. C'est un fait : l'intensité de la brutalité de l'armée en Algérie fut unique dans toute l'histoire coloniale française. Il suffit de lire les récits des généraux eux-mêmes, Bugeaud ou Cavaignac. Ils décrivent les enfumades, les emmurements et les massacres qui ont saigné la démographie indigène. À la décharge de ces soldats, cette aventure fut engagée par un Charles X sans la moindre vision, à la recherche d'un coup d'éclat pour redorer son image. « Pendant plusieurs années, ce fut donc l'anarchie qui prévalut », note Raphaël Doan dans son remarquable essai *Le Rêve de l'assimilation* (Passés composés). Et d'ajouter : « Ce n'est qu'après la conquête violente dans les années 1840 que la France commença à réfléchir sur ce qu'il convenait de faire. »

Ces grandes « incohérences » (Tocqueville) marquent au fer rouge le premier acte de la tragédie franco-algérienne et laissent présager son dénouement. Un premier acte dont les petits colons ont bien sûr profité, mais dont ils n'avaient qu'une idée confuse. Eux venaient, tels les parents d'Albert Camus, comme des pionniers sur une terre offerte, une page blanchie par la poudre qu'ils imaginent réinventer. Beaucoup d'entre eux sont les vaincus de 1848, les communards tricards de 1871 ou les Alsaciens fuyant l'annexion prussienne. Des républicains, des saint-simoniens, des socialistes, des rebelles pour certains, qui rêvent d'utopie. Une autre vérité qui peut aussi modifier le récit en noir et blanc de la colonisation européenne. ◆

GUILLAUME MALAURIE

Bataille de l'Habra (3 déc. 1835)
Tableau d'Horace Vernet (1840), château de Versailles.



LA CONQUÊTE DE L'ALGÉRIE, L'AUTRE FAR WEST DU XIXE SIÈCLE

À la demande du président de la République, Benjamin Stora a rédigé un rapport sur « les questions mémorielles portant sur la colonisation et la guerre d'Algérie », accompagné de propositions pour aider à la réconciliation entre les deux peuples. Une mission impossible, nous explique l'historien, si l'on ne remonte pas aux « origines de la conquête et de la dépossession ».

HISTORIA – La conquête de l'Algérie, dans les années 1830, ce serait un peu, dans l'esprit des Français de l'époque, celle du Far West, qui se déroule d'ailleurs à la même période…

BENJAMIN STORA – C'est la thèse que je défends… *a posteriori*. Les colonnes militaires, les colons derrière, ou même les militaires – que Bugeaud appelait « les soldats laboureurs » – n'ont bien sûr pas conscience de cette symétrie avec la conquête de l'Ouest américain. Mais ils avancent, c'est exact, avec le sentiment d'avoir affaire à des sortes d'Indiens, des peuplades primitives que l'on peut balayer. D'autant que les aventures napoléoniennes sont terminées en Europe, et qu'il faut ouvrir un nouveau champ au sud pour bousculer les Anglais, maîtres de la Méditerranée. On retrouvera d'ailleurs un certain nombre de généraux de l'armée napoléonienne dans la grande armée d'Afrique. Oui, la conquête de l'Algérie, où les capacités d'organisation et de résistance de la population musulmane ont été sous-estimées, a été une guerre longue, absolument terrible, marquée par les dépossessions foncières, le bannissement de populations, les enfumades… Commencée en 1832, elle s'est achevée en 1902. Une guerre de soixante-dix ans !



Mémoire Le 20 janvier dernier, Benjamin Stora rendait son rapport à Emmanuel Macron.

CHRISTIAN HARTMANN/POOL/AFP

Entre la colonisation et la guerre d'indépendance, on ne constate donc pas de longue séquence de cohabitation paisible entre les communautés. Les rébellions n'ont jamais vraiment cessé…

C'est indéniable ! Il y a d'abord la guerre contre l'émir Abd el-Kader. Un personnage de grande culture, un savant, un mystique, un soufi qui essaye d'articuler sa foi religieuse avec la rationalité. Au-delà de cet épisode célèbre, il y a eu le soulèvement dans les Aurès ou la terrible bataille de la prise de Constantine, qui a duré plus d'un an. On a aussi des résistances dans le Sud, du côté de Souk-Ahras, de Tébessa, puis du Sahara et de la Kabylie, où des révoltes sont écrasées très durement en 1854. Avec le temps, le sentiment que l'on peut conquérir par la violence un pays qui « n'existe pas » l'emporte, et qu'il est pos-



Cercle De l'engouement français pour une culture au raffinement insoupçonné naissent au XIXe une science et un genre pictural appelés orientalisme. • *Tableau d'Horace Vernet (1834), musée Condé, Chantilly.*

RUE DES ARCHIVES/TALLANDIER

> *« Avec le temps, le sentiment que l'on peut conquérir par la violence un pays qui "n'existe pas" l'emporte, et qu'il est possible de construire sur ces ruines un pays neuf »*

sible de construire sur ces ruines un pays neuf, un pays de pionniers constitué des seuls migrants européens, donc catholiques, venant de tous les pays méditerranéens – surtout l'Espagne et l'Italie – puis de l'Alsace-Lorraine après 1870.

Contrairement aux apparences, dites-vous, il y avait un appareil d'État en Algérie. Ce n'était donc ni un vide institutionnel ni un désert politique…

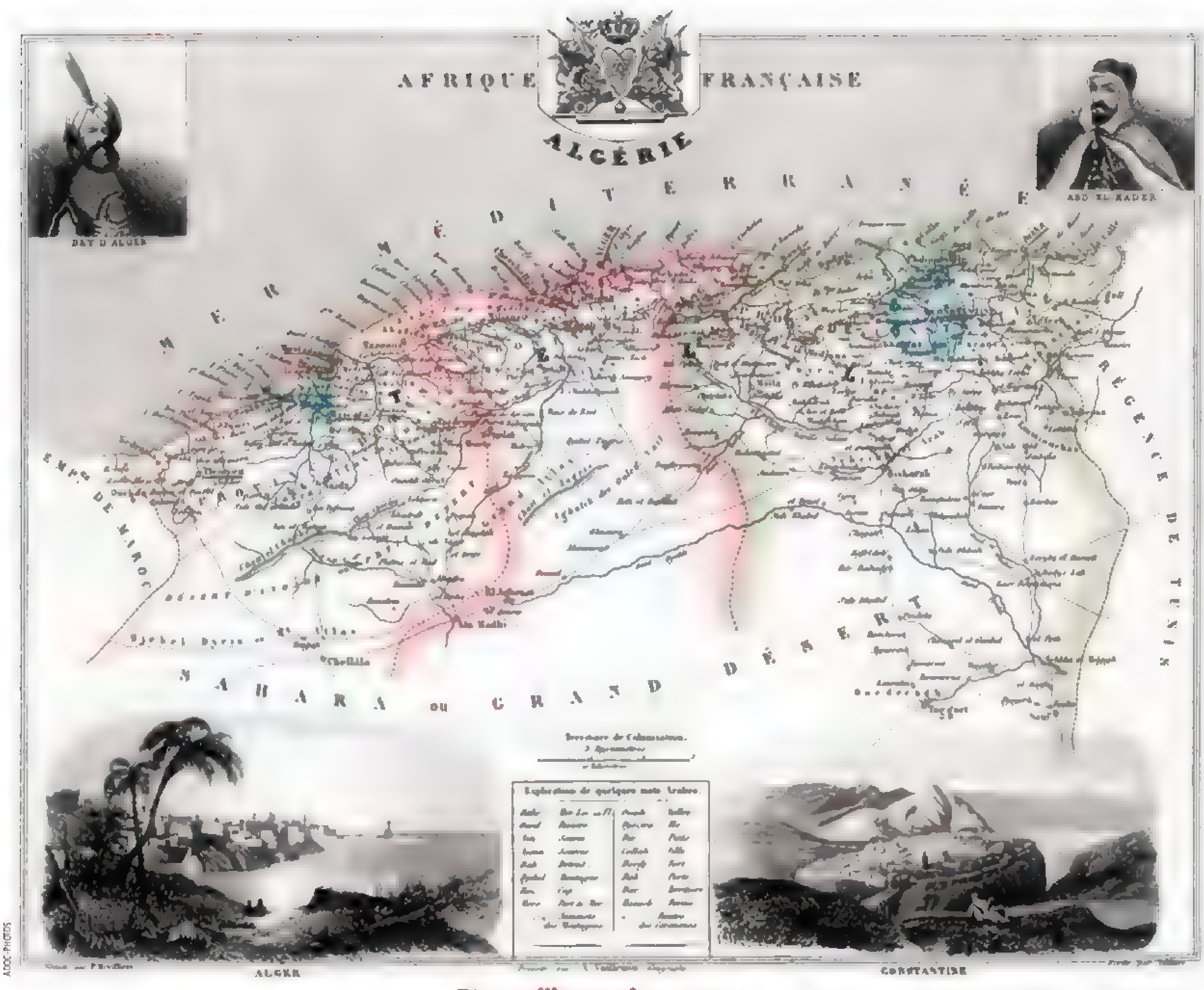
Absolument ! L'émir Abd el-Kader avait son État, sa Cour et son armée. Et avant lui le dey d'Alger, qui exerce une régence sous la tutelle ottomane depuis le XVIIe siècle, passe des accords avec l'État français pendant la Révolution française. Il lui prête même de l'argent ! Le bey de Constantine, quant à lui, est à la tête d'une administration qui frappait monnaie et entretenait une diplomatie.

Les « Indiens » d'Algérie sont sous-équipés, mais ils possèdent une arme redoutable : l'islam…

La religion musulmane, ce n'est pas uniquement la lecture du Coran. C'est un mode de vie qui fusionne la politique et le spirituel. C'est aussi une langue, une philosophie, un rapport au monde, à la médecine. Les Andalous d'Espagne – juifs et musulmans – enrichissent encore cet héritage à partir des XVe et XVIe siècles. C'est tout cet ensemble civilisationnel qui inspire la résistance à la conquête française et permet de survivre aux épidémies et à un net recul de la démographie. À propos de l'Algérie, qu'il connaissait bien, Tocqueville disait : « La conquête, loin d'être civilisatrice, a été barbarisante. » Les militaires français vont d'ailleurs s'apercevoir que ces populations sont beaucoup plus « sophistiquées » qu'ils ne l'imaginaient. Ils vont « inventer » ce qu'on appellera plus tard l'« orientalisme », c'est-à-dire une approche scientifique et attentive des populations locales, de leurs dialectes, de leurs mœurs, de leur géographie. Tant par la peinture que par l'ethnographie, la géologie ou la linguistique.

Du coup, les « bureaux arabes » apparaîtront assez protecteurs…

Pacificateurs, plus exactement. Après avoir manié le fer et le feu, il s'agit pour les militaires de rallier également les cœurs, sans quoi rien n'est possible. On comptera énormément de militaires français orientalistes, y compris des architectes et des philosophes… ›››



Et au milieu coule une mer… En 1848, au nom de l'idéal républicain d'assimilation, l'Algérie est divisée en trois départements (de g. à dr., Oran, Alger, Constantine), que le gouvernement français entend administrer comme ceux de la métropole – oublieux du joug militaire que subit une grande partie du pays.

››› **Militaires, petits colons issus des révolutions de 1848 et de 1871, Juifs d'Algérie, grands propriétaires, n'ont tout de même pas un rapport identique au fait colonial ?**

Pas tout à fait, mais il y a vite convergence sur l'essentiel. Qu'ils arrivent d'Italie ou d'Espagne pour fuir la misère ou qu'ils soient réfugiés politiques des journées de 1848, grands ou petits colons jouissent d'un privilège juridique considérable par rapport aux indigènes : la nationalité française pleine et entière. Et les généreuses utopies fouriéristes ou saint-simoniennes ne résistent pas longtemps à l'exercice de cette discrimination. Une vingtaine d'années suffisent donc pour créer une société coloniale à majorité européenne à peu près homogène. On connaît le décret Crémieux de 1870, qui naturalise les Juifs, indigènes d'Algérie, mais on connaît moins le décret de 1889, qui est appliqué à tous les Européens sans même qu'ils en fassent la demande ! Ce sentiment de supériorité entretient l'idée qu'un nouveau peuple a pris en main les destinées de cette terre, comme le raconte très bien Jules Roy dans *Les Chevaux du soleil* (1967), mais aussi Albert Camus, issu d'une famille de migrants espagnols, dans son roman au titre fort intéressant, *Le Premier Homme*.

On a tendance à croire que la colonisation de l'Algérie a servi de modèle à la mise sous tutelle du Maroc et de la Tunisie…

Pas du tout. L'intervention en Tunisie et au Maroc se fait bien plus tard, dans les années 1880. Les républicains, qui arrivent alors au pouvoir en France, Ferry en tête, sont catégoriques : « On ne va pas réitérer ce qui a été fait en Algérie. » C'est le repoussoir ! Entre 1847 et 1850, l'Algérie est coulée dans le système administratif français par la création de trois départements. Pour la Tunisie et le Maroc, il en va tout autrement. Ce sont des colonies dites « de protectorat » : une administration indigène préservée avec une faible colonie de peuplement. On garde les familles régnantes



Songe Son premier séjour en Algérie en sept. 1860 produit une vive impression sur Napoléon III, qui rêve à un « royaume arabe » où il faudrait « cantonner les Européens et non les indigènes » (1865) : une marotte selon l'armée, qui lorgne le Sud. [illegible] Adolphe Beaucé [illegible]

en place, tandis qu'en Algérie les notables sont bannis ou contraints à l'exil. Reste que, à Tunis ou à Rabat comme à Alger, l'administration française ne peut s'empêcher de centraliser et de normaliser à tout-va. Dans les écoles notamment, où l'assimilation culturelle est de rigueur.

Diriez-vous que l'hypothèse d'un partenariat franco-algérien est compromise dès les années 1830 ? Y a-t-il eu d'autres rendez-vous manqués, comme le « royaume arabe » de Napoléon III ou le projet Blum-Violette ?

Il est exact que Napoléon III avait l'intention de faire participer les notables musulmans à l'administration du pays. Était-ce seulement possible sur un territoire aussi immense ? S'agissant du petit projet Blum-Violette (1936), qui n'a d'ailleurs jamais été soumis au Parlement, il ne prévoyait absolument pas l'autonomie de l'Algérie. Il envisageait l'accession à la nationalité française d'une petite catégorie de notables. L'idée d'un réel partenariat franco-algérien qui aurait doté un Parlement algérien de larges pouvoirs autonomes de type fédéraliste, comme l'envisageaient Camus et quelques autres, a existé sur le papier. Mais les Européens d'Algérie n'en voulaient pas et une grande partie de la classe politique française ne l'envisageait même pas.

Emmanuel Macron a qualifié la « colonisation » de « crime contre l'humanité » en pensant très fort à la guerre d'Algérie. D'autres, au vu du nombre de victimes de la conquête de 1830, parlent de « génocide »...

On observe bien des pratiques criminelles, voire génocidaires, lors de certaines séquences très précises, inspirées notamment des colonnes infernales de Turreau en Vendée, en 1793. Les récits de Bugeaud, de Saint-Arnaud, de Montagnac sont absolument terrifiants: il faut tuer, avancer et brûler. Dans les années 1840-1850, des militaires ont pensé que les déportations, les bannissements de populations, les épidémies de typhus, etc., pouvaient et devaient faire disparaître la population. Cela est indéniable. Mais de là à dire que ce fut cent trente-deux années de crimes contre l'humanité, c'est anhistorique.

Est-ce que les pieds-noirs savaient ?

Pas forcément. Et je préfère le terme « Européens » à « pieds-noirs ». Au commencement, ils s'installent dans le sillage de l'armée. Mais peu à peu les souvenirs sanglants de la conquête sont évacués des mémoires européennes. Commence l'écriture d'une autre histoire. Plus propre, moins conflictuelle. C'est le temps des bureaux arabes, des villes et des villages qui se construisent, et portent des noms bien français (Kléber, Nemours...). Et les Européens ont l'impression de s'inscrire dans un monde qu'ils fabriquent *ex nihilo*. Et ce, d'autant plus facilement que l'enseignement ne transmet rien de dérangeant du récit des premières années. Lorsqu'ils arrivent au pouvoir en 1880, les républicains ne vont quand même pas s'amuser à compliquer le roman national avec ces récits épouvantables.

À quelles conditions peut-il y avoir un diagnostic partagé des deux côtés de la Méditerranée ?

Ce que j'appelle de mes vœux, c'est un espace de recueil de paroles, de témoignages et de transmission de connaissances sur ce que fut la conquête.

Finalement, la conquête *stricto sensu* de l'Algérie est moins connue, moins travaillée, y compris par les historiens, que la guerre d'Algérie...

Absolument. On a appris cette histoire en commençant par la fin. Par le tragique et ultime engrenage. Aussi ne comprend-on pas comment on en est arrivé à ce paroxysme de violence. Si on ne remonte pas aux origines de la conquête, de la dépossession, on ne réglera pas ce problème sur le fond. C'est un traitement de longue durée, qui passe par toute une série de travaux pratiques, au travers de personnages symboliques, de manuels, de films, de documentaires, et non par des réquisitoires perpétuels. Le réquisitoire, on le sait, cela ne fonctionne pas ! ◆

PROPOS RECUEILLIS PAR GUILLAUME MALAURIE ET ÉRIC PINCAS



L'enquête mémorielle menée par Benjamin Stora est éditée aux éditions Albin Michel (208 p., 18,90 euros).

LA STRATÉGIE DE LA TERRE BRÛLÉE

La route vers la colonisation est semée de cadavres, femmes et enfants compris, tombés dans d'atroces conditions, dont certaines sont élaborées à l'occasion de ce voyage au bout de l'enfer.

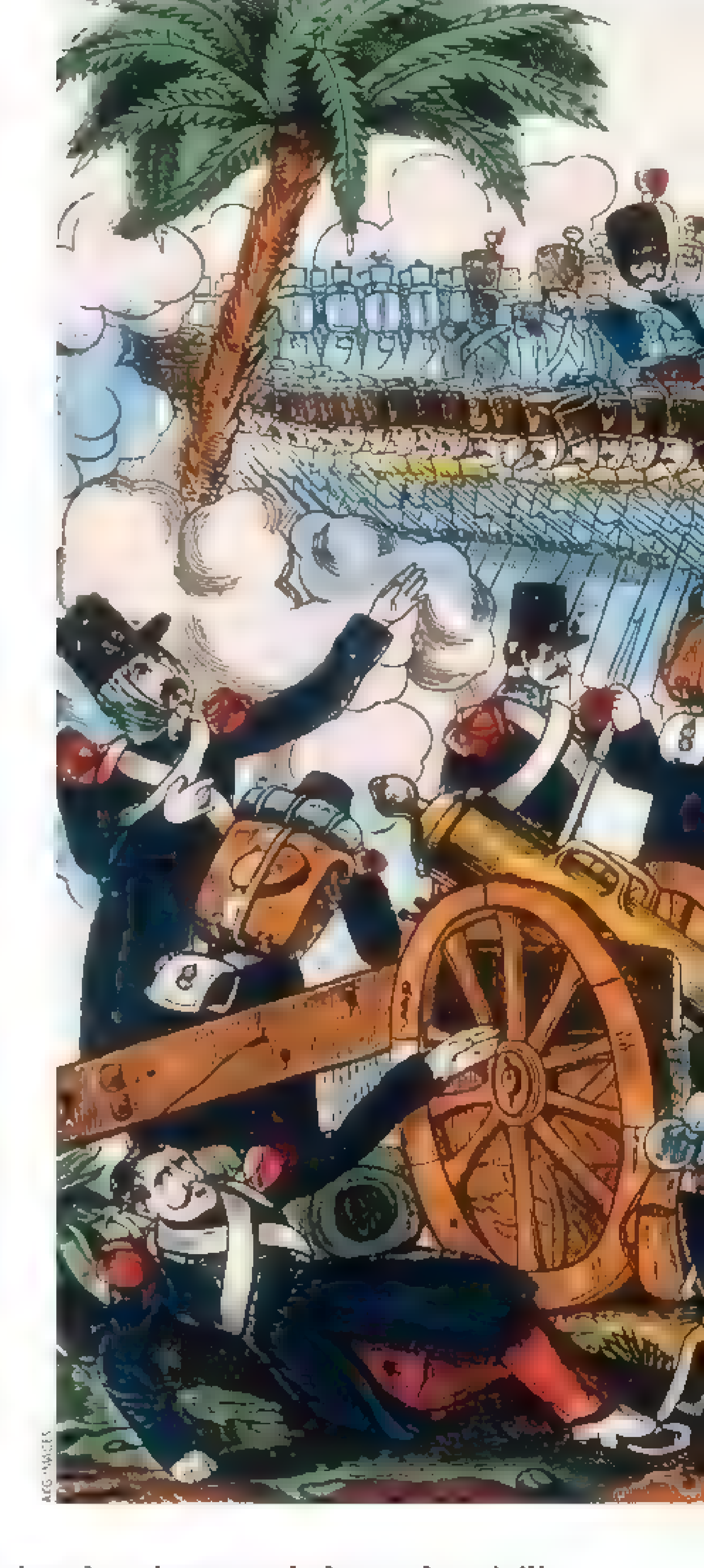
PAR JEAN-PIERRE GUÉNO

Comment la prise d'Alger, décidée par Charles X en juin 1830 pour des raisons de politique intérieure, et l'annexion de l'Algérie, proclamée en 1834 par Louis-Philippe, évoluent-elles en moins de vingt ans vers une colonisation d'une terrible violence ? Les détails de ces épisodes n'auront d'ailleurs pas le temps de figurer dans les livres d'histoire des futurs pieds-noirs qui déserteront contre leur gré l'Algérie plus d'un siècle plus tard, en 1962. Comment la première phase de la conquête, qui aboutira à l'annexion par la France des territoires de l'ancienne régence d'Alger comme ceux de l'État algérien et à la création de trois nouveaux départements français, conduit-elle à des campagnes successives de « pacification » entre 1830 et 1871, un euphémisme derrière lequel se cachent quarante ans de massacres que d'aucuns qualifient de crime contre l'humanité ?

L'arrivée du général Thomas Bugeaud le 29 décembre 1840 en Algérie, après qu'il en a été nommé gouverneur, lance la véritable conquête du pays, qui se traduit par des vagues de massacres, des déportations massives, des rapts de femmes et d'enfants, le vol des récoltes et du bétail, la destruction des vergers, la spoliation des terres et leur attribution aux « officiers méritants » – qui font alors de brillantes carrières proportionnelles à leur cruauté.

Les Arabes sont considérés comme des barbares que les Européens se doivent de mater, d'asservir et de spolier. S'il se prononce contre l'élimination systématique des autochtones, Alexis de Tocqueville lui-même, auteur de *De la démocratie en Amérique* (1835-1840), préconise une guerre sans merci et un étouffement économique par l'interdiction du commerce. N'écrit-il pas en 1841 dans *Travail sur l'Algérie* : « J'ai souvent entendu en France des hommes que je respecte, mais que je n'approuve pas, trouver mauvais qu'on brûlât les moissons, qu'on vidât les silos et enfin qu'on s'emparât des hommes sans armes, des femmes et des enfants. Ce sont là […] des nécessités fâcheuses, mais auxquelles tout peuple qui voudra faire la guerre aux Arabes sera obligé de se soumettre. […] Je crois que le droit de la guerre nous autorise à ravager le pays. »

Première explication à cette barbarie qui est dans l'air du temps : la fin justifie les moyens. Les gouvernants se donnent alors bonne conscience en inventant le mythe des civilisations dites « supérieures » qui auraient pour vocation de « tirer vers le haut » les civilisations dites « inférieures ». On oublie trop souvent que des Jules Ferry, des Ernest Renan ont théorisé eux aussi, à l'exemple du comte de Gobineau, la raciologie, la différenciation qualitative entre les races.


AKG-IMAGES

Plus barbares que les « barbares »

Quant aux militaires, tous cultivent le mépris de « la canaille », vocable par lequel ils désignent le petit peuple de la métropole comme les populations colonisées : il est tellement plus facile, dès lors, de la réprimer et de l'exterminer. Enfin, il faut rappeler l'origine de nombreux colons, eux-mêmes forcés de quitter leur région ou leur pays natal



Lauriers sous les palmiers
Aspirant à une ascension rapide, les officiers français ne font pas de quartier, couverts par un régime pour lequel la fin justifie les moyens.

pour des raisons économiques ou politiques. Qu'ils soient italiens, espagnols, maltais, corses ou bien alsaciens-lorrains déportés, ces colons victimes du rejet ont tendance à repousser ceux qu'ils spolient.

Il s'agit donc bien pour tous les acteurs de la conquête et de la colonisation, pour les militaires en particulier, de faire avancer de front guerre et colonisation, de terroriser et d'affamer les populations locales par une politique de razzias. « La question n'est plus de gouvernement à gouvernement mais de race à race », écrit encore en 1847, dans *De la colonie en Algérie*, un Tocqueville qui avait fait plus tôt, devant la cruauté des interventions françaises, cet aveu : « J'ai rapporté d'Afrique la notion affligeante qu'en ce moment nous faisons la guerre d'une manière beaucoup plus barbare que les Arabes eux-mêmes. C'est, quant à présent, de leur côté que la civilisation se rencontre » (*Travail sur l'Algérie*). Décidée par le gouverneur général Bugeaud, la politique de la terre brûlée engendre des famines et des épidémies. Elle complète des méthodes de massacres inventées et perfectionnées par Cavaignac, par Bugeaud et par Saint-Arnaud : les « enfumades » et les « emmurades » concernent les civils, sans disctinction d'âge ou de sexe. Elles consistent à asphyxier des personnes réfugiées dans une grotte, en allumant à l'entrée des feux qui consomment l'oxygène disponible et remplissent la cavité de fumée. « J'ai visité les trois grottes, voici ce que j'y ai vu, raconte un simple soldat en juin 1845 : à l'entrée gisaient des bœufs, des ânes, des moutons ; leur instinct les avait conduits à l'ouverture des grottes pour respirer l'air qui manquait à l'intérieur. Parmi ces animaux et entassés sous eux se trouvaient des femmes et des enfants. J'ai vu un homme mort, le genou à terre, la main crispée sur la corne d'un bœuf. Devant lui était une femme tenant son enfant dans ses bras. Cet homme, il était facile de le reconnaître, avait été asphyxié, ainsi que la femme, l'enfant et le bœuf, au moment où il ›››

« Nous rapportons un plein baril d'oreilles récoltées paire à paire sur les prisonniers, amis ou ennemis »

Maurice d'Irisson d'Hérisson

››› cherchait à préserver sa famille de la rage de cet animal. Les grottes sont immenses ; on a compté hier sept cent soixante cadavres ; une soixantaine d'individus seulement sont sortis, aux trois quarts morts ; […] les dix derniers qui peuvent se traîner encore ont été mis en liberté pour retourner dans leurs tribus ; ils n'ont plus qu'à pleurer sur des ruines ! »

Dans ses lettres qui l'inciteront à publier en 1891 *La Chasse à l'homme, guerres d'Algérie*, Maurice d'Irisson d'Hérisson, publiciste et officier français, exprime son effroi devant les exactions de 1846, dans lesquelles il est impliqué : « Nous rapportons un plein baril d'oreilles récoltées paire à paire sur les prisonniers, amis ou ennemis. Des cruautés inouïes, des exécutions froidement ordonnées, froidement exécutées à coups de fusil, à coups de sabre, sur des malheureux dont le plus grand crime était quelquefois de nous avoir indiqué des silos vides. Les villages que nous avons rencontrés […] ont été brûlés et saccagés ; on a coupé leurs palmiers, leurs abricotiers parce que les propriétaires n'avaient pas eu la force nécessaire pour résister à leur émir et lui fermer un passage ouvert à tout le monde chez ces tribus nomades. Toutes ces barbaries ont été commises sans tirer un coup de fusil, car les populations s'enfuyaient devant nous […]. Les oreilles indigènes valurent longtemps encore 10 francs la paire, et leurs femmes demeurèrent, comme eux, d'ailleurs, un gibier parfait. » ◆

Les chefs de l'armée d'Afrique



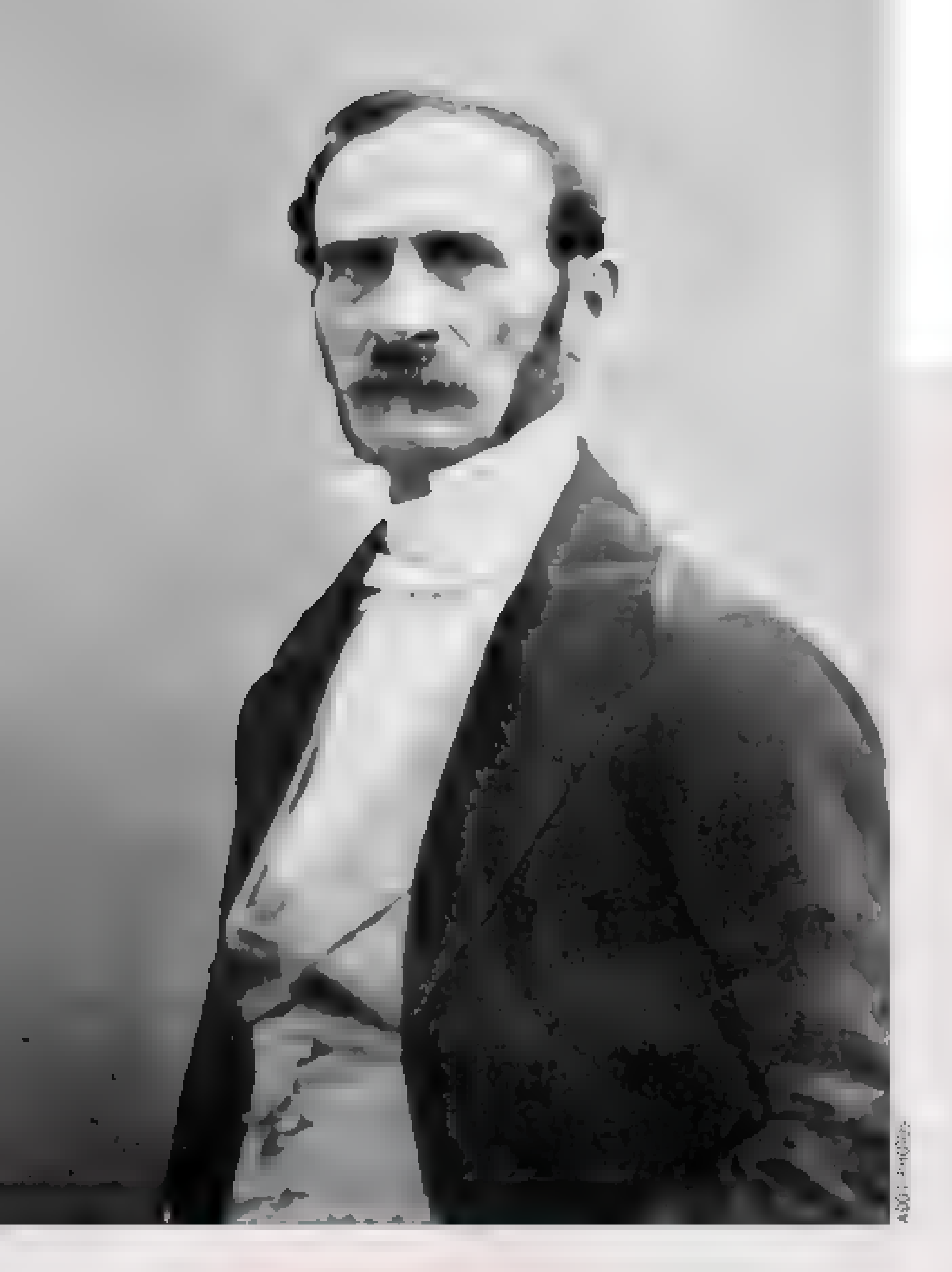
Thomas Robert BUGEAUD (1784-1849)

Sorti du rang, engagé comme simple grenadier dans l'armée impériale en 1804, promu caporal à Austerlitz, licencié de l'armée à la Seconde Restauration, il est élu député sous la monarchie de Juillet, puis nommé général par Louis-Philippe. Grand répresseur d'émeutes populaires, nommé gouverneur général de l'Algérie en 1840, il y emploie de nouvelles méthodes sanguinaires inspirées de son expérience dans la lutte contre les partisans pendant la guerre d'Espagne. Nommé maréchal de France en 1843, il sera responsable des massacres de la révolution de février 1848. ◆

Armand Jacques Achille LEROY DE SAINT-ARNAUD (1798-1854)

Le 30 août 1837, Armand Jacques Achille Leroy de Saint-Arnaud écrit pour commenter sa jeunesse douteuse et malhonnête : « Ne faut-il pas mettre entre moi et le passé une mare de sang ou assez de lauriers pour cacher tant de tristes choses ? » Lieutenant en 1831, maréchal de France en 1852, l'homme qui crée au plus fort de la guerre coloniale une « prime à la tête coupée », celui dont Victor Hugo dira qu'il « avait les états de service d'un chacal », ne cache rien de ses exactions dans ses lettres à son frère, resté en France :

« 11 octobre 1842. Nous tirons peu de coups de fusil, nous brûlons tous les douars, tous les villages, toutes les cahutes. L'ennemi fuit partout en emmenant ses troupeaux. Les villages et les habitants sont très rapprochés. Nous avons tout brûlé, tout détruit. Oh, la guerre, la guerre ! Que de femmes et d'enfants, réfugiés dans les neiges de l'Atlas, y sont morts de froid et de misère ! Il n'y a pas dans notre armée cinq tués et quarante blessés. On ravage, on brûle, on pille, on détruit les maisons et les arbres. Des combats : peu ou pas. […] Tu m'as laissé chez les Brazes, je les ai brûlés et dévastés. Me voici chez les Sindgad, même répétition en grand, c'est un vrai grenier d'abondance. Quelques-uns sont venus pour m'amener le cheval de soumission. Je l'ai refusé parce que je voulais une soumission générale, et j'ai commencé à brûler. […] On ne se voit plus à dix pas. Nous sommes dans des bois épais, pêle-mêle avec les Arabes qui fuient, les chevaux qui renversent leurs charges, les chameaux qui se sauvent. Les femmes, les enfants, accrochés dans les épaisses broussailles qu'ils sont obligés de tra-



Louis Eugène CAVAIGNAC (1802-1857)

Polytechnicien et militaire de carrière, il est du côté des insurgés parisiens en 1830. Écarté de la métropole en 1832 et envoyé dans l'armée d'Afrique, le « massacreur de 48 » a près de 7 000 Parisiens sur la conscience et se couvre en Algérie d'une gloire qui n'efface pas ses massacres sanguinaires. ◆

François Joseph Lucien DE MONTAGNAC (1803-1845)

Saint-cyrien et militaire de carrière, il est l'un des principaux responsables des nombreux massacres à l'endroit des populations civiles pendant la conquête. Avant d'être envoyé en Afrique, il participe à la répression de l'insurrection républicaine parisienne de 1832. Il s'illustre en Algérie par sa brutalité envers les populations locales. « Nous nous sommes établis au centre du pays brûlant, tuant, saccageant tout, écrit-il le 2 mai 1843. Quelques tribus pourtant résistent encore, mais nous les traquons de tous côtés, pour leur prendre leurs femmes, leurs enfants, leurs bestiaux. » Sa cruauté n'épargne pas les femmes : « On en garde quelques-unes comme otages, les autres sont échangées contre des chevaux, et le reste est vendu à l'enchère comme bêtes de somme », et il se vante des exécutions sommaires qu'il multiplie. Lieutenant-colonel, il écrit en janvier 1843 à M. de Leuglay : « Voilà, mon brave ami, comment il faut faire la guerre aux Arabes : tuer tous les hommes jusqu'à l'âge de quinze ans, prendre toutes les femmes et les enfants, en charger des bâtiments, les envoyer aux îles Marquises ou ailleurs ; en un mot, anéantir tout ce qui ne rampera pas à nos pieds comme des chiens. […] Qui veut la fin veut les moyens – selon moi, toutes les populations qui n'acceptent pas nos conditions doivent être rasées, tout doit être pris, saccagé, sans distinction d'âge ni de sexe ; l'herbe ne doit plus pousser où l'armée française a mis le pied. » ◆

verser, se rendent à nous. On tue, on égorge ; les cris des épouvantés, des mourants, se mêlent au bruit des bestiaux qui mugissent, bêlent de tous côtés ; c'est un enfer. […]

» 15 août 1845. 500 Algériens s'abritent dans une grotte entre Ténès et Mostaganem. Ils refusent de se rendre. J'ordonne à mes soldats de les emmurer vivants. Je fais boucher hermétiquement toutes les issues et je fais un vaste cimetière. La terre couvrira à jamais les cadavres de ces fanatiques. Personne n'est descendu dans les cavernes. Personne que moi ne sait qu'il y a dessous 500 brigands qui n'égorgeront plus les Français. […] Ma conscience ne me reproche rien. J'ai fait mon devoir. »

Le 2 décembre 1851, le maréchal Leroy de Saint-Arnaud sera le bras armé du coup d'État de Charles Louis Napoléon Bonaparte. ◆



Louis JUCHAULT DE LAMORICIÈRE (1806-1865)

Polytechnicien et militaire de carrière, il seconde avec « efficacité » le général Bugeaud dans sa stratégie de dévastation de l'Algérie à partir de février 1841. Il négocie la reddition d'Abd el-Kader en 1847. Sa connaissance de l'arabe et de l'Algérie ainsi que sa détermination font de lui un chef de guerre à la fois compétent et respecté, quoiqu'il soit sanguinaire. Après s'être lancé dans une carrière politique, il participe activement à l'écrasement des journées insurrectionnelles de juin 1848. Il est arrêté lors du coup d'État du 2 décembre 1851, car il est un fervent opposant de Louis Napoléon Bonaparte. Emprisonné puis exilé pendant cinq ans, il finit par se réconcilier avec Napoléon III, avant de réorganiser et de commander l'armée pontificale. ◆



COLL. S. KAKOU/ADOC-PHOTOS

DR Dans « un pays [où] l'aristocratie est tout » (Montgravier), les bureaux arabes recrutent des chefs parmi les notables auréolés d'un certain prestige, ceux qu'ils pensent capables de maintenir l'ordre et de promouvoir leurs idées.

MILITAIRES… ET GESTIONNAIRES

Les bureaux arabes voient le jour le 1er février 1844 pour amener les Algériens à « accepter avec le moins de répugnance possible [la] domination »…

PAR TRAMOR QUEMENEUR

Les bureaux arabes sont officiellement créés en 1844, sous le gouvernorat du maréchal Bugeaud et trois ans avant la reddition de l'émir Abd el-Kader, qui dirigea la résistance depuis 1832. Ils remplacent les postes militaires installés par l'armée française au fur et à mesure de la conquête. Leur nombre passe de 40 en 1850 à une cinquantaine en 1870, qu'occupent 200 officiers environ. Ceux-ci sont détachés de leur corps d'origine. Rudimentaires dans un premier temps, leurs connaissances sur la population locale et ses langues s'améliorent.

Les bureaux arabes se répartissent entre les bureaux de cercle (ou de seconde classe), regroupés en bureaux de subdivision (ou de première classe), eux-mêmes dirigés par des bureaux divisionnaires, puis une direction des affaires arabes, dépendante de l'autorité militaire. Au plus proche de la population, ils remplissent de nombreuses missions : faire la police dans leur circonscription, collecter des renseignements relatifs à la sécurité, rendre la justice, mais aussi exécuter des tâches de « pacification » liées à l'économie, l'éducation, la santé et les cultes. Pour cela, ils disposent d'un secrétaire indigène, le khodja, d'un secrétaire français, d'un interprète, d'un médecin ainsi que d'une troupe de cavaliers (les spahis), dirigée par le chaouch. Son administration repose sur une hiérarchie établie sur les titres ottomans ou arabes : des cheikhs aux khalifas ou aux bachagas, en passant par les aghas et les caïds. Les bureaux arabes s'inspirent donc du système antérieur, mis en place par les Ottomans, mais aussi par Abd el-Kader dans l'ouest du territoire. Certains titres resteront en usage jusqu'à l'indépendance.

Le mode d'administration des bureaux arabes dépend de la personnalité de leurs chefs, dont certains deviennent

de fins connaisseurs du pays et de sa population. Il en est ainsi du commandant Louis Rinn, qui intègre les bureaux arabes à partir de 1864 et y fait carrière. Certains font régner la terreur, en se rendant coupables, par exemple, d'exécutions sommaires. Ainsi le capitaine Auguste Doineau, à la tête du bureau de Tlemcen en 1857, est jugé pour avoir éliminé un notable algérien sur le point de dénoncer des malversations financières, et reconnaît même l'application régulière de cette pratique dans sa circonscription.

Toute la contradiction de la colonisation

C'est à cette période que les bureaux arabes changent. Auparavant, ils étaient soumis au « régime du sabre », c'est-à-dire au bon vouloir de leurs chefs, comme sous le régime ottoman. Mais ils avaient alors la réputation de protéger les populations locales, en dépit de leur comportement paternaliste, voire arbitraire, mais sans une volonté assimilatrice. Ils auraient ainsi servi de « trait d'union » entre les Européens et les autochtones, selon les termes du capitaine Hugonnet. Ils correspondaient de même au rêve de « royaume arabe » pensé par le saint-simonien Ismaÿl Urbain, dans lequel Napoléon III aurait régné sur ces terres musulmanes tout en prenant en compte leurs fonctionnements locaux.

Progressivement, les bureaux arabes passent au régime civil, beaucoup plus bureaucratique. Cela permet d'ancrer le fonctionnement des communes ainsi que des départements de l'Algérie, inscrits dans la Constitution de 1848. Mais le régime civil laisse la part belle aux colons, qui honnissent Ismaÿl Urbain et passent pour être des rustres auprès des chefs militaires des bureaux arabes.

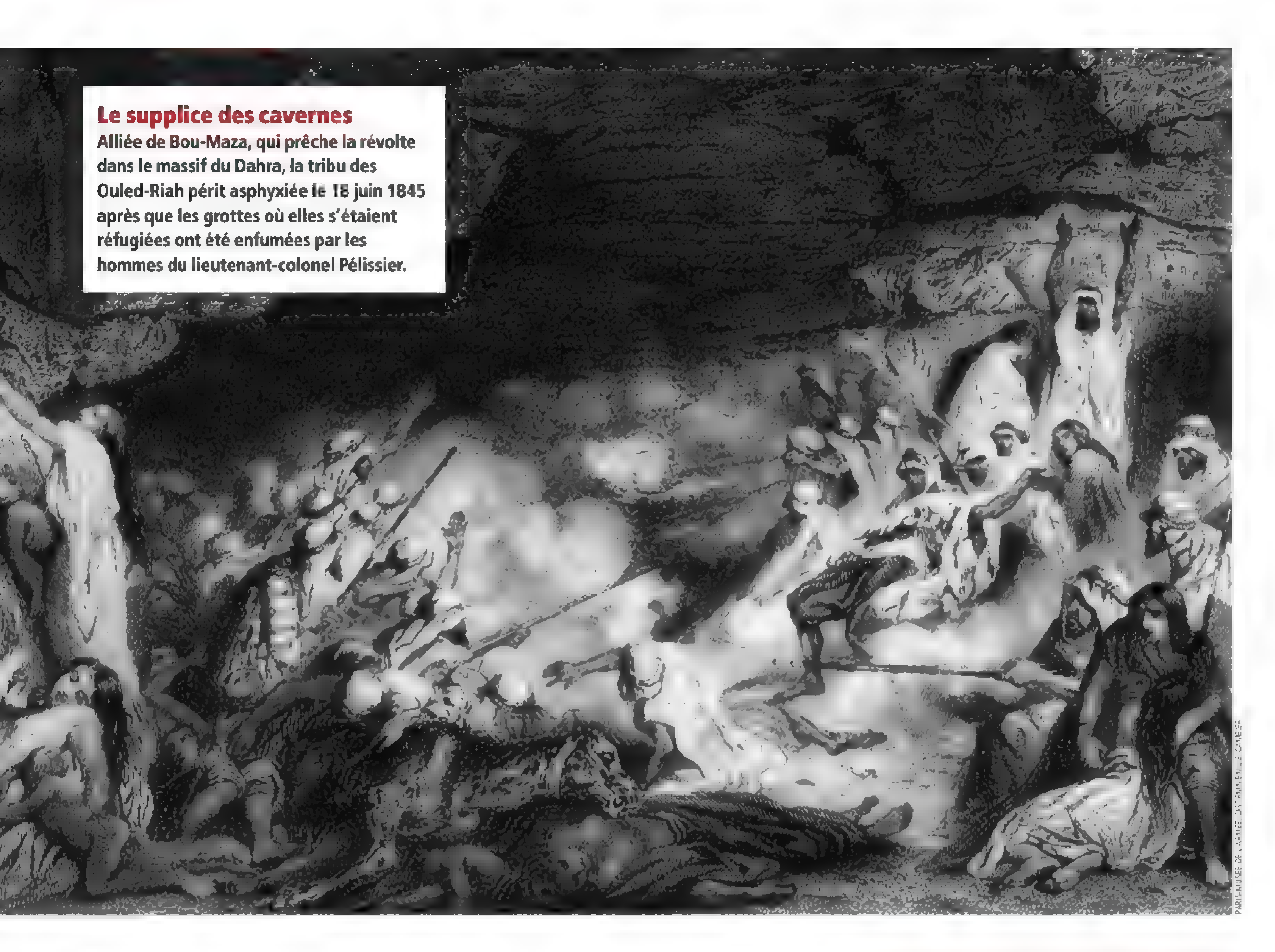
La défaite de Sedan, en 1870, la chute du Second Empire et l'avènement de la IIIe République signent la fin du « royaume arabe » et, par là même, des bureaux. Sous la IIIe République, c'est alors le règne des colons, dans une perspective assimilatrice peu respectueuse des coutumes locales. Les bureaux arabes ne continuent à exister que dans le Sahara, qui reste soumis au régime militaire durant toute la colonisation. Ils refont leur apparition aussi sous le protectorat marocain, sous le nom des « affaires indigènes ».

Les bureaux arabes et leur disparition symbolisent toute la contradiction de la colonisation : une partie des militaires français, maîtres d'œuvre de la conquête, sont respectueux des mœurs de la population autochtone, tandis que l'instauration de la République, avec ses libertés fondamentales, scelle dans la loi un fonctionnement colonial fondé sur la discrimination. ◆

EN PEINTURE

Dans *Une année dans le Sahel* (1859), l'artiste Eugène Fromentin brosse un saisissant portrait des autochtones : « Ce que ces proscrits volontaires détestent en nous, car ils nous détestent, ce n'est pas notre administration, [...] ce n'est pas notre industrie, [...] ce n'est pas non plus l'autorité, [...] c'est notre voisinage, c'est-à-dire nous-mêmes ; ce sont nos allures, nos coutumes, notre caractère, notre génie. Ils redoutent jusqu'à nos bienfaits. Ne pouvant nous exterminer, ils nous subissent ; ne pouvant nous fuir, ils nous évitent. »

J.-P. S.



Le supplice des cavernes
Alliée de Bou-Maza, qui prêche la révolte dans le massif du Dahra, la tribu des Ouled-Riah périt asphyxiée le 18 juin 1845 après que les grottes où elles s'étaient réfugiées ont été enfumées par les hommes du lieutenant-colonel Pélissier.

UNE GUERRE LONGUE DE 70 ANS

La conquête, qui s'étale de 1832 à 1902, est remarquable par sa durée. Il faut dire que les résistances comme les révoltes n'ont jamais vraiment cessé.

PAR TRAMOR QUEMENEUR

Le débarquement français à Sidi-Ferruch, le 14 juin 1830, suscite immédiatement une résistance du pouvoir beylical, puis très vite de la population locale. Il ne faudrait pourtant pas croire que les oppositions sont homogènes ni en induire que l'armée française est empêchée de recruter localement. Ainsi, après la prise d'Alger le 5 juillet 1830, celle-ci incorpore des janissaires de la confédération de tribus kabyles des Zouaoua, ce qui conduit à la création du corps des zouaves dès 1831. Le recrutement de soldats autochtones se poursuit dans toutes les régions traversées. De plus, les militaires français, tirant parti des oppositions entre les tribus, concluent des alliances et des accords qui leur assurent le contrôle progressif du territoire. Les envahisseurs poursuivent,


Huit pages : CINQ centimes

Le Petit Parisien

SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ

DIRECTION : 18, rue d'Enghien (10e) PARIS

UN DOUAR EN RÉVOLTE

PILLAGE DU VILLAGE DE MARGUERITTE

Impasse Le 26 avril 1901, dans une Algérie que la métropole croit pacifiée, les musulmans du village baptisé « Margueritte » se soulèvent. « Si la France laisse subsister ce régime [d'expropriation, entre autres injustices], elle perdra l'Algérie », écrit la *Dépêche de Toulouse*.

non sans essuyer des revers militaires, leur avancée sur les côtes jusqu'à Oran, qui tombe le 4 janvier 1831. L'année suivante, l'émir Abd el-Kader s'oppose aux conquérants. Deux ans plus tard, il signe un traité avec les Français, qui lui permet d'asseoir son autorité sur l'Oranie. Les hostilités reprennent l'année suivante, au cours de laquelle les Français subissent de lourdes défaites. Le 30 mai 1837, alors qu'ils échouent à prendre Constantine, dirigée par le bey Ahmed, le maréchal Bugeaud et Abd el-Kader signent le traité de la Tafna, qui accorde de nombreuses concessions et un large territoire à l'émir, mais laisse les Français libres de conquérir Constantine – ce qui sera chose faite en octobre 1837.

La Kabylie résiste encore et toujours

En 1839, les combats reprennent entre Abd el-Kader et les troupes françaises, qui ont traversé son territoire. Les effectifs militaires sont portés à plus de 100 000 hommes. Harcelé, l'émir perd sa smala, c'est-à-dire sa capitale et son gouvernement nomades. Il est contraint de se rendre le 23 décembre 1847. L'année suivante, le bey Ahmed de Constantine, qui tenait bon dans les montagnes des Aurès, doit faire de même. Mais la Kabylie résiste encore et toujours aux troupes françaises. En 1850, Bou-Baghla lance l'insurrection des tribus de l'Ouest. Il est tué quatre ans plus tard. La révolte se poursuit, en particulier avec Lalla Fadhma N'Soumeur. Sa capture en juillet 1857 marque la fin temporaire de l'engagement kabyle dans la lutte.

Les Français paraissent alors maîtres du pays, mais les révoltes qui secouent les territoires conquis rendent la situation très instable. Ainsi, en 1845, la région de l'Ouarsenis s'embrase sous la houlette d'un jeune marabout, Bou-Maza, qui veut chasser les étrangers. C'est notamment à cette occasion que les troupes du maréchal Bugeaud pratiquent les « enfumades », qui coûtent la vie à quelque 700 personnes dans les grottes du Dahra *(illustr. p. ci-contre)*.

En 1849, dans l'oasis de Zaâtcha, près de Biskra (Sud-Est), éclate une nouvelle révolte, que des raisons fiscales motivent. Elle est menée par le guide (*mahdi*) Ahmed Bouziane. La tribu est taillée en pièces, et les chefs de l'insurrection sont décapités : les 24 têtes ont d'ailleurs été récemment restituées à l'Algérie le 3 juillet 2020.

La question de la fiscalité et les spoliations conduisent à d'autres révoltes, notamment dans le Sud oranais en 1864-1865, dans la tribu des Ouled Sidi Cheikh. De nouveaux troubles agitent la région de 1881 à 1883, sous la di- ›››

››› rection du chef religieux Bou-Amama. Même s'ils prennent davantage l'allure de gigantesques et régulières razzias, ils sont les signes d'une opposition à la colonisation.

La France affaiblie

De ces soulèvements, le plus puissant est certainement celui d'El-Mokrani, qui plonge ses racines dans la famine et les épidémies qui touchent l'Est algérien au cours des années 1867-1870. Dans un contexte qui voit la France affaiblie par la défaite de Sedan en 1870 – et cependant que l'agitation gagne certaines unités de spahis, qui refusent de partir combattre contre l'Allemagne –, le bachaga Mohamed El-Mokrani, déconsidéré par les autorités françaises, prend les armes. Il trouve le soutien de la confrérie de la Rahmaniyya, qui lance le djihad contre l'envahisseur, sous la houlette du cheikh El-Haddad. L'insurrection gagne tout le Constantinois, jusqu'aux portes d'Alger. Boumezrag El-Mokrani prend la relève de son frère, tué le 5 mai 1871. Les opérations militaires durent jusqu'en septembre. En plus de subir une répression sanglante, les tribus, vaincues, doivent verser 36 millions de francs, plusieurs dizaines de milliers d'hectares de terres leur sont confisqués, et des dizaines d'insurgés sont déportés en Nouvelle-Calédonie.
La répression de ce soulèvement ne met pas un terme aux révoltes, qui resurgissent toutefois de manière plus isolée et limitée, mais aussi sous d'autres formes, plus insidieuses: vol de bétail, attaques de fermes, incendies volontaires, autant d'exactions qui rendent difficile la vie des colons dans les campagnes. L'opposition à la colonisation se traduit aussi par le départ en exil (*hidjra*) de ceux qui ne veulent plus vivre sous la domination chrétienne ou refusent la conscription. C'est notamment le cas des Tlemcéniens avant la Première Guerre mondiale. La résistance devient dès lors de plus en plus politique. ◆

Les grandes figures de la résistance

Abd EL-KADER (1808-1883)

Abd el-Kader, né en 1808, d'une famille descendant du Prophète, est le fils du marabout Mahieddine de la confrérie Qadiriya, dans la région oranaise. Enfant précoce ayant reçu une éducation traditionnelle, il accomplit à 18 ans un pèlerinage à La Mecque, dont il retire une volonté de modernisation politique et religieuse. Intronisé « émir des croyants » à 24 ans par les tribus de Mascara, il mène la lutte contre la colonisation française. Il alterne périodes de guerre de harcèlement et moments de trêve au cours desquels il construit un État musulman moderne. Après sa reddition, en 1847, il est incarcéré en France pendant cinq ans, avant de se retirer à Damas, où il se consacre à la spiritualité. Il sera critiqué pour n'avoir pas poursuivi la lutte, son ouverture d'esprit, sa droiture et sa piété suscitent cependant un grand respect. Il est d'ailleurs élevé grand-croix de la Légion d'honneur pour avoir protégé les chrétiens de Damas.


COSTA/LEEMAGE


Portrait présumé de Lalla Fadhma N'Soumeur.

Lalla FADHMA N'SOUMEUR (1830-1863)

Lalla Fadhma N'Soumeur, de son vrai nom Fadhma sid Ahmed, est née en 1830 dans le village d'Ouerdja, en Kabylie. Son père, de souche maraboutique, dirige une école coranique liée à la confrérie Rahmaniyya. Elle apprendrait ainsi très tôt le Coran. Selon la littérature orale, elle serait très belle. Elle est mariée de force, avant d'être répudiée. Après la mort de son père, elle reprend l'école coranique avec son frère, cheikh du village de Soumeur. Une prédiction lui ferait voir l'arrivée d'une armée, ce qui permet aux tribus kabyles d'organiser la résistance. Elle participerait notamment à la bataille de l'oued Sebaou en 1854, à 24 ans, et resterait insaisissable pour l'armée française. Mais elle doit se rendre le 11 juillet 1857 et est incarcérée. Elle meurt en 1863, à 33 ans. En 1956, l'historien Louis Massignon l'a surnommée la « Jeanne d'Arc du Djurdjura », et elle représente toujours pour les femmes algériennes un symbole quasi légendaire.

Le dey Ahmed de Constantine

Né vers 1784 à Constantine, hadj Ahmed est un kouloughli : il est d'ascendance turque par son père et son grand-père, qui se sont mariés avec des femmes originaires d'Algérie. Il fait très jeune un pèlerinage à La Mecque, avant d'entrer dans l'administration beylicale de Constantine. Il devient caïd, puis khalifa, et enfin bey (1826). Il commande alors les troupes de janissaires turcs, réforme la fiscalité et l'agriculture. Il participe aux combats pour la défense d'Alger en 1830, puis rentre à Constantine, où il est investi pacha par son Assemblée, sans que le sultan ottoman lui confère formellement le titre. Il se retrouve alors isolé, d'autant plus que Français et Tunisiens ont conclu un accord. Il réorganise son armée et son économie pour la guerre. Mais Constantine tombe en 1837. Ahmed Bey poursuit le combat dans le Sud, mais doit se rendre onze ans plus tard, le 5 juin 1848. Il meurt en 1850 à Alger.

Les Ouled Sidi Cheikh

Les Ouled-Sidi-Cheikh forment une confrérie religieuse créée au XVIe siècle et installée dans les confins sahariens du sud-ouest de l'Algérie, de la frontière marocaine au djebel Amou. Leur insurrection, lancée en mars 1864, s'étend à tout le Sud, avant d'être réprimée en avril 1865. Mais elle reprend vite, surtout à partir de 1880, sous la houlette du cheikh Bouamama. Ce dernier, né en 1833 dans la partie marocaine de la tribu, vit à Ksour-Moghrar-Foukani, dans le Sud-Ouest oranais. Sensible aux prédications de la confrérie Senousiyya, il rejette la présence des colonisateurs chrétiens. L'assassinat d'un chef de bureau arabe en 1881 déclenche un mouvement insurrectionnel fort de plus de 2 000 combattants. Deux ans plus tard, Bouamama doit se replier au Maroc, mais poursuit le combat. Au cours des années 1890, les autorités françaises tentent de négocier avec lui, jusqu'à l'aman (trêve) donné sans condition en 1899. Le cheikh Bouamama meurt en 1908 près d'Oujda, au Maroc.

La confrérie de la Rahmaniyya

La confrérie soufie Rahmaniyya, fondée en 1774, bien implantée dans l'Est algérien, est activement surveillée par les autorités coloniales. Son chef, le cheikh El-Hadj Amar, doit même s'exiler en Tunisie en 1857 pour échapper à la répression dont les représentants de la confrérie font l'objet au moment de l'insurrection en Kabylie. Cela ne l'empêche pas de se renforcer au cours des années 1860 sous l'action de son nouveau chef, le cheikh Ameziane el-Haddad, qui consolide la ferveur religieuse dans la région. Mais cette action suscite aussi de fortes tensions avec la zaouïa de Chellata, qui estime que la Rahmaniyya empiète sur sa zone d'influence. Il n'empêche que cette dernière joue un rôle de premier plan dans l'insurrection de 1871, avec l'appel au djihad lancé par le cheikh El-Haddad. La répression de l'insurrection et des chefs de la Rahmaniyya conduit à la réapparition en Kabylie des marabouts traditionnels, qui avaient été marginalisés par l'action de la confrérie.

RÉFUGIÉS ET COLONS : LE RÊVE EUROPÉEN

L'espace colonial qui se forme après la conquête est vite appelé à accueillir nombre de nécessiteux et d'exilés politiques, français et étrangers.

PAR TRAMOR QUEMENEUR

L'Algérie : une terre d'utopies

Pour les saint-simoniens, l'Égypte avait dans un premier temps représenté le lieu utopique de la régénération, de la rencontre et du mélange des races, qui devait rapprocher Orient et Occident, islam et chrétienté. Mais c'est en Algérie que ces penseurs ont eu la possibilité de mettre en œuvre leur projet, autour de Barthélemy Prosper Enfantin. Celui-ci arrive en Algérie en décembre 1839 comme membre d'une commission d'exploration scientifique. Il y retrouve d'autres saint-simoniens, comme l'interprète Ismaÿl Urbain ou l'officier Edmond Pellissier de Reynaud. Ils participent à des travaux, livres, cartes, traductions, et fondent aussi la Société orientale en 1843, qui publie la *Revue de l'Orient*. Leurs travaux scientifiques et exploratoires permettent ainsi de mieux connaître l'Algérie et ses populations.

Néanmoins, Prosper Enfantin n'est pas mû que par des considérations scientifiques. Il publie ainsi en 1843 l'ouvrage *Colonisation de l'Algérie*, dans lequel il plaide en faveur de la colonisation et de la nécessité d'« organiser, de gouverner et d'administrer les tribus soumises ». Certains saint-simoniens acquièrent ainsi des propriétés. D'autres se lancent dans la banque : Paulin Talabot crée par exemple la Société générale algérienne en 1865 en vue de réaliser des travaux d'irrigation et d'infrastructures tout en acquérant à vil prix 100 000 hectares de terres. Il fonde par ailleurs la Compagnie des chemins de fer algériens, grâce à laquelle il relie les mines de Mokta-el-Hadid au port de Bône, aménagé en 1867. La traversée est ensuite assurée par la Société générale des transports maritimes à vapeur (qui voit le jour en 1865) – direction les hauts-fourneaux du Tarn, qui appartiennent à son frère… Ainsi, pour certains saint-simoniens, la colonisation constitue une véritable aubaine d'enrichissement.

Dual Prosper Enfantin, désireux de rapprocher Orient et Occident, œuvre à une meilleure connaissance de l'Algérie et de ses habitants, mais soutient aussi la colonisation.

Rendre la « fusion des races » désirable

D'autres sont davantage intéressés par les réalisations sociales, notamment en matière de « fusion des races ». Ainsi, Ismaÿl Urbain, Edmond Pellissier et d'autres contractent mariage avec des Algériennes. Ils plaident également pour que l'on considère les populations locales : « En vivant au milieu des Arabes, sur le pied d'égalité, en les admettant dans l'intérieur de nos familles et en pénétrant chez eux, en leur faisant partager enfin nos travaux et nos plaisirs, nous amènerions bientôt cette fusion désirable » (E. Pellissier). Ces



COLLECTION GROB/KHARBINE-TAPABOR

Au creux de la vague Vingt heures pour rallier Alger, vante la Compagnie générale transatlantique en 1900. Dès 1851, 131 000 Européens ont fui la misère et les maladies pour chercher fortune de l'autre côté de la Méditerranée, où la plupart vivront péniblement de la terre.

saint-simoniens « arabophiles » (ou « indigénophiles ») s'opposent bien entendu à la violence de la conquête. Ismaÿl Urbain, nommé au ministère de la Guerre, élabore de nombreux textes visant à protéger les populations locales, qui concernent notamment les écoles arabes-françaises (1850), les medersas (universités musulmanes, 1850), la propriété des tribus (1851) ou encore la justice musulmane (1854). Après le voyage de Napoléon III en Algérie en 1860, Ismaÿl Urbain devient le conseiller personnel de l'empereur pour l'Algérie. Dans son livre *L'Algérie pour les Algériens* (publié en 1861 sous le pseudonyme de Georges Voisin), il prépare le rêve de Napoléon III de « royaume arabe », qui serait associé à la France et dont l'empereur serait le souverain. Mais les conceptions favorables aux colons triomphent après la chute du Second Empire.

Groupes anarchistes

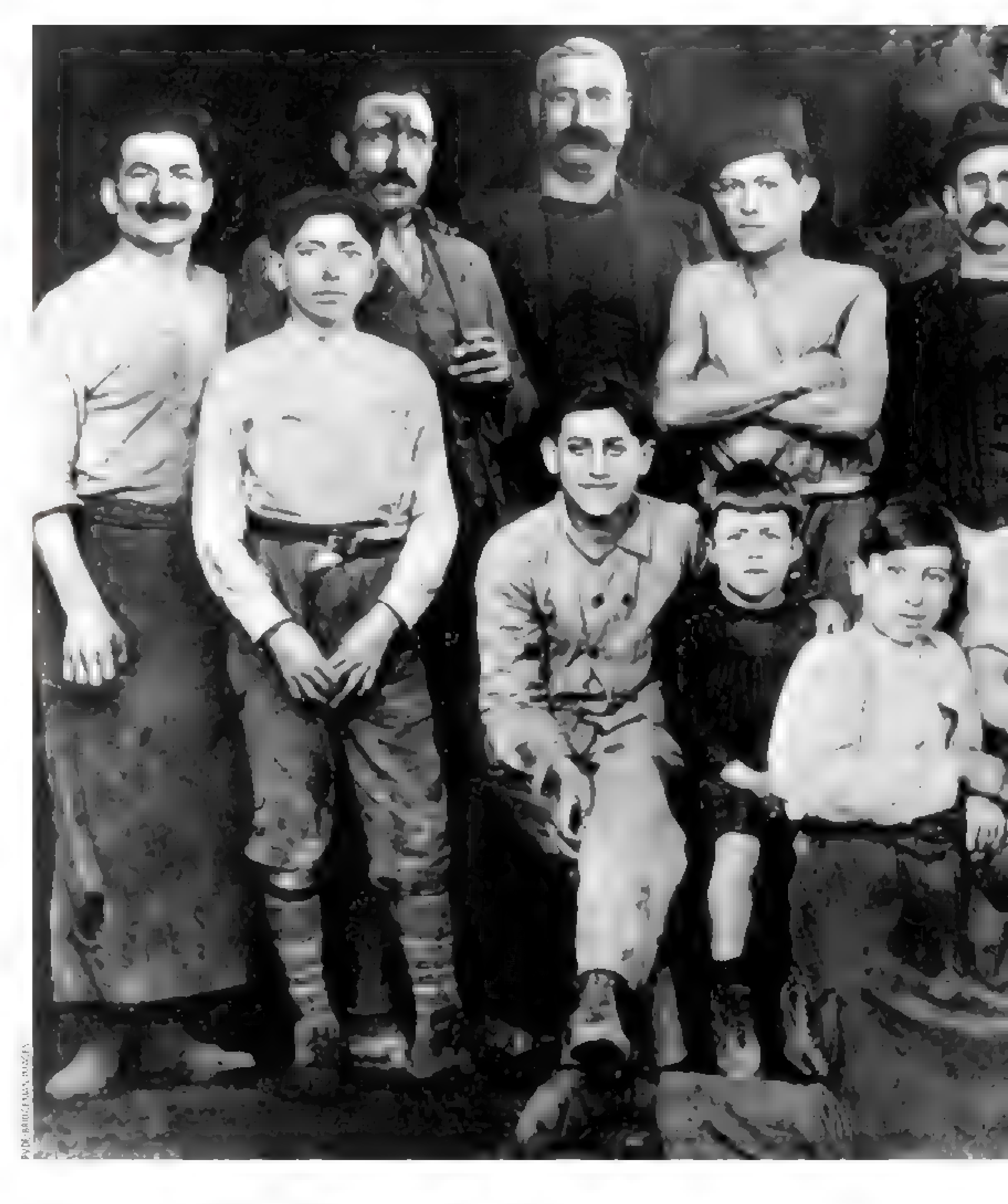
Par ailleurs, l'Algérie, comme bon nombre de colonies, est aussi une terre de déportation et de bagne. Le fameux « Biribi » n'existe pas, mais aurait très bien pu s'y trouver… Le bagne de Lambèse, dans le Constantinois, est lui bien réel. En 1850, il « accueille » 500 insurgés de la révolution de juin 1848. Les conditions de vie y sont très dures, notamment du fait de la chaleur. Six ›››

Les saints-simoniens dans le texte

Ils sont les disciples de Claude-Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon. Les saint-simoniens pensaient que, grâce au progrès et au développement de la société industrielle, et en se fondant sur une « aristocratie de talents » dans les domaines économique, scientifique, technique et intellectuel, il serait possible de parvenir à une société nouvelle, fraternelle et pacifique. Parmi les premiers saint-simoniens se trouvent le jeune Auguste Comte, Prosper Enfantin ou encore le financier Émile Pereire. T. Q.

Comme bon nombre de colonies, l'Algérie est une terre de déportation et de bagne, où sont envoyés des insurgés de 1848 comme des communards de 1871

››› mille révolutionnaires de 1848 font également l'objet d'une « déportation politique » en Algérie. Ceux-ci doivent s'y installer, de la même manière que certains communards de 1871 (tandis que des condamnés de l'insurrection d'El-Mokrani en 1871 sont déportés en Nouvelle-Calédonie, où ils retrouvent de nombreux autres communards). La présence de ces révolutionnaires sur le sol algérien contribue à radicaliser quelque peu le paysage politique algérien. Des groupes et des journaux anarchistes se créent, essentiellement à partir des années 1890. Ainsi, Fernand Grégoire publie *Le Tocsin*, journal socialiste anarchiste. Celui-ci donne à lire des articles antijuifs, mais aussi des articles en arabe. D'autres quotidiens reprennent les titres de la presse métropolitaine: *Le Libertaire*, *La Révolte*… Ces journaux sont appuyés par de petits groupes militants, à Bab-el-Oued (Alger), à l'Agha, à Boufarik, à Blida… Certaines publications évoquent la situation coloniale, comme *Le Tocsin*, qui qualifie le régime administratif de l'indigénat de « code de la matraque ». Néanmoins, ces journaux ne vont pas jusqu'à remettre en question la présence française en Algérie. À la façon des saint-simoniens, ils plaident pour une entente entre les communautés, et, dans leur cas, pour une lutte contre la tyrannie et le pouvoir. ◆



Les « pieds-noirs » ou l'invention d'un peuple

Si le terme « pied-noir » est bien entendu anachronique, car il s'est popularisé au moment de la guerre d'Algérie, il n'en reste pas moins que ses origines incertaines remontent à la période coloniale. Il pourrait ainsi se rattacher à la couleur des bottes des conquérants, à celle des pieds des vignerons qui foulaient le raisin ou, peut-être plus vraisemblablement, à la variété des pieds de vigne implantés à la fin du XIXe siècle. Certains évoquent encore la couleur des pieds des machinistes qui travaillaient sur les bateaux à vapeur en Méditerranée, d'autres, enfin, la participation des Amérindiens Blackfeet au débarquement des Alliés en novembre 1942. Une certitude: le mot a circulé au XIXe et au XXe siècle, avant de se cristalliser au moment de la guerre d'Algérie et de devenir un terme générique. Auparavant, eux-mêmes s'appelaient les « Algériens »:



L'envers et l'endroit du clan Camus

Albert Camus est né le 7 novembre 1913 à Mondovi, village près de la frontière tunisienne. Son père, Lucien, né en 1885 dans la Mitidja, à Ouled-Fayet, est devenu orphelin à 1 an. Il commence à travailler comme ouvrier agricole, avant de partir faire son service au Maroc. À son retour, en 1909, il épouse Catherine Sintès, d'origine espagnole, à Kouba. Le couple part alors s'installer à Mondovi, où Lucien exerce le métier de caviste dans la propriété Le Chapeau du gendarme. Un premier enfant, également prénommé Lucien, naît, quatre ans avant Albert. En 1914, son père est mobilisé dans le 1er régiment de zouaves et part pour la France. Gravement blessé à la bataille de la Marne en septembre, il est hospitalisé à Saint-Brieuc. Il y décède le 11 octobre et il y est enterré. Son fils viendra sur sa tombe plus de quarante ans plus tard, comme il le raconte dans *Le Premier Homme*. Sa mère s'installe ensuite dans sa famille à Alger, dans le quartier de Belcourt, l'un des rares quartiers populaires où se côtoient Français et « musulmans », et où grandit Albert *(ci-contre, en noir, à 7 ans)*. T. Q.

ce n'est que tardivement, au moment de la guerre d'indépendance, que l'expression a été revendiquée par les Algériens eux-mêmes… Ils étaient nommés de manière plus neutre les Français d'Algérie et de manière plus juste les Européens d'Algérie.

Pour quelles raisons ? Dès la première décennie de la conquête, des Français et d'autres Européens suivent les militaires. Le général Clauzel encourage ainsi l'installation de paysans pauvres et de chômeurs de France, mais aussi d'autres pays du continent, notamment de Rhénanie. L'implantation de ces « pionniers » est difficile. De plus, certains n'ont pas forcément la volonté de s'installer. Ils viennent gagner de l'argent en commerçant avec les soldats, avant de retourner dans leur pays. Tel est notamment le cas des habitants de l'île de Minorque, aux Baléares, qui embarquent sur les bateaux à Mahon. Progressivement, leur nombre s'accroît: ils sont 35000 en 1849.

Enracinement

Sous la IIe République, qui transforme l'Algérie en trois départements français, le nombre de colons européens s'accroît davantage encore : ils sont 131000 en 1851. C'est à cette date que le nombre de Français devient supérieur à celui des autres Européens : 66000, contre 65000. Pour accueillir ces nouveaux colons, 41 villages de colonisation sont créés. Mais les Européens d'Algérie se concentrent déjà majoritairement dans les villes, essentiellement dans l'Oranie et l'Algérois. En effet, si des terres leur sont allouées, il faut les mettre en état pour qu'elles puissent être cultivées. Beaucoup éprouvent des difficultés, et leurs terres sont progressivement rachetées par de grands groupes.

À partir de 1855, le nombre de naissances d'Européens en Algérie devient définitivement supérieur à celui des morts, signe de l'acclimatation et de l'enracinement des colons. Auparavant, le paludisme et le choléra étaient les deux principales causes de mortalité. Le nombre d'Européens atteint alors 164000 personnes. Sous le Second Empire, cette première génération de colons s'oppose de façon importante aux autochtones, mais aussi au gouvernement métropolitain et aux bureaux arabes, accusés de protéger les « indigènes » *(lire p. 28)*. C'est l'époque du « royaume arabe » de Napoléon III. Sa politique place alors sur un pied d'égalité les différentes populations: le sénatus-consulte du 14 juillet 1865 alloue la possibilité aux « indigènes musulmans » d'Algérie, aux « israélites » ainsi qu'aux étrangers d'être naturalisés. Mais le nombre de naturalisations reste faible : une centaine de « musulmans », 150 « israélites » et 1400 étrangers de 1865 à 1870. Après la chute du Second Empire, le décret Crémieux rompt cette égalité en naturalisant tous les Juifs d'Algérie : presque 35000 deviennent ainsi français. Il y a alors 164000 Français, contre plus de 115000 étrangers européens, même si les dénombrements continuent de distinguer les Juifs ›››

››› des « Français d'origine » jusqu'en 1911. Il faut dire que l'antisémitisme est alors très important en Algérie.

Marseillaise antijuive

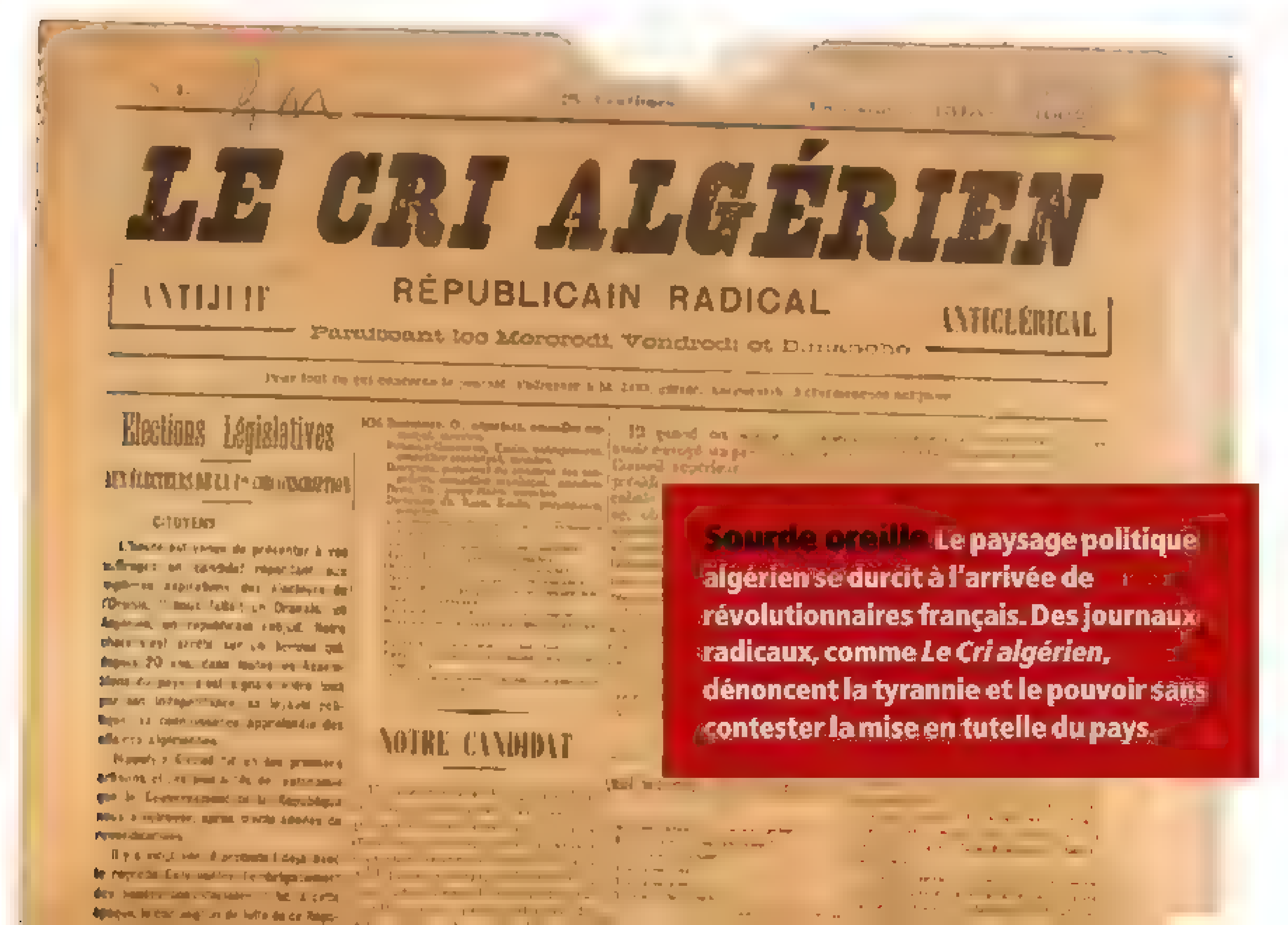
Au cours des années suivantes, le nombre d'étrangers croît rapidement du fait de l'appel à la main-d'œuvre pour la construction des infrastructures en Algérie. Ils redeviennent presque aussi nombreux que les Français, même si de nombreux Alsaciens et Lorrains fuyant l'occupation allemande arrivent : 155 000 étrangers, contre 156 000 Français en 1876. Dix ans plus tard, l'écart reste faible : l'Algérie compte 203 000 étrangers pour 220 000 Français. De plus, parmi ces derniers, plusieurs dizaines de milliers sont des étrangers naturalisés. Or, ceux-ci demandent parfois leur naturalisation pour des intérêts immédiats. Par exemple, environ 2 000 Italiens se font naturaliser en vingt ans, mais le changement de législation sur les pêcheurs et corailleurs italiens en 1885 en amène immédiatement un millier à en faire de même, et plus de 5 000 autres en dix ans – lesquels continuent toutefois à retourner en Italie après la saison de pêche : la nationalité ne représente jamais que la possibilité de travailler sur le territoire français.



Source : « États de l'Algérie au 31 décembre 1882 », du gouvernement général civil de l'Algérie (Imprimerie de l'Association ouvrière, 1883).

Les autorités constatent aussi que la natalité des étrangers est plus importante que celle des Français et que ces derniers vont rapidement devenir minoritaires. Les Espagnols, majoritaires en Oranie, sont presque 145 000 en 1886 ; les Italiens, 44 000, surtout dans le Constantinois. C'est pourquoi les autorités désirent naturaliser d'office les enfants nés de parents étrangers sur le sol algérien : la loi du 26 juin 1889 sur le droit du sol généralise le principe à toute la France. Des milliers d'enfants deviennent ainsi français chaque année en Algérie, de manière croissante. En une génération, ils sont plus de 160 000 dans ce cas. C'est ainsi que naît le « peuple pied-noir », avec sa langue, le pataouète, qui mélange français, arabe, italien, espagnol, mais aussi maltais et kabyle.

Pour autant, les problèmes ne disparaissent pas. Ceux qui sont péjorativement appelés les « néos » sont rejetés, jusqu'à parler d'un « péril étranger » dans les années 1890. Ce racisme vise les Français d'origine espagnole ou italienne, mais aussi les Juifs d'Algérie. La situation du marché du travail explique avant tout cette situation, comme le clame la *Marseillaise* antijuive : « Chassons toute cette bande d'étrangers. Ça fera travailler. » Mais ces Français nés d'au moins un parent étranger deviendront parfois les plus grands représentants de la nation, comme le montre le destin d'Albert Camus *(lire p. 37)*. ◆


LE CRI ALGÉRIEN

ANTIJUIF — RÉPUBLICAIN RADICAL — ANTICLÉRICAL

Paraissant les Mercredi, Vendredi et Dimanche

Elections Législatives

CITOYENS

NOTRE CANDIDAT

Sourde oreille Le paysage politique algérien se durcit à l'arrivée de révolutionnaires français. Des journaux radicaux, comme *Le Cri algérien*, dénoncent la tyrannie et le pouvoir sans contester la mise en tutelle du pays.

PAR L'ÉPÉE ET PAR LA CHARRUE

Jouant d'une législation favorable, le conquérant accapare les terres les plus fertiles. Une prédation économique qui frappe durement le pays.

PAR TRAMOR QUEMENEUR

Dès les premiers moments de la conquête, la volonté de tirer le maximum de profit des richesses algériennes est patente. Ainsi, après la reddition du dey d'Alger, les soldats français pillent la ville et les trésors de la régence, en dépit des promesses du traité. Avant même la conquête, certains penseurs de la colonisation avaient déjà en tête les bénéfices qu'ils tireraient du territoire algérien. Sur place, les soldats y découvrent non pas des terres vierges et marécageuses, comme le veut la légende, mais « de jolies maisons de campagne entourées de jardins […]. La végétation y est superbe et partout des sources et des courants d'eau fécondent la terre. Les fruits sont en abondance », témoigne un officier en 1831. La réputation de « grenier de Rome » n'est plus à faire depuis l'Antiquité. D'ailleurs, la régence d'Alger avait fourni du blé à la France au moment de la Révolution française, une dette qui ne fut jamais honorée, et à l'origine du coup de chasse-mouches du dey au consul de France en 1827, prétexte de l'expédition de 1830…

Dès 1830, le général Clauzel crée une société pour gérer une ferme de colonisation de 1 000 hectares dans la Mitidja. C'est d'ailleurs la devise du général Bugeaud : *Ense et aratro* (« par l'épée et par la charrue »)… Il faut alors s'arroger les terres et les forêts. À commencer par les meilleures, celles de la régence : le *beylik*. Ensuite, les terres appartenant aux confréries religieuses : ce sont les biens *habous*. Or, toutes servaient à des redistributions en cas de disette. Quand cela arrive, notamment de 1867 à 1870, les conséquences sont dramatiques, avec au moins 300 000 morts. Ces terres sont collectives, sans titre particulier, tout comme les terres *arch*, qui appartiennent à une tribu ou à un village. Comme la population ne peut justifier d'un titre de propriété, elles vont aussi être confisquées et distribuées, le plus souvent à de grandes compagnies, comme la Société genevoise ou la Société de la Macta et de l'Habra. Sous le Second Empire, le sénatus-consulte d'avril 1863 sur le « cantonnement » délimite le territoire des tribus afin de tempérer les prétentions des colons. Néanmoins, les villages de colonisation, tels que Draria *(lire p. 40-41)*, ne cessent de se créer.

Le point de bascule le plus important se situe après la révolte d'El-Mokrani et de cheikh El-Haddad en 1871, qui conduit à la confiscation de 500 000 hectares. Surtout, de nombreux Alsaciens et Lorrains fuyant la défaite contre la Prusse s'installent en Algérie. La loi Warnier de 1873, renforcée par la loi de 1887, permet de déclarer « vacants » des biens individuels ou en indivision, et de les redistribuer aux colons. Au total, deux millions d'hectares des meilleures terres sur huit passent ainsi entre les mains des colonisateurs. Beaucoup de fellahs, appauvris, doivent vendre celles qu'il leur reste, pour errer à la recherche d'un travail, sans avenir si ce n'est la révolte… ◆

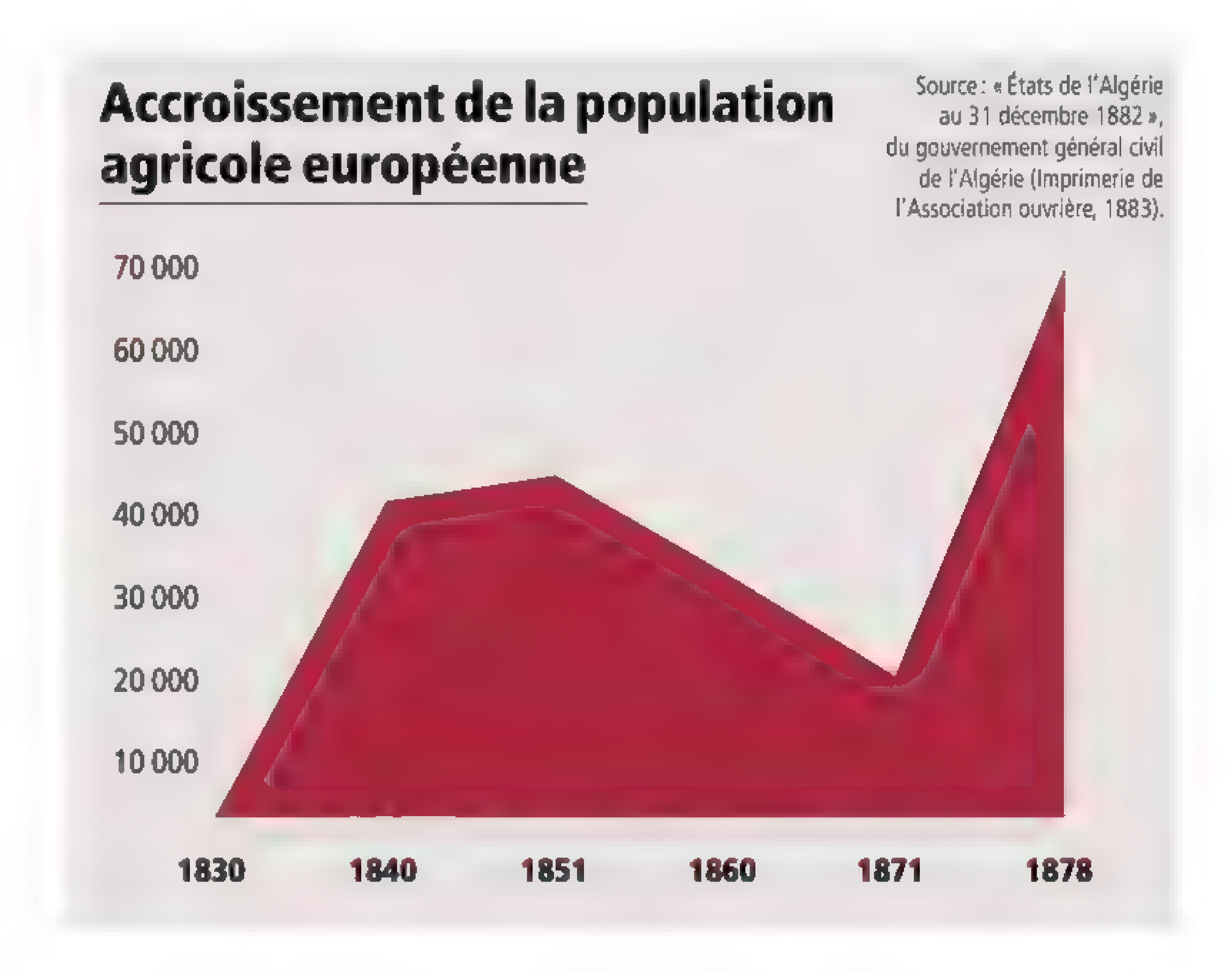
Sans modération
Entre 1880 et 1930, 400 000 ha sont consacrés à la viticulture, une activité lucrative dont la colonie tire d'importants revenus.

DRARIA, UN VILLAGE À L'HEURE COLONIALE

Bienvenue en Algérie… française, où « de nouveaux centres de population » ouverts aux Européens se multiplient autour de la capitale.

PAR COLETTE ZYTNICKI

Draria, situé à une dizaine de kilomètres d'Alger, vit le jour sous la forme d'un village de colonisation en 1842. Dans cette région, appelée le Sahel d'Alger, on pratiquait avant 1830 l'élevage et une agriculture vivrière dans de grands domaines appartenant à de riches Algérois ou dans de petites propriétés. Les uns et les autres commencèrent à être rachetés à vil prix par les Français arrivés dans le sillage des militaires dès le début de la conquête. On vit même apparaître des compagnies qui regroupaient plusieurs actionnaires faire pression sur les autorités pour obtenir des terres. Dans un climat de fièvre spéculative, les biens changeaient souvent de mains, soit que les propriétaires fussent repartis en métropole, soit qu'ils eussent cherché à les revendre avec profit.



Un état adressé à la commission de la colonisation et rédigé le 15 février 1842 recensait les 22 « principaux propriétaires européens dans le massif d'Alger ». Quatre d'entre eux étaient répertoriés à Kaddous, l'ancien nom de Draria, dont la création, comme celle des bourgs environnants, s'inscrivait dans le plan de colonisation étatique présenté en Algérie par l'arrêté du 18 avril 1841. Selon l'article 1, « la colonisation d'un territoire déterminé et la formation de nouveaux centres de population sont autorisées par arrêté du gouverneur général, qui règle les conditions d'existence de ces établissements, leur emplacement, leur circonscription, la population qu'ils sont susceptibles de recevoir immédiatement, et l'étendue des terres à concéder aux premiers habitants ». Voulant ancrer territorialement la conquête militaire, ce plan prévoyait de faire appel à des colons venus d'Europe pour mettre en valeur les terrains pris aux autochtones.

Répartis en couronne autour d'Alger, les villages étaient aussi censés assurer l'approvisionnement de la capitale et la sécurité grâce à la formation de milices villageoises. À Draria, quelque 50 colons venus en famille, originaires de France, d'Allemagne et de Suisse, reçurent des concessions de sept à huit hectares, qu'ils devaient mettre en valeur pour en obtenir la propriété définitive. Un village prit forme, protégé par un fossé défensif, avec son église, sa maison commune et son école, reléguant ceux que l'administration française appelait les « indigènes » en marge.

Pour trouver les terres à distribuer, l'administration utilisa ici comme en bien d'autres endroits deux leviers : la mise sous séquestre et l'expropriation. La première résulta de la fuite



COLLECTION KHARBINE-TAPABOR

Le vivre (pas) ensemble **Les premiers colons, retenus sur dossier, s'installent dans les villages de colonisation de 1840 à 1860, tandis que les populations autochtones sont reléguées dans les hameaux environnants.** • *Publicité pour la plantation La Saharienne, vers 1930.*

1871-1881

190

villages créés.

81

fermes isolées sur une étendue de 466 873 hectares et pour une dépense de 57 197 000 francs.

47

agrandissements de villages.

9 858

familles de colons s'y installent, soit 28 245 personnes.

des populations locales qui, en 1839, avaient rejoint la résistance. Dans la nuit du 19 au 20 décembre de cette année, les tribus Draria, Beni-Arbia et Ouled-Seriah, qui habitaient la région, s'enfuirent brusquement. Ainsi disparurent en quelques heures nombre d'habitants, comme ce fut souvent le cas dans le Sahel algérois. Leurs terres furent en grande partie confisquées ; et les familles qui restèrent, regroupées hors des zones de colonisation.

« Nettoyage » démographique

Une autre partie du territoire concédé repose sur l'expropriation. L'arrêté qui fixait le plan de colonisation d'avril 1841 lui donna un caractère d'exception. Son article 5 stipulait que « les propriétés particulières et des corporations, qui auront été reconnues indispensables à la colonisation par la délibération du conseil, seront expropriées d'urgence pour cause d'utilité publique, à la diligence du directeur de l'Intérieur, et affectées à la colonisation immédiatement après l'arrêté qui aura prononcé l'expropriation, sauf règlement ultérieur de l'indemnité ». L'expropriation fut signifiée aux propriétaires de Kaddous concernés par le même arrêté, qui présida à la création du village le 10 janvier 1842.
Mise sous séquestre et expropriation légale engendrèrent l'éviction d'une partie des populations locales, ce qui entraîna, selon l'expression du géographe Hildebert Isnard, un « nettoyage » démographique. Elles introduisirent aussi une telle confusion que l'administration procéda à une vérification des titres de propriété en 1846. Il s'agissait de régulariser les biens acquis par les Européens, d'agrandir le domaine que s'était taillé l'administration française, réservoir d'une colonisation étatique à venir, et, enfin, de commencer à diffuser le droit foncier français parmi les « indigènes ». Draria ne fut toutefois pas concerné par cette mesure. Ainsi, en quelques années, par voie d'achat, d'expropriation légale et de séquestre, une partie de la population de l'Algérie se vit déposséder de la terre. ◆

RAIL, ROUTE, TOURISME… L'EMPREINTE COLONIALE

Les villes se transforment, les campagnes changent, les transports se développent. Tout est différent, sauf le sort réservé aux « indigènes ».

PAR TRAMOR QUEMENEUR

Pendant tout le XIXe siècle, le territoire algérien se transforme considérablement. Cela commence par délimiter et nommer le territoire. C'est le ministre français de la Guerre Virgile Schneider qui décide officiellement, dans une instruction au gouverneur général de l'Algérie du 14 octobre 1839, que le terme « Algérie » désignera désormais l'ensemble du territoire sous domination française en Afrique du Nord. De fait, les Français continuent à façonner le territoire, jusqu'à renommer les lieux et les personnes.

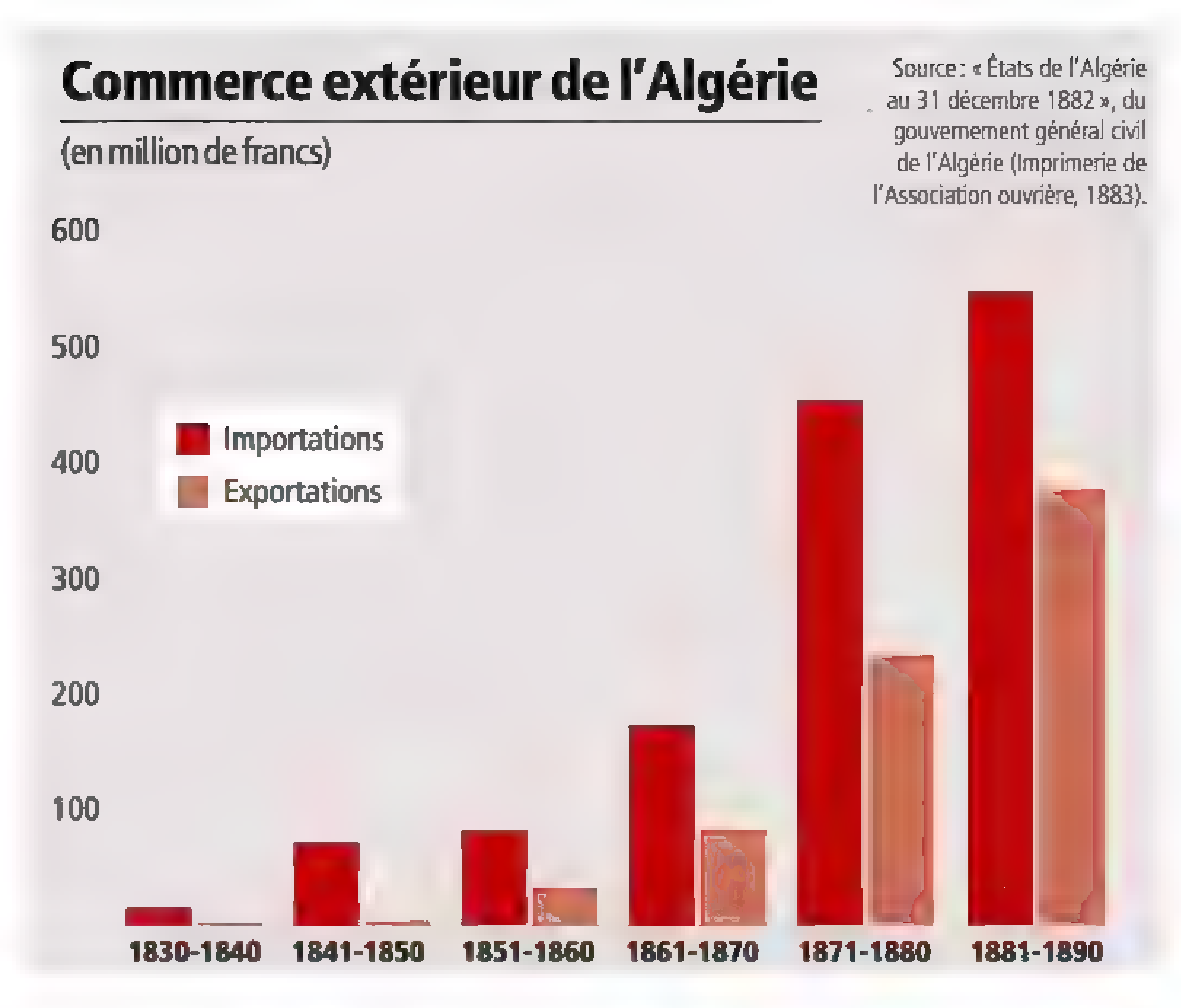
Les meilleures terres sont captées par les colons : dans la plaine de la Mitidja, près d'Alger, autour d'Oran et plus largement sur toutes les plaines côtières et les collines voisines… Au cours du XIXe siècle, des systèmes d'irrigation sont créés ou améliorés – certains existaient déjà –, ce qui permet d'augmenter les rendements. Mais, à partir de 1870, l'arrêt de cette politique hydrau-



lique rend plus difficile l'installation de colons sur de petites propriétés. Des sociétés et de grands propriétaires s'implantent. L'agriculture est surtout vouée à l'exportation, avec une production de plus en plus intensive de céréales et de vin. La viticulture est d'ailleurs la culture la plus emblématique de la colonisation, en constante augmentation à la fin du XIXe siècle.

La Casbah en danger

Ce ne sont pas seulement les cultures qui changent dans les campagnes algériennes : ce sont aussi les propriétés. Des villes et des villages de colonisation sont créés, aux noms bien français, avec mairie et clocher en leur centre ; dans la campagne, les fermes et leurs cyprès ont des allures provençales… Évidemment, les agglomérations se transforment aussi : dès la fin du XIXe siècle, on observe un mouvement de repli des



Produits agricoles et minerais constituent l'essentiel des exportations vers la métropole. Dès 1842, une étude de l'ingénieur Henri Fournel révèle la présence de fer, de tungstène, de cuivre, de zinc, de plomb, etc., dans le sous-sol algérien. Le tabac, le coton, la laine, les arbres fruitiers (orangers, figuiers, oliviers, etc.) comptent parmi les ressources de la terre et de l'élevage. Les importations consistent, elles, en produits finis.

colons vers les villes, ce qui conduit à la construction de quartiers européens. C'est bien sûr le cas pour Alger. La Ville blanche se doit d'être le phare de la colonisation française. Tout le quartier du port est rebâti pour faciliter la circulation des hommes, des troupes, des marchandises, alors que la Casbah, aux ruelles étroites et sinueuses, reste habitée par les musulmans. Quelques destructions commencent à rogner ce quartier, mais Napoléon III y met un terme. Il pose aussi la première pierre du front de mer, qui sera nommé boulevard de l'Impératrice-Eugénie et surplombera la mer sur près de deux kilomètres.
Parallèlement, les premiers équipements publics sont construits à Alger : l'hôtel de ville, le palais de justice, la bibliothèque, la gare. En 1854, l'hôpital civil Caratine est transféré à Mustapha grâce à un legs de Théodore-Marie Fortin d'Ivry. Le célèbre hôpital Mustapha possède 642 lits en 1882 et traite 6 400 patients – dont seulement 16 % d'« indigènes »… Le Grand Lycée d'Alger est quant à lui construit entre 1862 et 1868. Il est ensuite appelé lycée Bugeaud, avant de prendre le nom de l'émir ›››

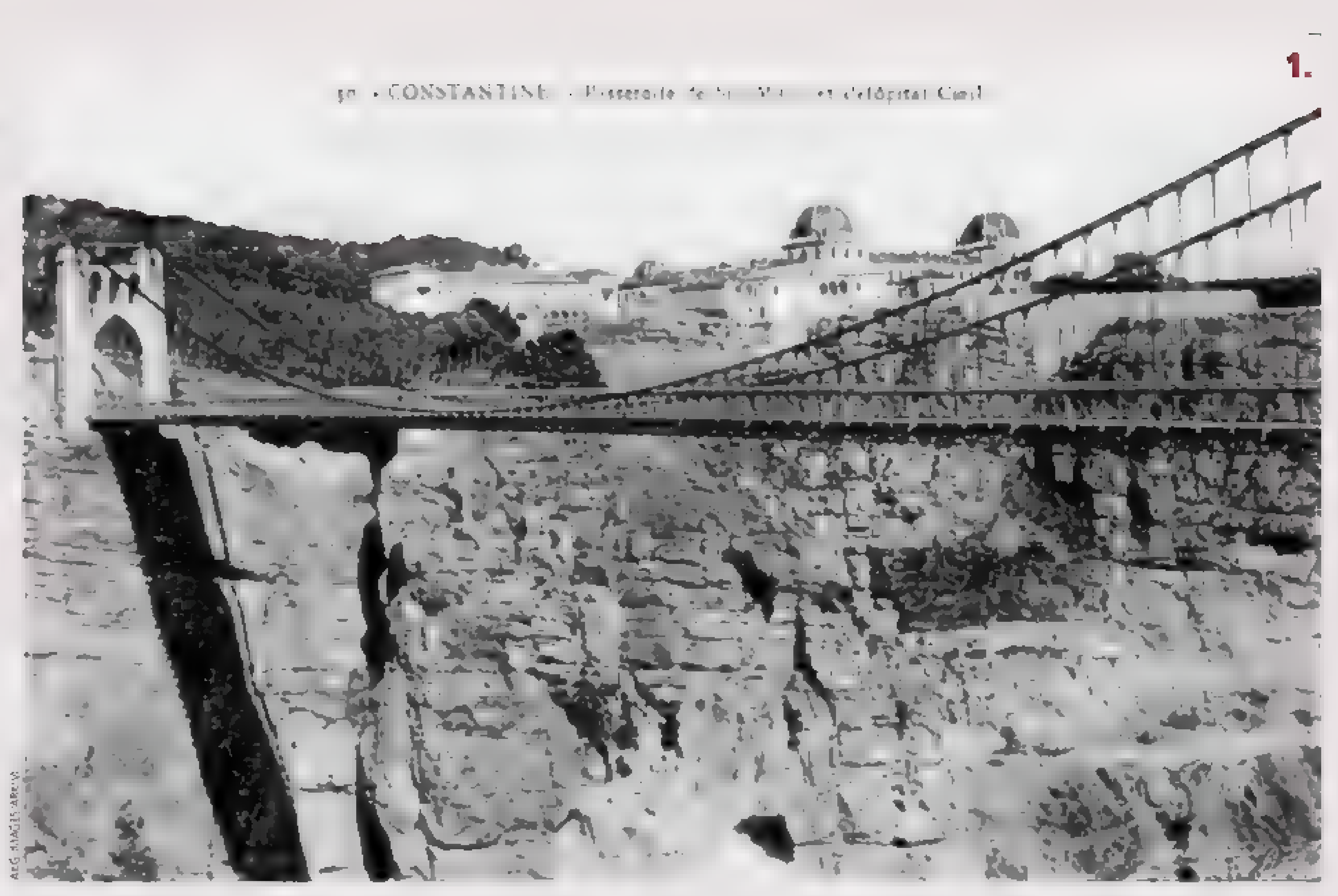
Le port d'Alger. « Tout était à créer », selon l'historien René Lespès. Pour développer le transport maritime, une première infrastructure à blocs artificiels est bâtie entre 1842 et 1846 par l'ingénieur Victor Poirel, suivie d'autres travaux d'ampleur, quartier alentour compris, qui se poursuivent sous la IIIe République.

1. Pont suspendu Sidi M'Cid (un des plus beaux du pays) et hôpital de Constantine (construit à partir de 1841). En 1882, les Algériens, qui constituent 86 % de la population, ne représentent que 16 % des personnes soignées dans les hôpitaux.

2. En 1844, 1 200 kilomètres de routes sont construits pour relier les postes militaires aux villes portuaires. Deux ans plus tard, le réseau routier s'étend jusqu'à Médéa, Aumale, Tlemcen et Constantine, pour atteindre, en 1851, 3 600 kilomètres.

3. Par décret impérial du 8 avril 1857, l'Algérie est autorisée à créer son propre réseau ferroviaire. Alger est reliée à

1.



2.

3.

MAURICE LOUIS BRANGER/ROGER-VIOLLET



SELVA/LEEMAGE

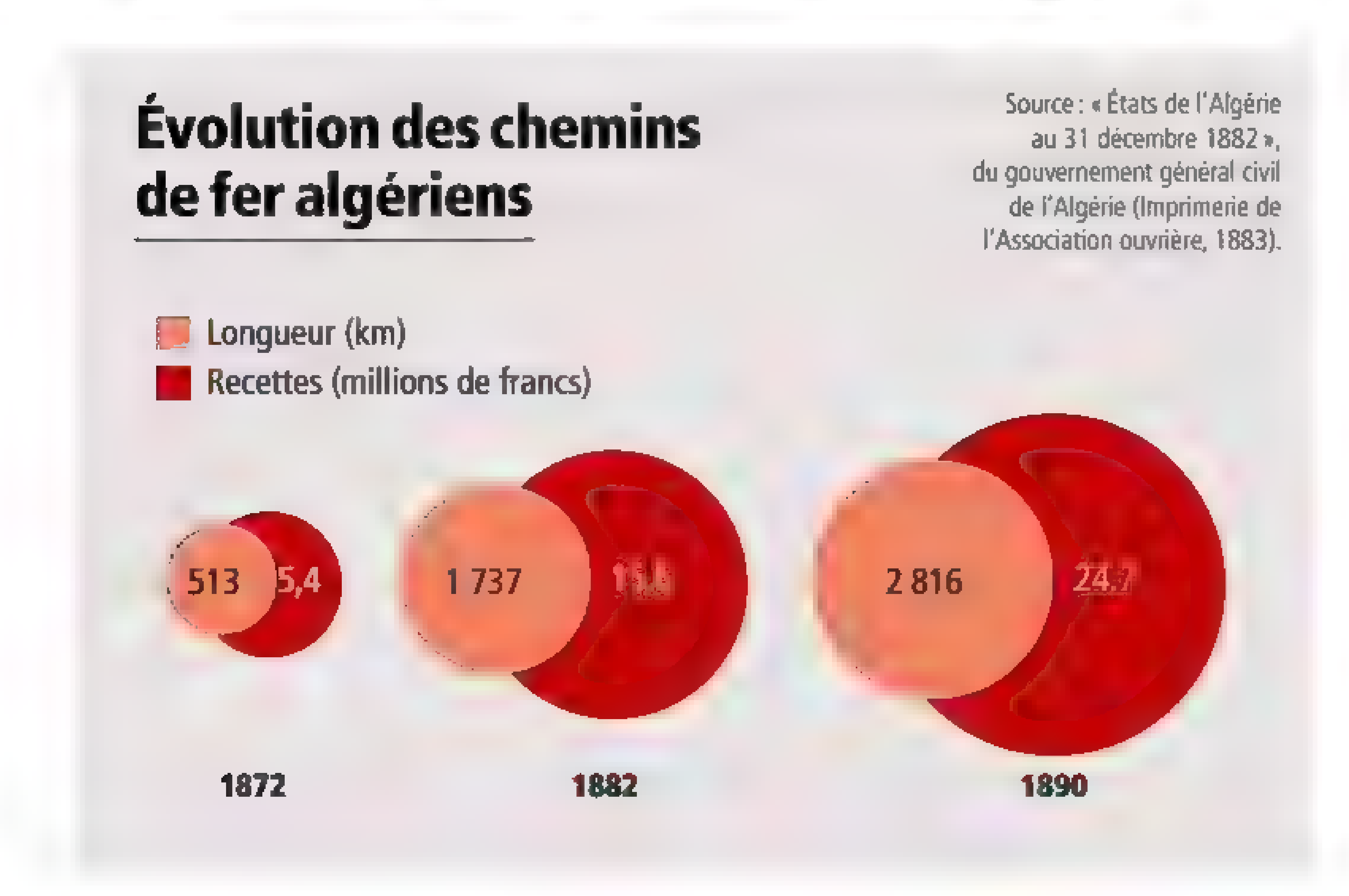
4.

Blida en 1862, à Oran en 1868, etc. S'il constitue un progrès – qui sert surtout les intérêts de la métroppole –, le développement du rail, en exploitant une armée de travailleurs sous-payés, incarne aussi la violence coloniale.

4. Autre instrument de l'œuvre coloniale, le tourisme s'ouvre à partir des années 1870. « Il faut, en effet, que chaque jeune Français […] apprenne que, partout où flotte le drapeau de sa patrie, il est comme dans sa propre et très chère famille […]. Ainsi, sur ces bords nord-africains, le tourisme s'élève à la noble hauteur d'une entreprise nationale et patriotique », dira le haut fonctionnaire Jean Mélia.

MEURDE/ROGER-VIOLLET

Riviera Comme la capitale, Oran fait peau neuve. De fait, l'ampleur des constructions dans le pays suit l'évolution de la population étrangère. La ville portuaire associe le néoclassicisme haussmannien au style néo-mauresque cher au gouverneur Charles Jonnart.



››› Abd el-Kader à l'indépendance. Situé sur le front de mer, en lisière du quartier de Bab-el-Oued, il remplace le précédent lycée installé dans une ancienne caserne de janissaires turcs. En 1882, il compte 1 043 élèves. C'est de loin le plus grand établissement d'Algérie : à lui seul, il accueille plus du quart des lycéens du pays, dont à peu près 5 % d'« indigènes ».

Sous la IIIe République, les travaux se poursuivent à Alger. Le port est agrandi, de nouvelles gares ferroviaires voient le jour, le tramway est construit. Des immeubles de style haussmannien s'élèvent sur cinq ou six étages, parfois sculptés de cariatides et d'atlantes soutenant de larges balcons. À l'intérieur, les bâtiments sont ornés de motifs Art nouveau. La Grande Poste d'Alger est construite entre 1910 et 1913 par les architectes Jules Voinot et Marius Tou-

doire. C'est le fleuron du style néo-mauresque: le gouverneur général Jonnart désire en effet intégrer les nouveaux bâtiments dans leur environnement pour respecter les valeurs architecturales et urbaines traditionnelles.

À l'est, rien de nouveau

La ville d'Alger n'est bien sûr pas la seule à être ainsi transformée: plus la population française et européenne est importante, plus les modifications le sont aussi. Oran est aussi largement imprégnée de l'architecture européenne, à l'image de son hôtel de ville, construit entre 1882 et 1888. L'édifice, très travaillé, comporte un magnifique escalier d'honneur en onyx translucide d'Aïn-Tekbalet, situé près de Tlemcen. Cet onyx est donné à la municipalité par l'exploitant de la mine, Étienne Pallu. En 1888, deux lions en bronze, œuvre d'Auguste Caïn, viennent encadrer l'entrée de la mairie. S'ils trouvent tout leur sens à Oran – qui vient de l'arabe *wahran* («les lions») –, il n'est pas certain que le sculpteur connût le sens du nom de la cité. D'ailleurs, il est aussi l'auteur des lions de l'hôtel de ville de Paris, rue de Lobau.

Étant moins peuplé d'Européens, l'Est algérien porte moins leur empreinte sociale, patrimoniale et environnementale. En effet, c'est avant tout pour leurs besoins et leurs intérêts que ces réalisations ont été faites: il s'agissait de tirer le meilleur parti du territoire pour ce qui est de l'agriculture et des mines, et de satisfaire les besoins propres de la population qui s'installait en Algérie, sur les plans tant administratif, politique et judiciaire que sanitaire, éducatif et culturel. Toutes ces réalisations ont été pensées par les Français, construites par eux, mais aussi par une main-d'œuvre immigrée, notamment italienne et espagnole. Au bas de l'échelle, les «indigènes» étaient cantonnés aux travaux peu qualifiés et mal rémunérés. Ce n'est que progressivement et timidement qu'ils ont bénéficié de ces réalisations. ◆



Esquisse L'Orient fantasmé des artistes donne à une élite éclairée l'envie de visiter cet «ailleurs» idéalisé. • *« Femmes d'Alger dans leur appartement » (1833), Eugène Delacroix.*

L'orientalisme, une invitation au voyage

Dans le sillage de l'expédition napoléonienne en Égypte, des peintres et des écrivains ont commencé à représenter un Orient idéalisé, fantasmé. Ce mouvement s'accroît avec la conquête de l'Algérie. C'est l'orientalisme. Parmi les représentations les plus célèbres, les odalisques (comme celles de Delacroix, Ingres ou Renoir) montrent des femmes parfois dénudées dans des harems ou dans leurs «appartements d'Alger». D'autres peintres comme Horace Vernet, Eugène Fromentin ou encore Étienne Dinet (renommé Nasreddine après sa conversion à l'islam) peignent des scènes ou des paysages d'Algérie au cours de leurs voyages.

Cela façonne un imaginaire qui pousse une élite éclairée à découvrir cet «ailleurs», aidée en cela par les progrès des transports. C'est ainsi que se développe en Algérie à partir de la fin du XIXe siècle un véritable tourisme colonial. Fin décembre 1913, 500 clients de prestige se trouvent ainsi dans les hôtels d'Alger pour quitter le froid européen et faire du tourisme d'«hiverneurs». Progressivement, d'autres destinations deviennent prisées, comme en témoigne le grand hôtel Transatlantique, construit en 1902 contre les falaises aurésiennes des «Balcons de Rhouffi», ou encore la station thermale de Hammam Righa. Des affiches de réclame viennent renforcer l'engouement pour ces destinations, surtout dans l'entre-deux-guerres. T. Q.

LA PERMANENCE DU CODE DE L'INDIGÉNAT

Ni liberté ni égalité : les « musulmans », comme on les appelle alors, sont très tôt soumis à un régime administratif spécial, dont les dispositions iniques perdurent plus de cent ans.

PAR TRAMOR QUEMENEUR

Pendant la conquête militaire, ceux qui sont alors appelés les « musulmans » ou les « Arabes » vivent sous le « régime du sabre ». Les premières mesures qui s'appliquent à eux datent de la convention du 5 juillet 1830, qui stipule que « l'exercice de la religion mahométane restera libre », que les femmes seront respectées, ainsi que les biens. Cela n'empêche pas de nombreuses exactions. En 1834, le gouverneur général se voit attribuer le pouvoir d'internement, ce qui passe par la possibilité d'enfermement au pénitencier de Calvi, l'emprisonnement au bagne de Lambèse ou le placement en résidence surveillée dans un douar. Ce pouvoir est temporairement suspendu à partir de 1858 avant de réapparaître avec le régime administratif dit « Code de l'indigénat ». Entre-temps, le 12 février 1844, le maréchal Bugeaud autorise les administrateurs de la colonie à infliger des amendes collectives, mesure contraire aux dispositions du droit français, qui prévoit des peines personnelles. Cette circulaire permet ainsi aux autorités (indigènes ou françaises) de sanctionner lourdement des douars ou des tribus entières. Par exemple, à l'issue de l'insurrection d'El-Mokrani (1871), les tribus sont, entre autres punitions, condamnées à payer 36 millions de francs d'indemnités de guerre.

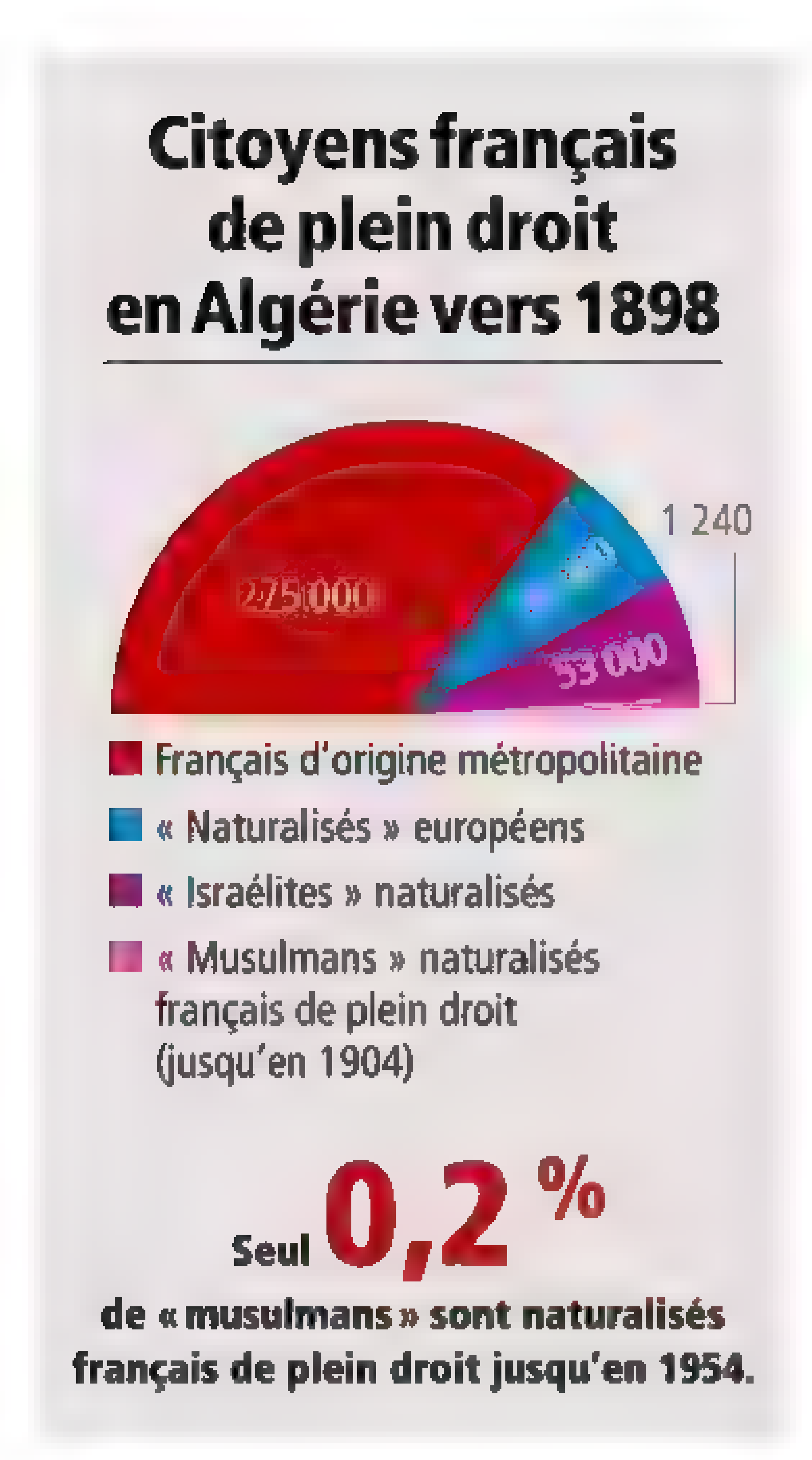
« Monstruosité juridique »

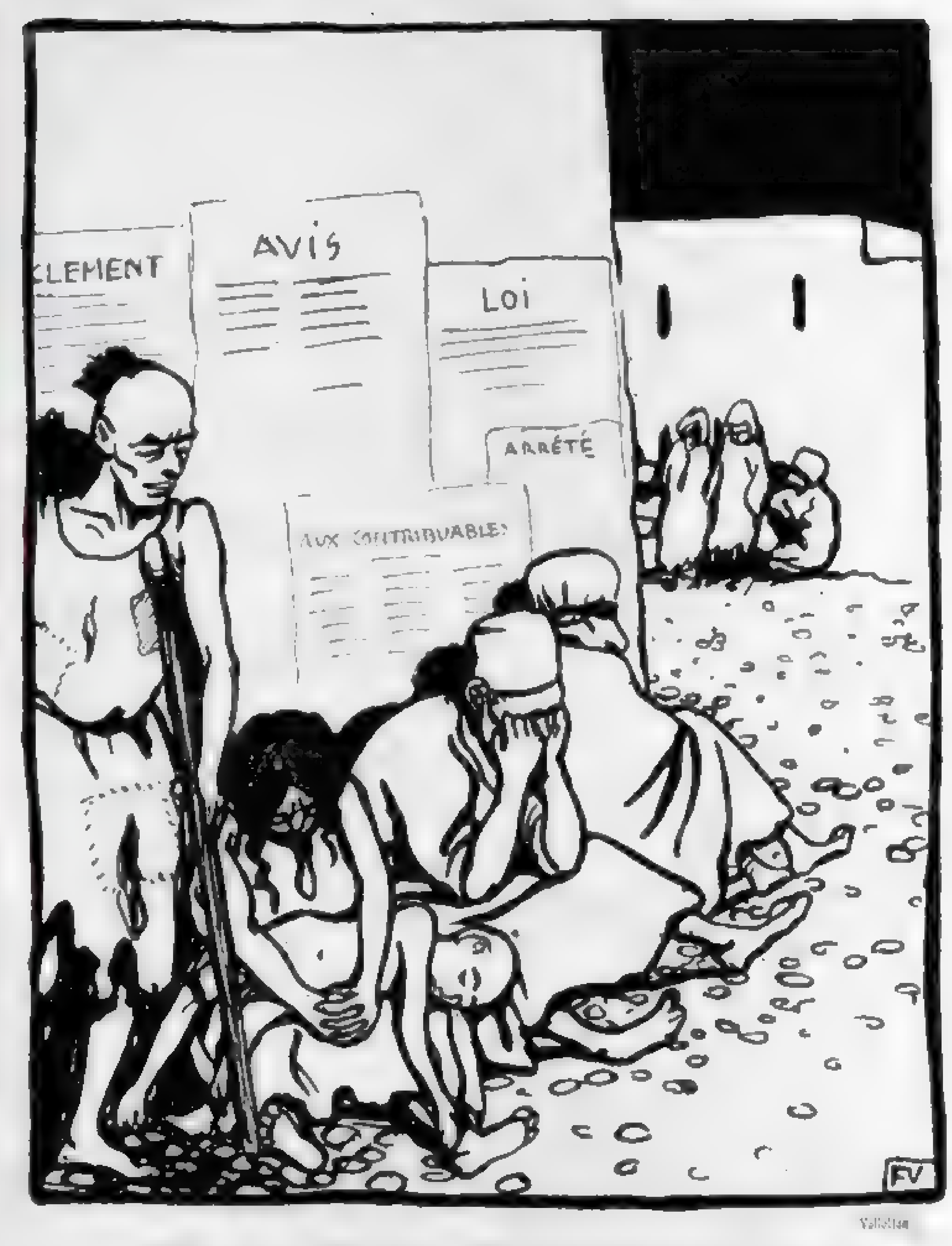
D'autres dispositions existent localement. Ainsi, la préfecture d'Alger édicte en 1875 un « arrêté général sur les infractions de l'indigénat » qui liste 27 dispositions pouvant conduire à des sanctions, comme les actes irrespectueux ou les propos offensants à l'égard des représentants de l'autorité, même en dehors du service et même dans le cas où « cet acte ou ce propos ne réunirait pas les caractères voulus pour constituer un délit ou la contravention d'injure » (alinéa 6). De même, l'asile donné à « des vagabonds, gens sans aveu ou étrangers sans papiers » est passible de sanction (alinéa 19), ainsi que la « mendicité hors du douar, même pour les infirmes et les invalides, sauf cas d'autorisation » (alinéa 26).

La loi du 28 juin 1881 formalise le Code de l'indigénat, même s'il reste dans un



Hors la loi C'est la guerre, en 1871, en Kabylie (illustr., Tizi-Ouzou), dans la Medjana et les massifs de Collo. Vaincus, les Algériens sont punis collectivement, au mépris du droit français.





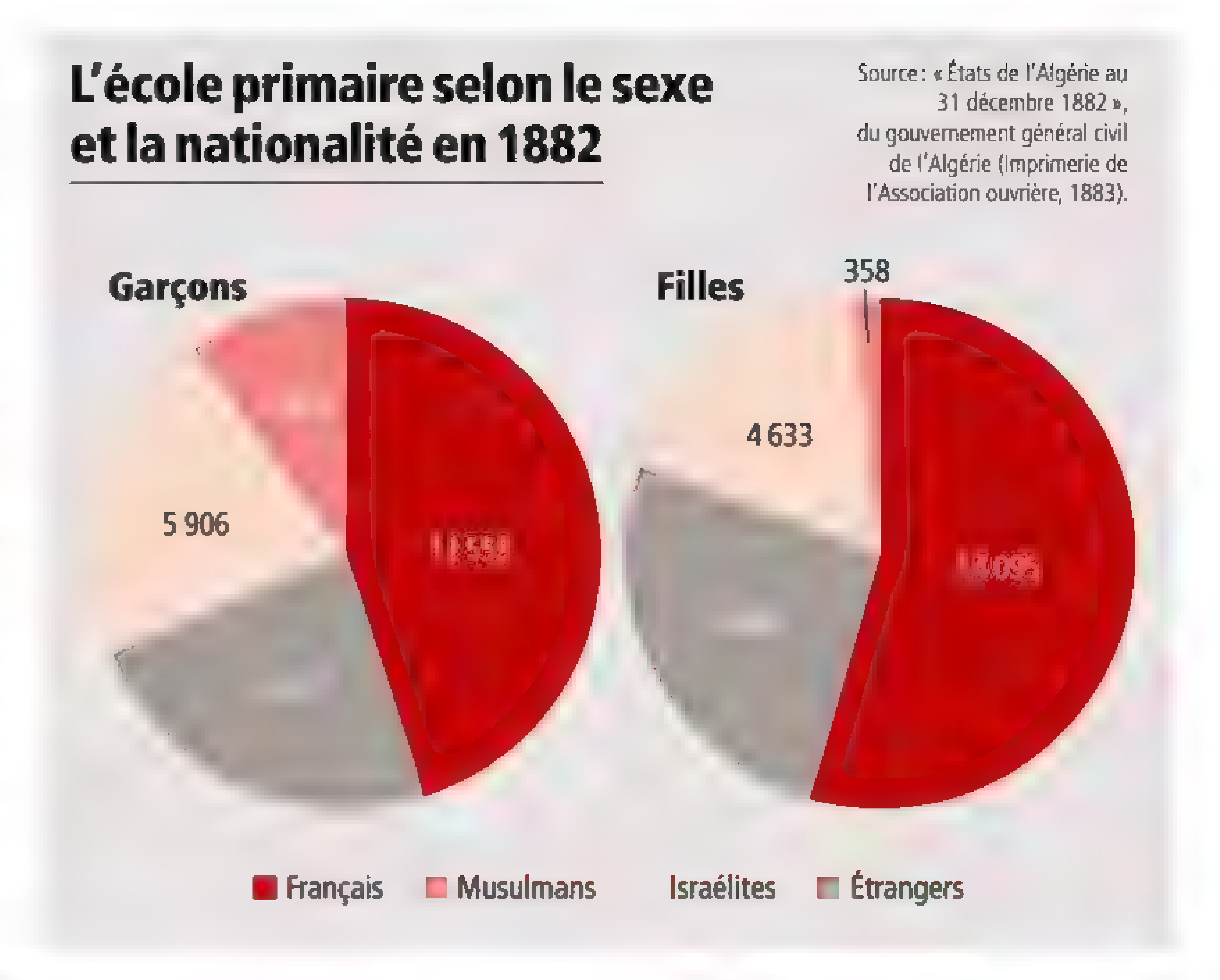
« Dura lex » **Le Code de l'indigénat soumet « la mendicité hors du douar [division administrative], même pour les infirmes et les invalides », à autorisation.** • *Caricature de Félix Vallotton (1903).*

premier temps vague quant à ses dispositions. Il est prévu que celles-ci ne s'appliquent que sept ans, le temps que la « pacification » du territoire soit achevée… Mais le régime transitoire perdure. À partir de 1882, une liste de 41 infractions est établie ; elle est ensuite publiée en annexe de la loi de 1888 qui prolonge le régime de l'indigénat. Au cours des débats sur le vote de cette loi, le sénateur Paul Le Breton la qualifie de « monstruosité juridique », relevant qu'elle accorde à « des administrateurs des pouvoirs judiciaires en fait à peu près illimités, presque indéfinis ». En effet, les dispositions touchent tous les domaines de la vie quotidienne et témoignent d'une volonté de surveillance rapprochée : respect de règles vestimentaires, interdictions de circuler, retard dans le paiement de l'impôt, obéissance aux ordres des agents de l'administration, etc. Par exemple, entre 1889 et 1894, un homme continuant à labourer des terres qui lui ont été retirées à cause des lois foncières est sanctionné à sept reprises pour « inexécution des ordres donnés » et « tapage et scandale ». Il est pour cette raison condamné à trente-neuf jours de prison et 125 francs d'amende.

En 1897, le nombre d'infractions visées par le Code de l'indigénat baisse à une vingtaine. Mais ce ne sont pas moins de 20 000 punitions par an qui sont infligées par les administrateurs de 1898 à 1910. La possibilité de transformer les peines d'amendes et de jours de prison en peines de travaux conduit les administrateurs à infliger 600 000 jours de travail sur la même période. Néanmoins, les critiques se font de plus en plus fortes. D'une part naît le mouvement des Jeunes-Algériens, dans le sillage des Jeunes-Turcs et des Jeunes-Tunisiens, se fondant sur les mêmes idées progressistes. Il est constitué par des notables favorables à l'assimilation, qui demandent notamment la suppression du Code de l'indigénat en 1908 en contrepartie de l'acceptation du service militaire. L'une des figures les plus éminentes des Jeunes-Algériens sera l'émir Khaled, petit-fils de l'émir Abd el-Kader. D'autre part, ›››

››› le Code de l'indigénat est également contesté au sein même du système républicain, notamment par le député Albin Rozet et le juriste Émile Larcher. De plus, les anticolonialistes commencent aussi à faire entendre leur voix. Tel est le cas de Victor Barrucand, anarchiste, dreyfusard, qui part à Alger en 1900 avec l'appui de la Ligue des droits de l'homme pour combattre les menées antijuives et pour soutenir les Jeunes-Algériens.

Les uns et les autres obtiennent en partie gain de cause après la Première Guerre mondiale : en guise de remerciement pour la participation des « indigènes » au conflit, la loi d'« accession des indigènes de l'Algérie aux droits politiques », dite « loi Jonnart » (4 février 1919), assouplit le régime de l'indigénat, avant sa suppression définitive en 1944. ◆

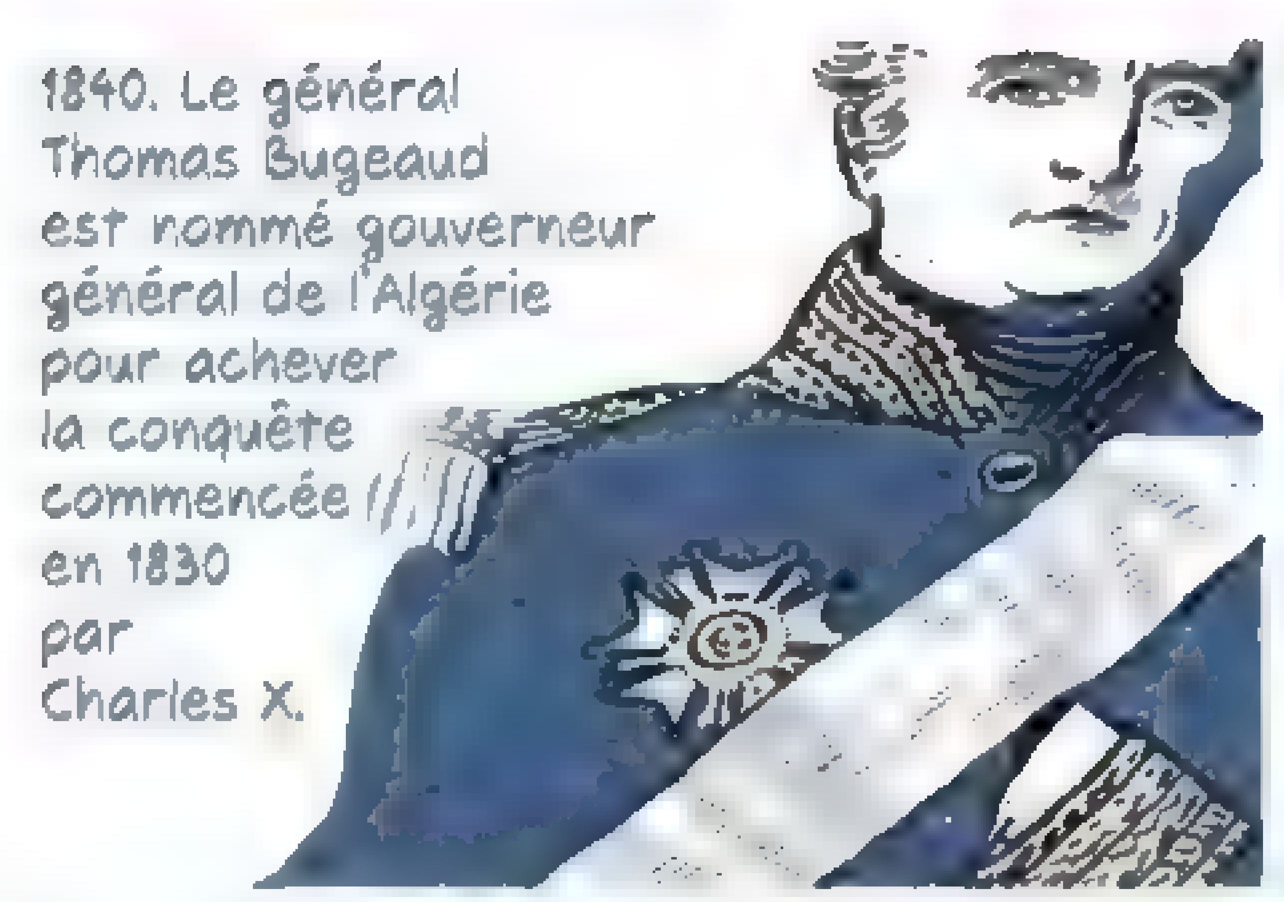


Ombre au tableau En 1884 est élaboré un plan de scolarisation des « musulmans », adopté par le Parlement huit ans plus tard. Mais les moyens sont insuffisants ; et les crédits, réduits par l'Algérie coloniale en raison de son hostilité au programme. Quant aux Algériens, qui craignent pour leur identité, ils renâclent, au point que le fait de ne pas envoyer ses enfants à l'école constituera une infraction dans le Code de l'indigénat.

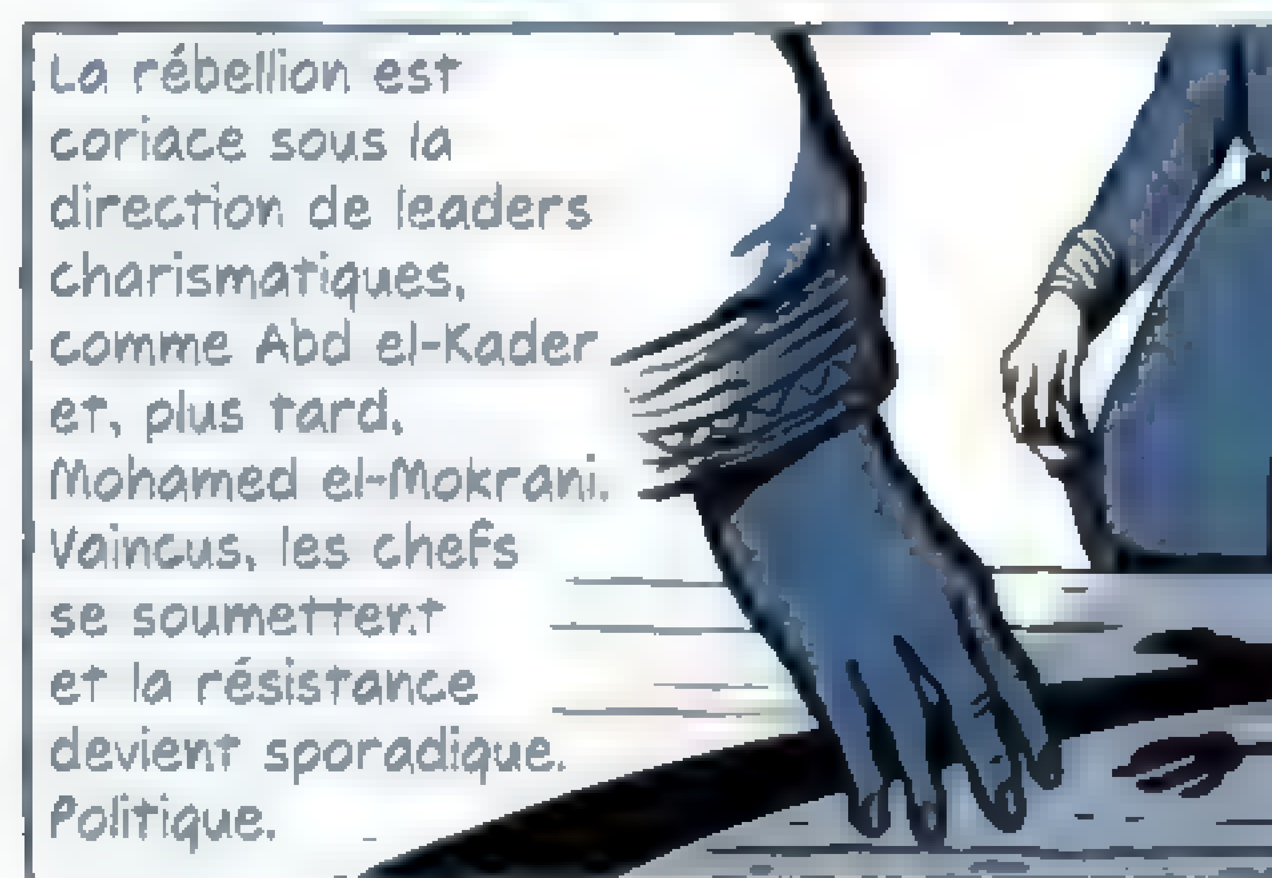
En résumé



PAR ALECOS PAPADATOS Écrivain et illustrateur de BD, on lui doit *Logicomix* (Vuibert, 2010, rééd. 2018), un livre devenu culte sur l'histoire des mathématiques.







Les premiers petits colons sont souvent des réfugiés politiques comme les communards ou les Alsaciens-Lorrains de 1871.

Ceux originaires de Malte, d'Espagne, d'Italie sont des réfugiés qui fuient souvent la misère.







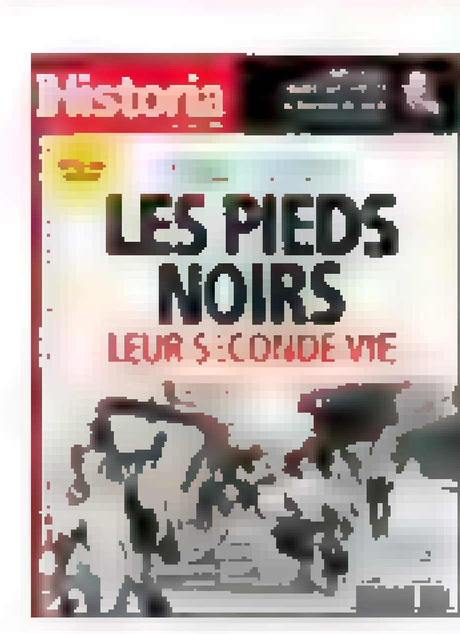




Complétez votre collection

Cochez les numéros qui vous intéressent puis calculez le montant de votre commande à l'aide de notre grille tarifaire.

LE MENSUEL
5,70€ le numéro





ANNÉE 2019

- ☐ **N°865 janvier 2019**
  Léonard de Vinci. Génie et mercenaire.
- ☐ **N°866 février 2019**
  Les Juifs et la France. De 1789 à aujourd'hui.
- ☐ **N°867 mars 2019**
  Toutânkhamon, cet inconnu.
- ☐ **N°868 avril 2019**
  Rome. Les dernières heures de la République.
- ☐ **N°869 mai 2019**
  Notre Histoire.
- ☐ **N°870 juin 2019**
  6 juin 1944. Les héros français du Jour J.
- ☐ **N°871-872 juillet-août 2019**
  Abbayes et monastères. 100 fabuleuses épopées.
- ☐ **N°873 septembre 2019**
  Napoléon. Les secrets d'un chef de guerre.
- ☐ **N°874 octobre 2019**
  La France sous la Terreur. 1793-1794.
- ☐ **N°875 novembre 2019**
  1945-1991. USA-URSS. La guerre des mondes.
- ☐ **N°876 décembre 2019**
  Ces Arméniens qui ont fait la France.

ANNÉE 2020

- ☐ **N°877 janvier 2020**
  Les ancêtres de Dieu.
- ☐ **N°879 mars 2020**
  La grande histoire des cités englouties : Alexandrie, Baïes, Santorin, Héraclion, Philae, Dunwich.
- ☐ **N°880 avril 2020**
  Mères et fils au pouvoir.
- ☐ **N°881 mai 2020**
  1962-2020. Les pieds-noirs, leur seconde vie.
- ☐ **N°882 juin 2020**
  Juin 40. Les 20 jours où tout a basculé.
- ☐ **N°883-884 juillet-août 2020**
  Et si... et si l'Histoire avait emprunté d'autres voies ?
- ☐ **N°885 septembre 2020**
  Les vrais pionniers de la médecine.
- ☐ **N°886 octobre 2020**
  C'était en 1920... la fabrique du nazime.
- ☐ **N°887 novembre 2020**
  Ces statues qu'on déboulonne.
  Les vrais procès. Les faux procès.

NUMÉRO SPÉCIAL
5,95€ le numéro

ANNÉE 2019

- ☐ **SP45 :** Mythes et légendes du Moyen Âge.
- ☐ **SP46 :** Des Animaux et des Hommes.
- ☐ **SP47 :** Charles Quint. Le maître de l'empire.
- ☐ **SP48 :** Gangsters. L'Amérique des années folles (1919-1933).
- ☐ **SP49 :** 1604-1962. L'aventure coloniale française.
- ☐ **SP50 :** Les Monstres. Comment l'homme apprivoise ses peurs depuis l'Antiquité.

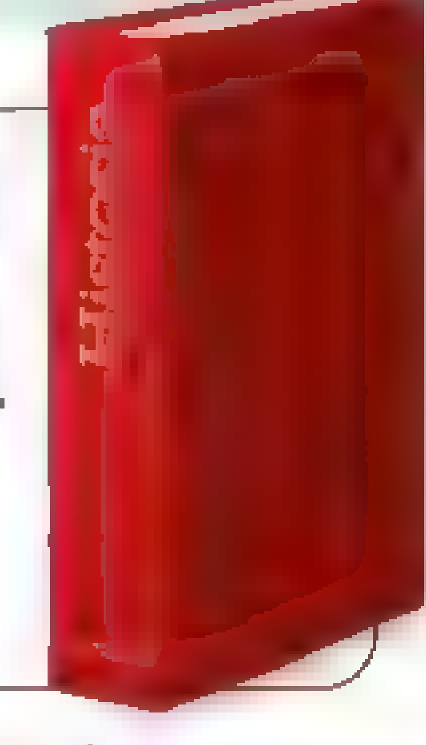
ANNÉE 2020

- ☐ **SP51 :** Les grandes affaires de poison.
- ☐ **SP52 :** Soliman le Magnifique.
- ☐ **SP53 :** La véritable histoire des soldats de Dieu.
- ☐ **SP54 :** La chute de l'empire Inca.
- ☐ **SP55 :** Ramsès II. Le pharaon superstar.
- ☐ **SP56 :** Vikings. A l'assaut de la Grande-Bretagne. 793-937.

Conserver vos numéros dans cet élégant coffret réalisé dans une matière à la fois solide et raffinée.



seulement
(hors frais de port)



Retrouvez l'intégralité des numéros disponibles sur le site www.historia.fr

Merci de retourner cette page complétée et accompagnée de votre règlement à :
Sophia Publications - Historia - VPC - 8 rue d'Aboukir 75002 PARIS - commandes@sophiapublications.fr - 01 [illegible] 98 19 24

VPC892

J'indique mes coordonnées ☐ M. ☐ Mme ☐ Mlle

Nom : ____________________ Prénom : ____________________

Adresse : ____________________

Code postal : |_|_|_|_|_| Ville : ____________________ Pays : ____________________

Téléphone : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Calculez le montant de votre commande

Articles	Qté		Prix unitaire		TOTAL
HISTORIA					
Exemplaire(s)	....	X	5,70 €	=	.... €
NUMÉRO SPÉCIAL					
Exemplaire(s)	....	X	5,95 €	=	.... €
LE COFFRET					
Exemplaire(s)	....	X	13,00 €	=	.... €

FRAIS DE PORT France métropolitaine (Étranger, nous contacter)

1,50€ le numéro / **+ 0,50€** le numéro supplémentaire .... €
6,85€ le coffret / **8,35€** de 2 à 3 / **9,10€** de 4 à 5 .... €
Au-delà de 5 coffrets, nous contacter.

Total de ma commande (Frais de port inclus) .... €

Pour une meilleure gestion de votre commande, merci de nous indiquer votre email :

E-mail : .... @ ....

☐ **J'accepte de recevoir par mail, des offres des partenaires d'Historia.**

Je règle aujourd'hui par chèque à l'ordre d'Historia
Pour tout paiement par CB, rendez-vous sur le site www.historia.fr

Votre commande vous parviendra dans les 10 jours qui suivent l'enregistrement de votre règlement.

Les Éditions Croque Futur, situées au 41bis avenue Bosquet, Paris 7e, et qui éditent Historia, sont responsables de traitement et collecte des données afin de servir votre commande. Vos données pourront être transmises à d'autres organismes (presse, VAD, caritatif) et sont conservées pour une durée de 7 ans à partir de votre dernier achat. Vous pouvez exercer vos droits d'accès, de rectification, de limitation, de portabilité, d'opposition, d'effacement au traitement de vos données et définir vos directives post-mortem à l'adresse mail suivante : dpo@historia.fr en joignant une copie de votre carte d'identité. Les Éditions Croque Futur disposent d'un délégué à la protection des données pouvant être contacté au 41bis avenue Bosquet, Paris 7e ou à l'adresse mail dpo@historia.fr. À tout moment vous pouvez introduire une réclamation auprès de la CNIL.



Eichmann, un coupable pas si ordinaire…

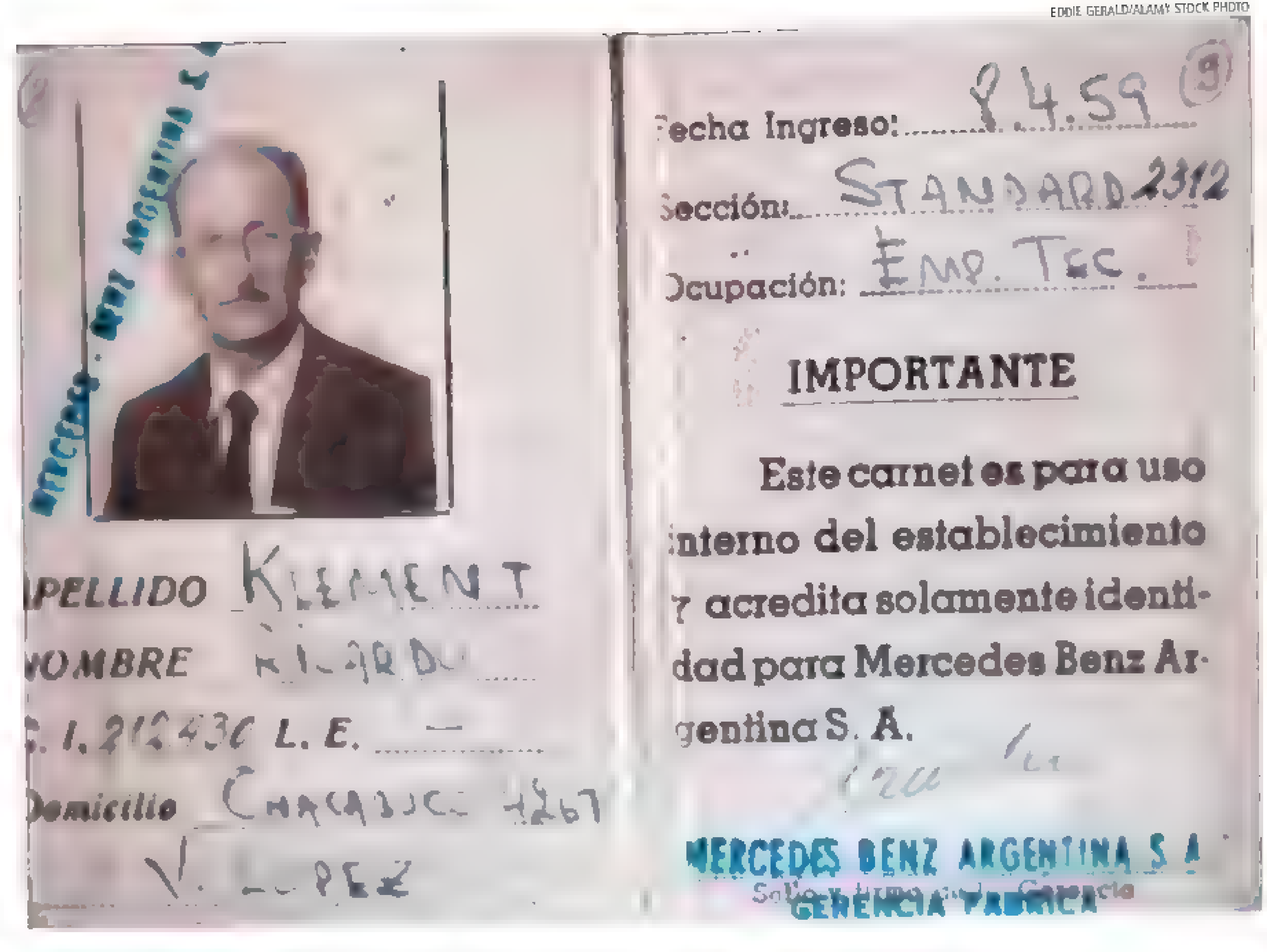
Capturé par le Mossad à Buenos Aires le 11 mai 1960, l'ancien *Obersturmbannführer* (bras tendu, au centre, sur la photo de droite – date et lieu inconnus) comparaît à Jérusalem à partir du 11 avril 1961. Condamné à mort, il sera pendu le 31 mai 1962.



BETTMANN/GETTY IMAGES

Il y a soixante ans, au mois d'avril 1961, s'ouvrait à Jérusalem le procès d'Adolf Eichmann. Parmi les témoins présents, entre de grands auteurs comme Roger Vailland ou Joseph Kessel, la philosophe juive américaine Hannah Arendt, qui devait tirer de l'affaire un livre majeur : Eichmann à Jérusalem, rapport sur la banalité du mal.

ROGER-VIOLLET


ecこha Ingreso: 8.4.59 (9)
ección: STANDARD 2312
cupación: EMP. TEC.

IMPORTANTE

Este carnet es para uso interno del establecimiento y acredita solamente identidad para Mercedes Benz Argentina S. A.

MERCEDES BENZ ARGENTINA S.A.
GERENCIA FABRICA

PELLIDO KLEMENT
OMBRE RICARDO
. I. 212436 L. E. —
Domicilio CHACABUCO 4261
V. LOPEZ

Voie de garage C'est par hasard que l'on découvre que derrière l'insignifiant Ricardo Klement, employé dans une agence Mercedes-Benz de Buenos Aires, se cache un criminel de guerre.

La scène a été vue et revue, diffusée et rediffusée à l'infini par toutes les télévisions du monde; elle constitue l'une des premières images qui, dans l'Histoire, aient retenu en même temps l'attention de la planète entière… Cet homme ordinaire, en costume sombre, aux épaisses lunettes, au faciès ingrat sous un front plus que dégarni, tentant d'ajuster à ses oreilles un casque de traduction, dans le box neutre et vitré d'un tribunal, c'est l'un des pires agents du IIIe Reich, l'organisateur de la « solution finale » : Adolf Eichmann en personne. En ce 11 avril 1961, cet accusé âgé de 55 ans comparaît en public, à Jérusalem, visé par 15 chefs d'inculpation; il s'apprête à affronter le tribunal qui, de longues journées durant, prévoit d'auditionner contre lui quelque 111 témoins. Comment cet ancien nazi a-t-il fini par se retrouver, seize ans après la fin de la guerre, devant une cour de justice, au cœur de cet État juif dont l'existence même signe l'absolue défaite de son univers mental ? Il aura fallu, pour aboutir à ce résultat, un invraisemblable concours de circonstances…

Le rôle d'Adolf Eichmann dans la déportation des Juifs vers les camps d'extermination d'Europe de l'Est avait été établi sitôt la fin de la guerre, lors du procès de Nuremberg. Les experts de l'époque savaient que, dès le printemps 1941, cet homme avait dirigé le sinistre bureau IV B4, chargé des affaires juives, et qu'il avait été, en janvier 1942, le rapporteur de la glaçante conférence de Wannsee. On savait aussi qu'il s'était rendu à Budapest en mai 1944, pour programmer la mort de 440 000 Juifs hongrois à Auschwitz. Mais en 1945, ce criminel de guerre hors norme demeurait introuvable…

Clandestinité et fidélité

En effet, après la chute du Reich, Eichmann est parvenu à fausser compagnie aux Américains qui l'avaient arrêté et à se cacher un temps en Allemagne. Alors qu'à Nuremberg il était identifié comme l'exécuteur de l'extermination des Juifs, sous les ordres de Himmler, il a tenté de se faire oublier. Passé dans le Trentin en 1948, il a pris le nom d'emprunt de Ricardo Klement et, via l'Autriche et l'Italie, a rejoint l'Argentine en 1950. Se faisant petit et se coulant dans la masse, il a exercé plusieurs emplois avant d'être admis comme mécanicien chez Mercedes-Benz, au nord de Buenos Aires. Il s'est également occupé d'une laverie dans la capitale argentine…

Le plus extraordinaire est qu'il n'ait jamais rompu avec son passé nazi. Toujours en contact avec certains exilés – dont l'effroyable tortionnaire Josef Mengele, qu'il croisait parfois, mais sans le fréquenter – et s'avouant, froidement, déçu de n'avoir pas « achevé le travail », cet ancien zélateur de Hitler, rouage impavide de la grande machinerie national-socialiste, sera resté, comme tant et tant d'autres, foncièrement inconscient de l'énormité de ses crimes. En 1960, il acceptait encore de répondre aux questions de l'ancien nazi Willem Sassen, en vue de l'élaboration d'une contre-histoire apologétique de l'hitlérisme ! On comprend que, pour les services secrets israéliens, le célèbre

N'ayant jamais rompu avec son passé nazi, l'ancien SS acceptait encore en 1960 de répondre aux questions d'un journaliste en vue de l'élaboration d'une contre-histoire apologétique de l'hitlérisme !

L'avis d'Edgar Faure

Ancien procureur général adjoint au tribunal de Nuremberg, le président Faure s'est exprimé juste après l'arrestation d'Eichmann : « Le cas d'Eichmann nous replace devant le problème d'un élargissement de la conception de justice à élargissement international qui implique un élargissement de la répression. [...] Eichmann a été arrêté dans des conditions particulières, puisqu'il a en quelque sorte été saisi directement par les représentants de l'État israélien. C'est une procédure qui en soi n'est pas une procédure régulière, mais qui se présente dans une matière où il n'y a pas de procédure régulière. [...] Se pose une question de compétence de juridiction. J'aurais préféré que ce cas fût évoqué à l'instance d'une juridiction internationale qui, malheureusement, n'existe plus ; or il faut bien que ce cas fasse l'objet d'un règlement judiciaire. Car, et quelle que soit la gravité, quels que soient la monstruosité et le nombre des crimes commis, quelle que soit même la certitude qui existe dans le monde entier sur la culpabilité personnelle d'Eichmann, toute condamnation exige un procès contradictoire à l'étude des documents, leur analyse, les réponses et les explications de la défense... C'est un des principes de droit sur lesquels nous ne devons jamais transiger. Nous nous trouvons dans ce cas vraiment particulier d'une affaire où l'Histoire a déjà rendu son jugement, et où la Justice n'a pas encore rendu le sien. » F. F.

Mossad, retrouver Eichmann pour le capturer soit devenu, au fil des ans, une sorte d'obsession.
Mais c'est un Allemand émigré en 1938 en Argentine, Lothar Hermann, lui-même rescapé de Dachau, qui fortuitement, en 1957, identifie Eichmann sous le pseudonyme de Ricardo Klement : sa fille avait une liaison avec le fils de ce dernier. Il en a averti le procureur général Fritz Bauer, dans le Land de Hesse, qui a jugé plus efficace de mettre directement au courant le gouvernement israélien.

Retentissement planétaire Le procès, suivi par une myriade de journalistes, fait partie des tout premiers événements suivis partout dans le monde à la télé et à la radio, comme ici, dans une rue de Jérusalem.

BETTMANN/GETTY IMAGES

L'opération *Attila* est déclenchée !

Apprenant qu'on a localisé le fugitif à Buenos Aires, le Premier ministre David Ben Gourion lance l'opération *Attila* : Eichmann va être enlevé dans la rue, au sortir de chez lui, séquestré un temps dans la cave d'une planque louée par le Mossad, puis exfiltré dans les plus brefs délais sur un vol de la compagnie israélienne El Al. On a, pour l'occasion, endormi le transfuge et, afin de tromper les douanes argentines, revêtu Eichmann – qui doit passer pour un grand malade – d'un uniforme de navigant de la compagnie...
Officiellement, ce sont des volontaires juifs qui ont capturé Eichmann ; en vérité, il est évidemment entre les mains d'agents spéciaux de l'État hébreu, qui le conduisent donc en Israël le 21 mai 1960. Isser Harel, alors à la tête des services secrets, devait confier plus tard : « Prendre soin d'un nazi en sachant parfaitement ce qu'il nous avait fait, à nous, peuple juif, et continuer de le traiter comme l'aurait fait une nurse, à le nourrir, prendre soin de sa santé, le raser et couper ses cheveux, c'est cela qui fut la partie la plus dure de l'opération. »
Le 23 mai, Ben Gourion peut annoncer au Parlement, la Knesset, et au monde entier, « l'arrestation d'un des plus grands criminels de guerre nazis ». Les députés se lèvent pour l'acclamer. Le chef du gouvernement israélien insiste : « L'homme de la "solution finale" est sous les verrous. » Peut commencer dès lors un des plus retentissants procès de tous les temps.
Crimes contre le peuple juif, crimes contre l'humanité, crimes de guerre, participation à une organisation hostile... Les charges pesant sur l'accusé sont énormes ; son avocat, l'Allemand Robert Serviatus, s'en tient à la ›››

››› ligne de défense adoptée : Eichmann n'aura été qu'un fonctionnaire idéaliste et obéissant, il n'aura fait que « suivre les ordres »… Les témoignages qui se succèdent tranchent tous, par la douleur et l'émotion qu'ils véhiculent, sur tant de froideur administrative. Ils suscitent, audience après audience, un mélange d'écœurement et de sidération dans le public.

Ce ne sera pas la moindre des conséquences de ce procès hors normes que de mettre l'accent, avec le recul du temps, sur l'extermination des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale. Passé le choc de la découverte des camps, en 1945, et bien avant une prise de conscience mondiale des implications de la Shoah, le jugement d'Eichmann fera figure, pour reprendre la formule de Ben Gourion, de « Nuremberg du peuple juif ». De ce point de vue, les comptes rendus d'un essaim de journalistes auront joué un rôle important, notamment auprès d'un public assez jeune, et qui n'a pas ou presque pas connu les horreurs de la guerre.

La philosophe devant le Mal

Par la densité et par la variété des témoignages mobilisés, le procès de Jérusalem marque aussi un jalon dans la connaissance des mécanismes concrets du génocide. Enfin, il soulève, dans le monde entier, des interrogations ardentes sur la nature même du totalitarisme et sur la déshumanisation possible d'individus considérés comme les rouages d'une immense machine à tuer. Eichmann lui-même en fera sa ligne de défense, et probablement il agit de bonne foi…

Hannah Arendt pose d'ailleurs la question : « Aurait-il plaidé coupable s'il avait été inculpé en tant que complice de meurtre ? Peut-être ; mais il aurait émis d'importantes réserves. Ce qu'il avait fait n'était un crime que rétrospectivement, et il avait toujours été un citoyen obéissant à la loi, car les ordres de Hitler, qu'il exécuta certainement de son mieux, avaient "force de loi" dans le IIIe Reich. » Argumentaire inaudible dans les années 1960.

Du reste, pour avoir tenté de pénétrer les sombres raisons de cet obscur fonctionnaire de mort, la philosophe américaine essuiera de cuisants reproches. Et si, par la justesse de ses conclusions, elle était cependant la seule à s'être mise en situation de donner à ce procès tout son sens ? Condamné à mort – une exception rare en Israël – le 15 décembre 1961, Adolf Eichmann sera exécuté, par pendaison, le 31 mai 1962, dans la cour de la prison de Ramla, non loin de Tel-Aviv, puis incinéré. Ses cendres furent jetées dans la mer, au-delà des eaux territoriales israéliennes… ◆



La fin d'Eichmann vue par Hannah Arendt

« Adolf Eichmann monta à l'échafaud avec beaucoup de dignité. Il avait demandé une bouteille de vin rouge et il en but la moitié. Il refusa le secours du pasteur protestant, le révérend William Hull, qui lui proposa de lire la Bible avec lui : il n'avait plus que deux heures à vivre et n'avait donc "pas de temps à perdre". Il fit calmement le trajet de cinquante mètres entre sa cellule et la chambre d'exécution, en se tenant très droit, les mains liées derrière le dos. Quand les gardiens lui attachèrent les chevilles et les genoux, il leur demanda de relâcher la corde pour qu'il puisse se tenir droit. "Je n'en ai pas besoin", dit-il quand on lui offrit la cagoule noire. Il se dominait entièrement, mieux : il était tout à fait lui-même. Rien n'aurait pu mieux le démontrer que la bêtise grotesque de ses dernières paroles. Il commença par déclarer avec insistance qu'il était un *Gottgläubiger*, exprimant ainsi, à la manière nazie, qu'il n'était pas chrétien et ne croyait pas à une vie dans l'au-delà. Puis il continua : "Dans peu de temps, Messieurs, nous nous reverrons. C'est le destin de tous les hommes. Vive l'Allemagne, vive l'Argentine, vive l'Autriche. Je ne les oublierai pas." Devant la mort, il avait trouvé les phrases toutes faites qu'on dispense dans les oraisons funèbres. Sur l'échafaud, sa mémoire lui joua un dernier tour : "euphorique", il avait oublié qu'il assistait à sa propre mort. Comme si, en ces dernières minutes, il résumait la leçon que nous a apprise cette longue étude sur la méchanceté humaine – la leçon de la terrible, de l'indicible, de l'impensable banalité du mal. » H. A.

FINE ART IMAGES/HERITAGE IMAGES/GETTY IMAGES

Au nom du peuple !



En 1347, Rome, abandonnée par ses papes, n'est plus rien. Le modeste Cola di Rienzo, appuyé par la population, décide alors de refonder une respublica *digne de l'Antiquité. Mais les barons locaux ne l'entendent pas ainsi…*

PAR JEAN-YVES BORIAUD

Préhumaniste

Juriste, il puise sa culture politique dans la lecture des textes épigraphiques qui parsèment Rome et dans les grands auteurs latins, que l'on redécouvre alors. • Cola di Rienzo contemplant les ruines de Rome, *par Federico Faruffini (1855).*



ien ne va plus, à Rome, en cette année 1347 : les papes sont partis et la Ville est orpheline. Il faut dire qu'en 1305 l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got, élu au pontificat sous le nom de Clément V, s'est installé en Avignon, cité vassale du Saint-Siège mais bien éloignée du Tibre. Lui ont succédé là plusieurs papes français, Jacques Duèse, Jaques Fournier et enfin, depuis 1342, Pierre Roger (Clément VI), qui a entrepris de faire d'Avignon une véritable et redoutable ville de cour.

Rome sans pape, sans la curie, sans la chancellerie apostolique qui la met en contact avec les souverains du monde, n'est plus *caput mundi*, la « capitale du monde ». D'autant qu'elle a – presque – complètement oublié son lointain et glorieux passé, dont elle ne reconnaît même plus les vestiges, pourtant bien visibles dans la bourgade de 30000 habitants qu'elle est devenue. Quant à la ville même, elle est une commune, dont le siège se situe au palais du Capitole, depuis qu'en 1143 elle a arraché son autonomie à la puissance pontificale. Y règnent en fait des « barons » issus des grandes familles – Orsini, Savelli ou Colonna –, qui possèdent palais et milices et se disputent âprement le pouvoir. Dans la ville voisinent ainsi les « tours lignagères » des nobles et les échoppes des nombreux commerçants et artisans qui, répartis en puissantes corporations, forment le *popolo romano*. Ces petites gens supportent mal la prééminence des encombrants féodaux qui leur imposent à volonté impôts et contributions en tous genres. Rien d'étonnant, donc, à ce qu'apparaisse dans le paysage politique, au début des années 1340, un véritable révolutionnaire issu de ce « peuple » : Nicola di Lorenzo Gabrini, autrement dit « Cola di Rienzo ».

Vespasien au secours des Romains…

Né en 1313 d'un aubergiste et d'une lavandière, il se révèle rapidement, en dépit de ses très modestes origines, un véritable érudit comme on n'en connaît plus à Rome depuis longtemps. Sa formation demeure pourtant, aujourd'hui encore, un mystère : c'est un juriste, et, en tant que « notaire », il est capable de passer sans encombre du latin à la langue vulgaire mais surtout, en ces temps qui ne sont pas encore ceux de l'humanisme, il dévore tout ce qui lui est accessible des auteurs anciens : Tite-Live, César, Sénèque, Virgile, Valère Maxime… et il est même le seul, dans toute la Ville, à pouvoir lire les inscriptions antiques, que l'on y rencontre un peu partout. Mais en dépit de cette rare culture, il est avant tout un homme du peuple, et c'est en tant que délégué des *popolani* qu'il est envoyé à Avignon en automne 1342 plaider leur cause auprès du pape Clément VI et le prier, sinon de rentrer immédiatement à Rome, du moins de promettre de s'y rendre en 1350 pour y célébrer le jubilé prévu. Son éloquence y fait merveille : elle lui vaut l'amitié du grand poète Pétrarque, la bienveillance du pape mais, surtout, la haine des barons romains présents en Avignon, qui finissent par obtenir sa disgrâce. Cola di Rienzo attend quand même 1344 pour rentrer à Rome et va s'y livrer, les deux années qui suivent, à un discret mais intense travail de sape contre le parti nobiliaire et les relents féodaux qui empoisonnent la vie de la Commune romaine.

Et c'est son talent d'épigraphiste qui va lui permettre, au moyen d'une mise en scène savamment organisée, le haut fait qui lui assurera, dans l'imaginaire européen, une gloire pérenne. Ce bon connaisseur de Rome a en effet repéré, dans la basilique Saint-Jean-de-Latran, une plaque de bronze gravée d'un long texte latin. On en connaît déjà l'existence, même si personne n'a été jusque-là en mesure de la déchiffrer. ›››



Vengeance ! **Cola forge ses convictions républicaines après la mort de son jeune frère, victime d'une escarmouche entre les Orsini et les Colonna.** • *Tableau de William Holman Hunt (1848), coll. part.*

››› À ce fin lettré, il ne faut que peu de temps pour la lire et comprendre qu'il s'agit d'une loi antique : la *Lex Vespasiani de imperio*, qui détaille les pouvoirs concédés par le sénat à l'empereur Vespasien, qui régna de 69 à 79. Il détache donc la plaque, la fixe sur une table derrière le chœur de la basilique, place tout à côté un tableau explicatif montrant Vespasien et le sénat, et fait monter des gradins tendus de riches tapis pour le public de choix qu'il entend convier en ce lieu. Rien d'étonnant, pour les contemporains, dans cette mise en scène : partout, dans Rome, les différents partis communiquent par « images parlantes » interposées, et Cola, pour préparer son affaire, en a déjà fait afficher deux, l'une sur la façade du Capitole, l'autre sur un mur de l'église San Angelo in Pescheria, pour décrire sur le mode allégorique les méfaits du gouvernement des barons.



Missionné Auprès du pape Clément VI, à Avignon, Cola plaide la cause du peuple romain. Il y rencontre Pétrarque et s'attirera l'inimitié définitive des barons qui règnent sur Rome

La « Sainte République »

Tout est prêt, dès lors, pour la représentation. Un jour de 1346, Cola, en vêtement immaculé, monte en chaire et se lance dans une brillante explication – voire une surinterprétation – du texte destinée à montrer aux notables qu'il a réunis combien le peuple romain d'aujourd'hui a abdiqué de ses droits, et l'inciter à restaurer son pouvoir d'autrefois. La démonstration est apparemment convaincante et tout va s'enchaîner très vite. Le 18 mai 1347, Cola réunit ses partisans sur l'Aventin. Le lendemain, ils s'emparent du Capitole et convoquent une assemblée (un « parlement ») chargée de réformer les institutions communales. Ce parlement s'empresse d'accorder à Cola, sur le mode antique, le titre de « tribun de la liberté, de la paix et de la justice, libérateur de la Sainte République romaine », et les réformes pleuvent : les barons devront abattre portes et tours, le titre de *dominus* est aboli, comme aussi les serments d'allégeance et les blasons nobiliaires. Mais cette révolution sera aussi morale : sont désormais proscrits les jeux de dés, les « déviations sexuelles » et le blasphème. Tout cela joint à l'obligation de se confesser et de communier une fois par an.

Les barons accusent le coup, mais les révoltes ouvertes contre l'autorité du tribun sont vite réprimées. À Rome, dans le peuple, c'est l'euphorie : en témoignent processions et cavalcades suscitées, fin juin, par le « tribun », tandis qu'affluent, de toute l'Italie centrale, les témoignages de soutien. Euphorique lui aussi, Cola décide de se faire consacrer « chevalier du Saint-Esprit », le 1er août, lors d'une splendide cérémonie : il ne craint pas, pour la circonstance, de se plonger dans la vasque où, selon la légende, aurait été baptisé, mille ans plus tôt, Constantin lui-même. Mieux encore, il accorde, au nom du peuple romain, la citoyenneté romaine à tous les Italiens, et revendique pour les notables d'Italie le droit d'élire l'empereur. Le 15 août, il se fait attribuer six couronnes censées représenter les valeurs communes à l'Antiquité et à la chrétienté, ainsi que le sceptre et le globe, symboles de pouvoir

absolu. Et enfin, le 19 septembre, il envoie deux juristes proposer aux potentats italiens de réunir une assemblée de 24 délégués afin d'élire un empereur italien, et de conclure une union entre les cités italiennes. Avant de pousser, localement, son avantage en jetant en prison plusieurs d'entre les barons les plus prestigieux.

C'est trop pour ces féodaux, qui se réfugient dans leurs châteaux du Latium avant de passer bientôt à l'attaque, dévastant la campagne romaine. Mais le 20 novembre, ils échouent aux portes de la Ville et deux de leurs plus enragés meneurs, Colonna père et fils, sont tués. Quant à Cola, assailli par des songes inquiétants, il tombe, à l'issue de ces troubles, dans une étrange apathie et, en dépit de l'absence de danger manifeste, se calfeutre dans le château Saint-Ange. C'en est alors terminé de la toute-puissance du tribun : les nobles rentrent peu à peu à Rome et s'emparent sans coup férir des charges anciennes.

Le pape, effrayé par les prétentions de Cola, cesse de le soutenir et deux décrets de son légat, fin décembre 1347 et mi-février 1348, annulent toutes ses réformes. Pour Cola, c'est la prison et l'exil à Prague, auprès du roi Charles IV, qui l'arrête et l'envoie au pape, à Avignon, courant 1352. Mais Clément VI meurt, et Innocent VI, qui lui succède, entend réaffirmer l'autorité du pape sur Rome et les États pontificaux.

Or il a sous la main l'homme de la situation, ce « tribun » momentanément inemployé : il le libère en septembre 1353 et fait savoir à Rome qu'il a mission officielle de rétablir l'ordre dans la Ville, où il fait une entrée triomphale le 1er août 1354. Les données ont, malgré tout, changé et il est désormais perçu comme l'homme du pape. Quant aux Colonna, ils n'ont pas renoncé et relancent bientôt la guerre dans le Latium : cela ne fait pas l'affaire de Cola, contraint, pour entretenir son armée, d'augmenter les impôts, ce qui fragilise sa position dans le peuple romain. Les Colonna en profitent pour lancer la révolte depuis les quatre quartiers qu'ils contrôlent. C'est peu mais suffisant : les *popolani* ne vont pas prendre de risques pour protéger le suppôt du pape. Vient alors la chute : le 8 septembre 1354, les insurgés assaillent Cola dans le *palazzo comunale* du Capitole. Capturé, il est enchaîné au sommet des escaliers capitolins. Et c'est le lynchage : son cadavre mutilé sera exposé deux jours tout près du palais des Colonna, puis brûlé devant le mausolée d'Auguste.

Dans la Rome des années 1350, l'utopie républicaine n'avait guère sa place. Le tribun visionnaire avait échoué et seul le romantisme, en épurant sa silhouette, lui rendrait ce statut de champion de la liberté dont il avait tant rêvé…

Tour de force La maison romaine de Cola di Rienzo s'orne de fragments antiques. Mais, comme les résidences baroniales, elle dispose aussi d'épais murs de brique, aptes à repousser un assaut.

LUC MARTO/GETTY IMAGES

Cola, Wagner et Hitler

Verra-t-on jamais, à Bayreuth, l'opéra que Wagner consacra à l'épopée de Cola di Rienzo, le monumental *Rienzi*, créé à Dresde en 1842 ? On peut en douter : la faute en incombe à Hitler et au goût fort embarrassant qu'il manifesta pour cette œuvre. Au point, en 1939, de s'en faire offrir la partition, par la famille Wagner, pour son 50e anniversaire. Cette passion venait de loin puisque le Führer affirmait avoir décidé de se lancer en politique après avoir assisté à une représentation de ce *Rienzi*, à l'âge de 15 ans, à Graz. L'ouverture de l'opéra envahit effectivement les films de sa propagande, et certains y virent même l'hymne officieux du nazisme. L'œuvre complète se joua alors un peu partout : à Stuttgart en 1933, à Augsbourg l'année suivante et à Berlin, devant une foule immense, en 1939. Pourquoi pareil engouement ? Cola pouvait certes apparaître comme un leader charismatique, avide de pureté et porté au pouvoir par la ferveur de ses partisans, mais sa fin avait de quoi inquiéter… Qu'importe ! Jamais ne se démentit, pendant toute la période, cet encombrant enthousiasme pour la lourde machine de Wagner, avec ses cinq actes, ses douze solistes, ses marches militaires, ses ballets, ses cortèges et, enfin, au dernier acte de la tragédie, en manière d'apocalypse, cet incendie du Capitole où s'abolissaient les illusions du tribun devenu tyran… J.-L. B.



Le vin est tiré Lors de la conférence de Téhéran (28 novembre-1er décembre 1943), Churchill, entre Roosevelt et Staline, fête son 69e anniversaire. Les trois grands peuvent porter des toasts aux résolutions prises : le démembrement de l'Allemagne et le partage de l'Europe en zones d'influence ainsi que l'organisation d'un débarquement en Normandie.

FREMANTLE/ALAMY STOCK PHOTO

Ces moments où l'ivresse a changé la face du monde

PAR BENOÎT FRANQUEBALME

« J'ai retiré plus de choses de l'alcool qu'il ne m'en a retirées », avait coutume de dire Winston Churchill, grand amateur (entre autres) de champagne et de whisky-soda. Ce fut vrai pour lui pendant la Seconde Guerre mondiale, singulièrement pour résister aux assauts diplomatiques de Staline. Ce fut aussi vrai pour bien d'autres au cours des siècles qui ont précédé le conflit. L'ivresse a dévié de nombreuses fois le cours des événements, décidant du sort des batailles, achevant des règnes, accompagnant des révolutions ou se révélant fatale aux dirigeants. D'Alexandre le Grand à la guerre en Tchétchénie, tour d'horizon des faits d'armes de la dive bouteille… à consommer sans modération !

Alexandre le Grand achevé par le vin à 32 ans

Dans son *Histoire d'Alexandre le Grand* (Ier siècle apr. J.-C.), le chroniqueur romain Quinte-Curce estime que « celui que n'avaient pu abattre les armes des Perses fut vaincu par leurs vices ». De fait, le conquérant meurt, en 323 av. J.-C., d'une polyparasitose provoquée, notamment, par son alcoolisme chronique. Il se trouve alors en Mésopotamie, à Babylone, et s'apprête à marcher sur l'Arabie. Après un banquet bien arrosé, il est atteint d'une grande douleur et commence à ressentir de la fièvre. Dix jours plus tard, il succombe… Cet excès éthylique succède à une multitude de beuveries qui ont conduit Alexandre à assassiner, dans un accès de colère, son meilleur ami, Cleitos, ou à incendier la cité de Persépolis. Cette mort précoce l'empêchera de marcher vers l'ouest pour y défier la jeune République romaine. Elle aurait eu du mal à prospérer face à un adversaire aussi redoutable. Par chance pour elle, la première guerre macédonienne n'aura lieu que bien plus tard (214-205 av. J.-C.). Ayant eu le temps de se raffermir, elle en sortira vainqueur…

La guerre de Cent Ans bascule grâce au saumur !

En mars 1373, France et Angleterre se battent depuis presque quarante ans. Jusque-là, l'affrontement a plutôt tourné à l'avantage de la seconde. Alors que Du Guesclin assiège Chizé (Poitou), il apprend que les Anglais tentent de le prendre à revers en traversant la forêt éponyme. Il dispose opportunément des charrettes de vin sur leur chemin… Sans surprise, les soldats ennemis s'en régalent avant de reprendre leur route. Cuvelier, trouvère du connétable Du Guesclin, décrit leur état en arrivant sur le champ de bataille : « Li vins lor a fait la cervele troter. » Après cette victoire facile, les Français prennent Chizé *(illustr.)* puis Niort et mettent fin à la domination anglaise dans le Poitou. À l'image de cet exploit, Du Guesclin ne pouvait que partir de la plus belle des façons. C'est ce qu'il fait en juillet 1380 à l'âge de 60 ans. Chose extraordinaire, on raconte qu'il serait mort… d'avoir bu de l'eau ! Il dirige alors le siège de Châteauneuf-de-Randon, dans le Gévaudan (Lozère). Après plusieurs assauts, il se désaltère à la fontaine de la Clauze. L'été et la rudesse du combat, associés à une eau trop froide, provoquent une forte fièvre puis une congestion fatale.

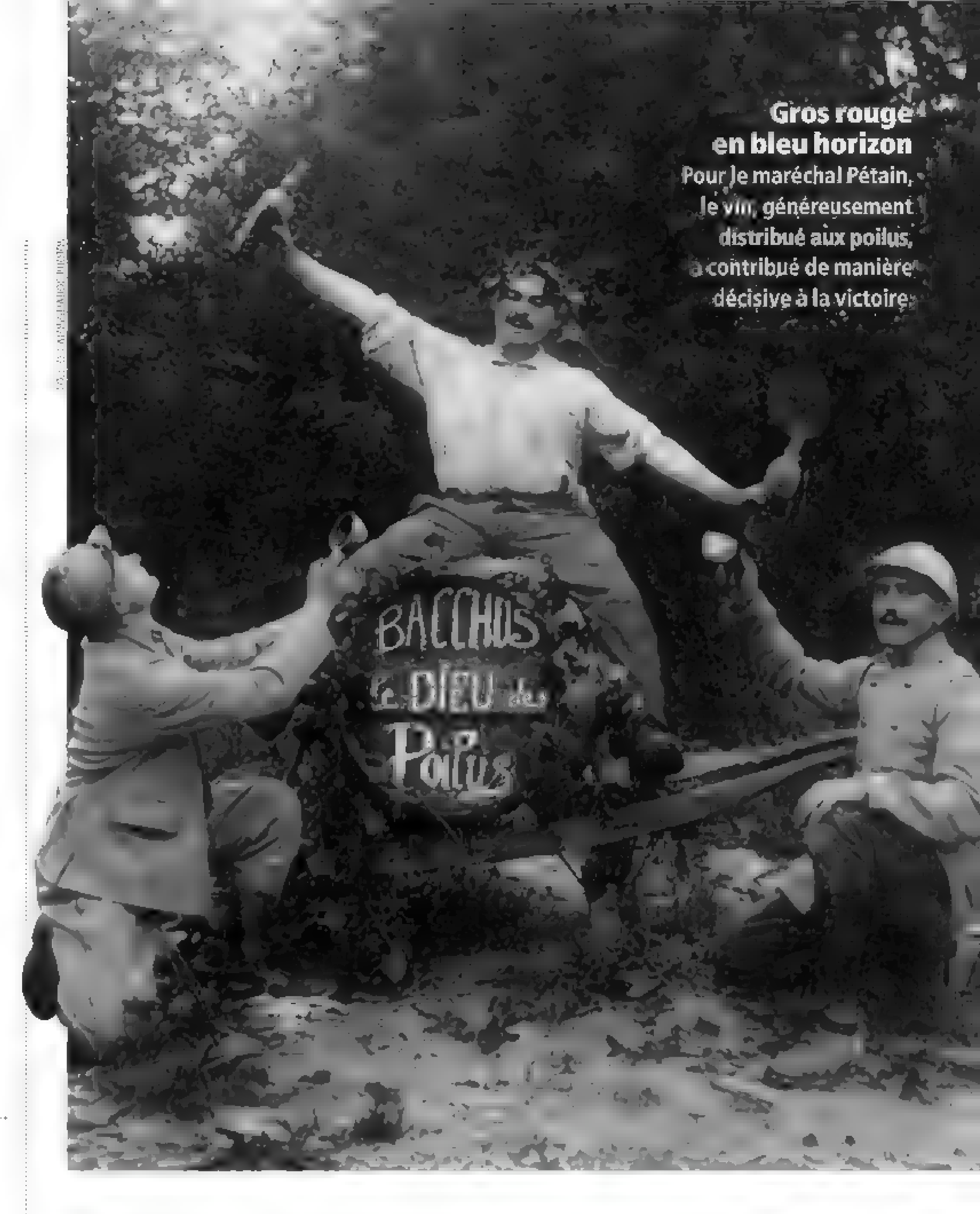


Vichy fait entrer gratis le vin dans Paris !

La prise de la Bastille a fait de l'ombre à un épisode pourtant fondateur dans la genèse de la Révolution française : la chute du mur des Fermiers généraux. Débutant le 10 juillet, la « guerre des barrières » met à bas cet édifice taxant l'alcool entrant dans Paris. À cause de lui, les mutins sont exaspérés de payer leur vin quatre fois plus cher en ville que dans les guinguettes de banlieue. Pour beaucoup, l'octroi est le vrai symbole du despotisme, pas la Bastille. Arrivés au pouvoir, le premier réflexe des révolutionnaires est pourtant de… rétablir la taxation. Ironiquement, il faudra attendre une décision de Pierre Laval pour qu'un terme soit mis à l'existence des octrois parisiens. Le 2 juillet 1943, le chef du gouvernement fait voter leur suppression, qui entre officiellement en vigueur cinq ans plus tard. L'Histoire retiendra donc que c'est grâce à Vichy que le vin est entré librement dans Paris !

Pendant que son gorille boit, Lincoln trinque

Le 14 avril 1865, John Wilkes Booth assassine le président américain en pleine représentation au théâtre Ford de Washington. La guerre de Sécession vient à peine de s'achever et le sympathisant confédéré n'accepte pas le droit de vote accordé aux esclaves et leur émancipation. Lincoln n'est pourtant pas seul ce soir-là. Policier chargé de sa protection, John Frederick Parker assiste avec lui à la première partie de la représentation. L'entracte venu, le fonctionnaire se rend au Star Saloon jouxtant le théâtre pour y boire des whiskys, en compagnie du valet de pied et du cocher de Lincoln. Quand la pièce reprend, il n'est toujours pas à son poste. Quinze minutes après, Booth braque son pistolet Derringer sur la nuque du président. Son forfait accompli, il s'enfuit en criant : « *Sic semper tyrannis !* » (« Ainsi en est-il toujours des tyrans ! ») Il sera abattu lors de sa capture, deux semaines plus tard. Et Parker ? Malgré sa faute accablante, il demeurera dans la police jusqu'en 1868.



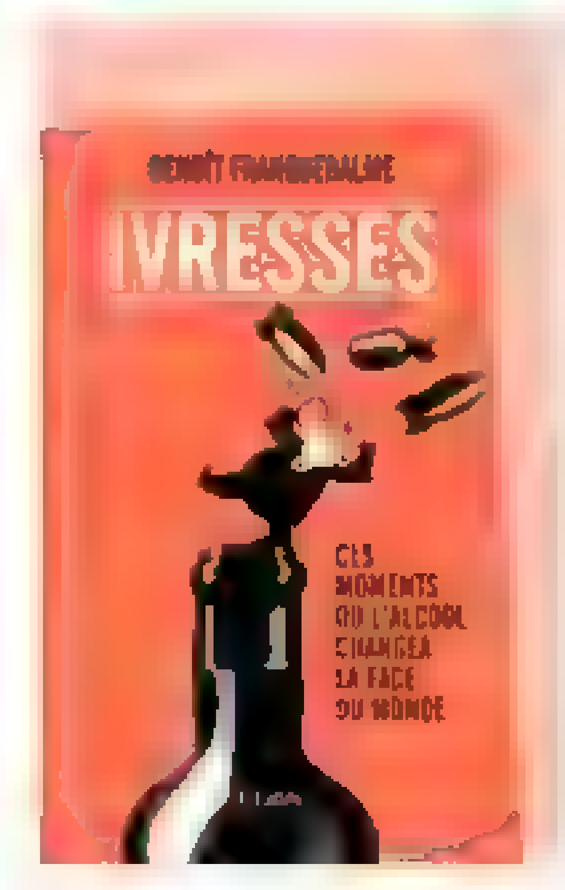
Gros rouge en bleu horizon
Pour le maréchal Pétain, le vin, généreusement distribué aux poilus, a contribué de manière décisive à la victoire.

1914-1918 : le pinard français l'emporte sur le schnaps teuton

Avant 1914, on estime à 300 litres par habitant et par an la consommation moyenne de vin en France. Le pays compte 480 000 débits de boissons, soit un pour 30 adultes. Difficile donc d'interdire l'alcool au combat. Au contraire, dès 1915, l'armée accorde 25 centilitres de vin par jour au troufion. Puis un demi-litre en 1916, après un vote du Parlement. Enfin, un litre en 1918. Sans compter que les 8,5 millions combattants français complètent leur ration en se fournissant derrière les lignes. Sur le front, 16 millions d'hectolitres sont bus en 1918. Soit 3 à 4 litres quotidiens par soldat. « Le vin a été, pour les combattants, le stimulant bienfaisant des forces morales comme des forces physiques. Ainsi a-t-il largement concouru, à sa manière, à la Victoire », écrira Pétain. Les Allemands ne sont pas en reste et consomment 3 millions d'hectolitres de schnaps par an. Le « Père Pinard » permet d'affronter l'horreur. Avant chaque assaut, on fait boire le poilu. De plus, le picrate est vu comme une boisson saine, qui tue les microbes. Il remplace l'eau, insuffisante ou souillée. Blaise Cendrars le racontera plus tard : celle-ci faisant défaut dans les tranchées, il en était réduit à se raser au gros rouge.

Staline fait tourner les têtes

Fils d'alcoolique, Joseph Staline a hérité de son père une belle résistance à l'alcool et un talent redoutable pour enivrer ses contemporains. Il mettra à profit ces prédispositions sur la scène internationale, lors de banquets moscovites qui sont autant de défis virils adressés à ses homologues. En août 1939, le pacte germano-soviétique est signé après un festival de toasts imbibés. Ministre allemand des Affaires étrangères, Joachim von Ribbentrop racontera que la vodka au poivre brun qu'ils buvaient était « si puissante qu'elle vous coupait presque le souffle ». En avril 1941, Yosuke Matsuoka, ministre des Affaires étrangères japonais, doit être porté jusqu'à son train après avoir paraphé un pacte de non-agression avec l'URSS. Renard rusé, Staline a pour habitude de remplir sa flasque d'eau pendant que ses convives perdent leurs esprits. Seul Churchill se montre à la hauteur. Lors de la deuxième conférence entre l'URSS, les États-Unis et la Grande-Bretagne en août 1942, il arrive à Moscou accompagné du sous-secrétaire d'État sir Alexander Cadogan. Défié par Molotov dans un duel éthylique, Cadogan déçoit Churchill, qui comprend qu'il n'a aucune endurance. Le Bouledogue, 68 ans, prend donc les choses en main. La dernière nuit du séjour, il demande une audience, qui se tient dans la résidence privée de Staline. Flanqués de l'inévitable Molotov, les deux hommes descendent à flux tendu bouteilles et cochons de lait. À la suite de ces agapes, l'URSS valide l'offensive alliée en Afrique du Nord. Grâce à l'alcool, Winston obtient ce qu'il est venu chercher…



Retrouvez ces récits et bien d'autres dans *Ivresses, ces moments où l'alcool changea la face du monde*, de Benoît Franquebalme (JC Lattès, 2020).

Un fleuve de sang décidé dans un bain de vodka



GENNADY GALPERIN/REUTERS

In vino veritas

En 1994, Pavel Gratchev, ministre de la Défense de Boris Eltsine, lance, sans en aviser le chef de l'État, un assaut sur Grozny après une nuit trop arrosée…

Ministre de la Défense russe sous Boris Eltsine, Pavel Gratchev est né un 1er janvier. Ce détail qui aurait dû n'avoir aucune importance va se révéler crucial durant la première guerre de Tchétchénie (1994-1996). Le 31 décembre 1994, cela fait vingt jours que le conflit a éclaté. Stationnant dans un camp militaire près de la frontière de la république rebelle, Gratchev décide de fêter son anniversaire et la nouvelle année. En pleine nuit, complètement soûl, il ordonne un assaut sur Grozny, la capitale tchétchène. Comme le confirmera la presse russe, l'attaque n'avait pas été planifiée, et il n'est pas sûr qu'Eltsine l'ait autorisée. Enlever la ville prendra deux mois et coûtera 37 000 morts, dont 2 000 Russes. Quelques jours avant, Gratchev se vantait de la prendre en deux heures, avec un seul régiment de paras. En août 1996, la Russie se retirera piteusement de Tchétchénie…

La vodka ne se contente pas de faire déraper les hostilités. Elle tient un rôle majeur pendant leur déroulement. L'Armée rouge déverse des milliers de litres sur ses troupes, mais cela ne leur suffit pas. Combattant un ennemi ne buvant pas ou peu, les Russes sont constamment ivres pour repousser leur peur. Ils se mettent à échanger leurs armes, munitions et équipements contre des bouteilles. Un chef tchétchène racontera avoir acheté un véhicule blindé contre deux caisses de vodka. Il arrivera aussi fréquemment que des soudards retournent les corps des combattants tchétchènes à leur famille contre de l'alcool…

PAR JOËLLE CHEVÉ

APPÉTIT DU POUVOIR, POUVOIR DE L'APPÉTIT

♥♥♥ *La table constitue, depuis l'Antiquité, un champ de bataille où exposer ses richesses et l'art de ses cuisiniers permet de remporter bien des victoires…*



LE SENS DE LA FÊTE La préciosité se déguste à deux ou en banquet dans les années 1630. • *Le Goût, d'après Abraham Bosse (v. 1635), musée des Beaux-Arts de Tours.*

Des banquets antiques aux dîners d'État, monarchiques ou républicains, les tables des grands servent à exposer le pouvoir. Protocole, rituels, services interminables, luxe et parfois même volupté, tout est conçu pour impressionner et régaler, voire convertir ou subvertir…

Tout commence à la table des dieux. Dans les bas-reliefs mésopotamiens et égyptiens, prières et rites de purification accompagnent ces cérémonies. De magnifiques aiguières, en usage jusqu'à la fin du XIXe siècle, rappellent ainsi le lavage des mains, un des gestes de convivialité parmi les plus anciens. Tous les arts déjà sont convoqués pour magnifier la trivialité des aliments. Métaux précieux, mets les plus rares participent d'une théâtralisation qui a inspiré les plus grands artistes.

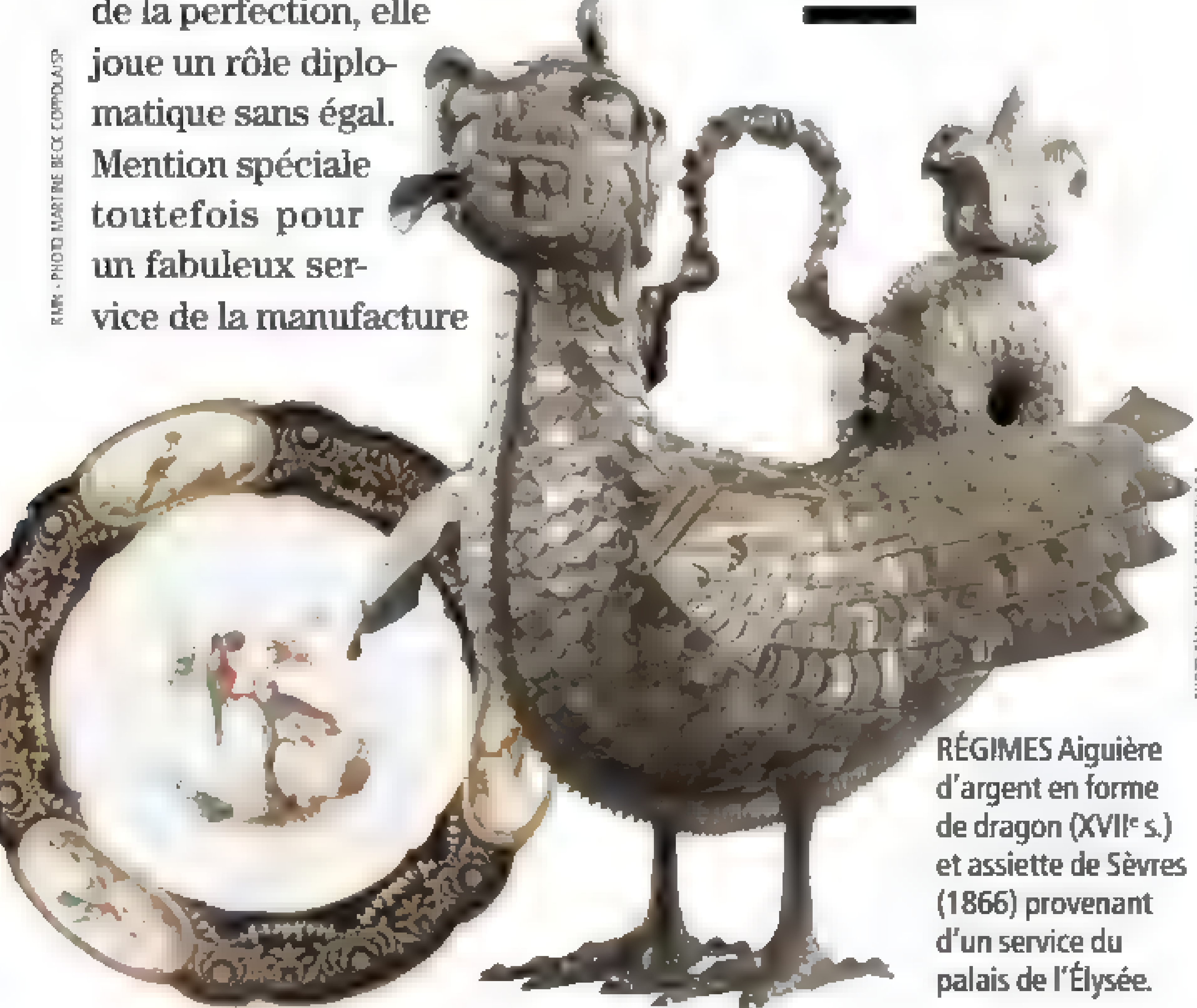
Luxe et politique

La céramique attique a immortalisé le banquet sur des vases, où seules les musiciennes, danseuses et hétaïres étaient admises, et qui symbolisent la naissance de la citoyenneté, au-delà de débauches et d'orgies quelque peu fantasmées. Hiérarchies, manières et arts de la table évoluent au fil des siècles. Dès la fin du Moyen Âge, le souverain dispose d'une pièce d'apparat renfermant ses objets personnels, à l'abri des poisons : la nef de table, en forme de vaisseau.

D'origine allemande, celle du cardinal de Lorraine, datée de 1579, toutes voiles déployées, est une merveille de nacre et d'argent. De grandes tables dressées initient le visiteur au service « à la française » – tous les plats de chaque service posés en même temps sur la table – puis, à partir du XIX[e] siècle, « à la russe » – moins de services et chaque plat présenté à chaque convive. Tableaux et gravures illustrent la « cène » louis-quatorzienne. Manque l'extraordinaire mobilier d'argent, envoyé à la fonte en 1689 et dont le fabuleux surtout de table du prince de Condé donne une petite idée, et, plus encore, le grand service de table de George III d'Angleterre réalisé par l'orfèvre de Louis XVI.
La porcelaine de Sèvres, dont toute l'Europe se dispute les chefs-d'œuvre, se taille la part du lion. Symbole du luxe et de la perfection, elle joue un rôle diplomatique sans égal. Mention spéciale toutefois pour un fabuleux service de la manufacture royale du Danemark – 1 800 pièces à l'origine – le *Flora Danica*. Les commandes de la République n'ont rien à envier à celles des monarchies, et si les plats sont moins nombreux et moins roboratifs, Sèvres, Baccarat et Saint-Louis marquent, pour chaque « règne », une volonté d'identité nationale et de prestige toujours renouvelée. ◆



Les tables du pouvoir. Une histoire des repas de prestige
MUSÉE DU LOUVRE-LENS
jusqu'au 26 juillet



RÉGIMES Aiguière d'argent en forme de dragon (XVII[e] s.) et assiette de Sèvres (1866) provenant d'un service du palais de l'Élysée.

RMN - PHOTO MARTINE BECK-COPPOLA/SP ; PHOTO RMN - RENÉ-GABRIEL OJEDA

PAR ÉRIC TEYSSIER



DR

NAPOLÉON POUR MÉMOIRE

La crise actuelle frappe durement la reconstitution historique. On ne compte plus les événements annulés, mais, partout, les organisateurs préparent la sortie de crise. C'est notamment le cas pour les « napoléoniens ». Les passionnés de cette période ont connu une suite de bicentenaires – ceux de la distribution des aigles en 2004, de Waterloo en 2015…
Aussi, pour toute la planète napoléonienne, 2021 marque l'ultime bicentenaire : celui de la mort de l'Empereur. Bravant l'incertitude qui pèse sur l'avenir, Le Souvenir napoléonien, Paris Napoléon 2021 et L'Histoire retrouvée organisent un cortège mémoriel le 2 mai 2021 sur les Champs-Élysées. Les associations d'une quinzaine de pays ont répondu à cet appel : fantassins, cavaliers, artilleurs seront présents en compagnie de groupes civils. Les descendants des ennemis d'hier rendront un hommage fraternel aux soldats qui ont marqué l'histoire de l'Europe, de Valmy à Waterloo. Au-dessus d'eux planeront les ombres du jeune lieutenant d'artillerie de 1792, du consul de la République et de l'Empereur des Français.
Le 5 mai 2021, jour anniversaire de la mort de Napoléon, les funérailles de Charles Étienne Gudin (1768-1812) auront lieu aux Invalides.
Le corps de ce général tué en Russie a été identifié par des archéologues en 2019. Le retour de ses restes est un autre symbole de fraternité, en rassemblant les adversaires d'hier. Ainsi, loin d'être une commémoration franco-française, la dimension internationale de Napoléon 2021 démontre à quel point cette figure incarne un patrimoine vivant qui, loin de diviser, rassemble. ◆

Facebook Paris Napoléon 2021



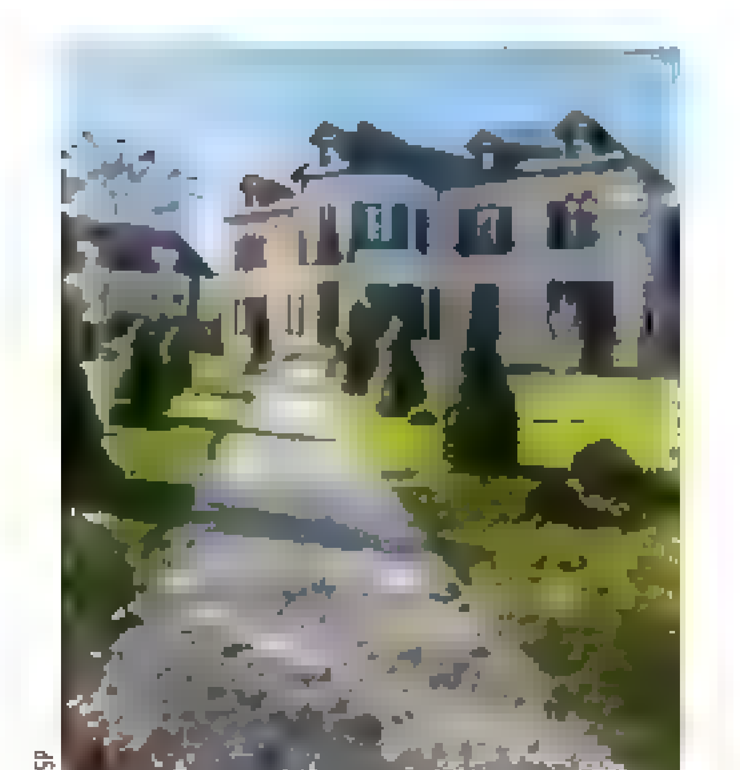
TOUT FEU TOUT FLAMME Zuccari, figure du maniérisme romain, illustre *La Divine Comédie*. Ici, le chant III de « L'enfer ».

N'ABANDONNEZ PAS TOUT ESPOIR !

♥♥♥ *La galerie des Offices met en ligne une exposition virtuelle où dialoguent dessins de Zuccari et textes de Dante.*

L*a Divine Comédie* a inspiré des artistes de génie, de Botticelli à Salvador Dalí. Pour le septième centenaire de la mort de Dante, la galerie des Offices présente des dessins du XVIe siècle, peu connus du grand public en raison de leur fragilité. Ils ont été exécutés entre 1586 et 1588 par l'un des maîtres du maniérisme romain, Federico Zuccari. Ce grand peintre de dômes et de voûtes a représenté l'enfer aux voûtes de la cathédrale Santa Maria del Fiore de Florence. Un enfer qui paraît lointain au regard de ces dessins où paysages et décors ne sont que silhouettes grises, tandis que des corps se tordent comme des flammes. Préciosité et raffinement cruel sont sa marque, écho aux guerres civiles qui ravagent alors Florence. À travers les trois règnes supraterrestres, le peintre accompagne le poète, muni de son crayon de graphite, de sa plume d'encre, de sa craie sanguine et de ses commentaires manuscrits, pour un voyage hallucinatoire jusqu'à l'illumination finale. ◆

■ **Pour revoir les étoiles. *La Divine Comédie* illustrée par Federico Zuccari,** galerie des Offices, Florence (Italie). www.uffizi.it/mostre-virtuali-categorie/a-riveder-le-stelle



PROUSTIEN Un écrin pour un art de vivre disparu…

Une villa au goût de madeleine

♥♥♥ **La villa Bon-Abri, édifiée vers 1860, est désormais dédiée à l'évocation de Cabourg et de la Côte Fleurie à la Belle Époque, revisitées à la lumière de Proust. Un musée évolutif – qui fonctionnera uniquement avec des prêts –, qui restitue à travers une suite de salons meublés, que complètent des films et des dispositifs audiovisuels immersifs, l'atmosphère d'un monde suspendu entre deux guerres, 1870 et 1914-1918.**

■ **La Villa du temps retrouvé,** Cabourg (14). Rens. : www.cabourg.fr

ET AUSSI

Les pieds dans l'eau. Vivre avec le Rhône et la Saône
Musée d'Histoire de Lyon (69), à partir du 31 mars.

■

Rodin/Arp
Fondation Beyeler, Bâle (Suisse), jusqu'au 16 mai.

■

École de Pont-Aven. Variations sur la ligne
Musée de Pont-Aven (29), jusqu'au 16 mai.

■

Le regard d'Hélène. Photos, vidéos d'Hélène Marciz
Palais des Beaux-Arts de Lille (59), jusqu'au 17 mai.

■

Le trait de la séduction. Dessins de l'école de Fontainebleau
Chantilly (60), jusqu'au 24 mai.

■

Visiter Pompéi. Claudio Sabatino sur les pas de Gustave Flaubert
Abbaye de Jumièges (76), jusqu'au 27 juin.

■

Peintres femmes 1780-1830. Naissance d'un combat
Musée du Luxembourg, Paris (6e), jusqu'au 4 juillet.

■

Paul Signac
Musée Jacquemart-André, Paris (8e), jusqu'au 19 juillet.

■

L'âme de la forêt
Musées d'Art de Nantes (44), jusqu'au 21 juillet.

■

La renaissance de la Renaissance Jean Alaux et la restauration de la salle de bal
Château de Fontainebleau (77), jusqu'au 31 août.

Vollard à livre ouvert

♥♥♥ **Ambroise Vollard (1866-1939) est le célèbre marchand d'art qui paria le premier sur les talents de l'avant-garde, Picasso, Cézanne, Derain, Gauguin… En achetant leurs œuvres à bas prix, il fit fortune mais leur permit aussi de continuer à peindre et de diversifier leurs créations – il encouragea ainsi Maillol à se tourner vers la sculpture. On sait moins que cette fortune lui servit à assouvir une autre passion : l'édition d'estampes et de livres d'art. Une aventure engagée dès 1894, avec l'édition de la *Suite Volpini* de Gauguin, suivie d'albums d'une très grande qualité de reproduction, consacrés à Fantin-Latour, Puvis de Chavannes, Mary Cassatt… La très belle collection d'estampes et de lithographies du Petit Palais, complétée par des livres – poèmes de Verlaine illustrés par Bonnard, ou roman d'Octave Mirbeau, *Le Jardin des supplices*, dans une rare édition illustrée par Rodin – des bronzes, des céramiques et des outils d'impression, montre l'ampleur d'un projet qui ne rencontra son public qu'à partir des années 1920 et se développa à l'international avec le successeur de Vollard, Henri-Marie Petiet.**

■ **Édition limitée. Vollard, Petiet et l'estampe des maîtres,**
Petit Palais, Paris, (8e) jusqu'au 31 juillet.
Rens. : 01 53 43 40 00 et www.petitpalais.paris.fr


ENCREUR Derrière le mécène d'art se cachait aussi un éditeur averti.

Briga, petite ville de l'Empire romain

La Gaule antique a compté près d'un millier de petites cités converties à l'architecture et à la culture romaine, sur fond de traditions celtes, et qui ont disparu après les invasions barbares du IIIe siècle ou les incursions vikings du IXe siècle. Désertées, arasées, bien peu ont refait surface, telle la normande *Briga* (commune d'Eu). Abandonnée au IIIe siècle, redécouverte mille cinq cents ans plus tard, elle fait l'objet de fouilles programmées depuis 2002. La petite bourgade gauloise implantée sur un plateau de 65 hectares dominant la Manche livre peu à peu son histoire. Celle d'une belle ascension, objet de cette exposition, à travers blocs sculptés et décors peints, trésor monétaire et statuette d'argent de Mercure, terres cuites et objets de bois, d'os ou d'ivoire, et plan monumental où se retrouvent, à partir du Ier siècle, les incontournables d'une ville gallo-romaine : amphithéâtre, thermes, basilique, temple, urbanisme quadrillé. L'histoire aussi d'un abandon, plus difficile à expliquer – glissements de terrain, changement climatique, incursions saxonnes ? Entre altérations de la mémoire et couches archéologiques, Proust s'y serait retrouvé !

■ **Quand la Normandie était romaine. *Briga* une ville retrouvée,**
musée des Antiquités, Rouen (76), jusqu'au 16 mai. Rens. : 02 35 71 41 50 et www.museedesantiquités.fr

RENAISSANCE Fouillée depuis 2002, la cité gallo-romaine en forêt d'Eu (76) livre peu à peu ses secrets et ses trésors.

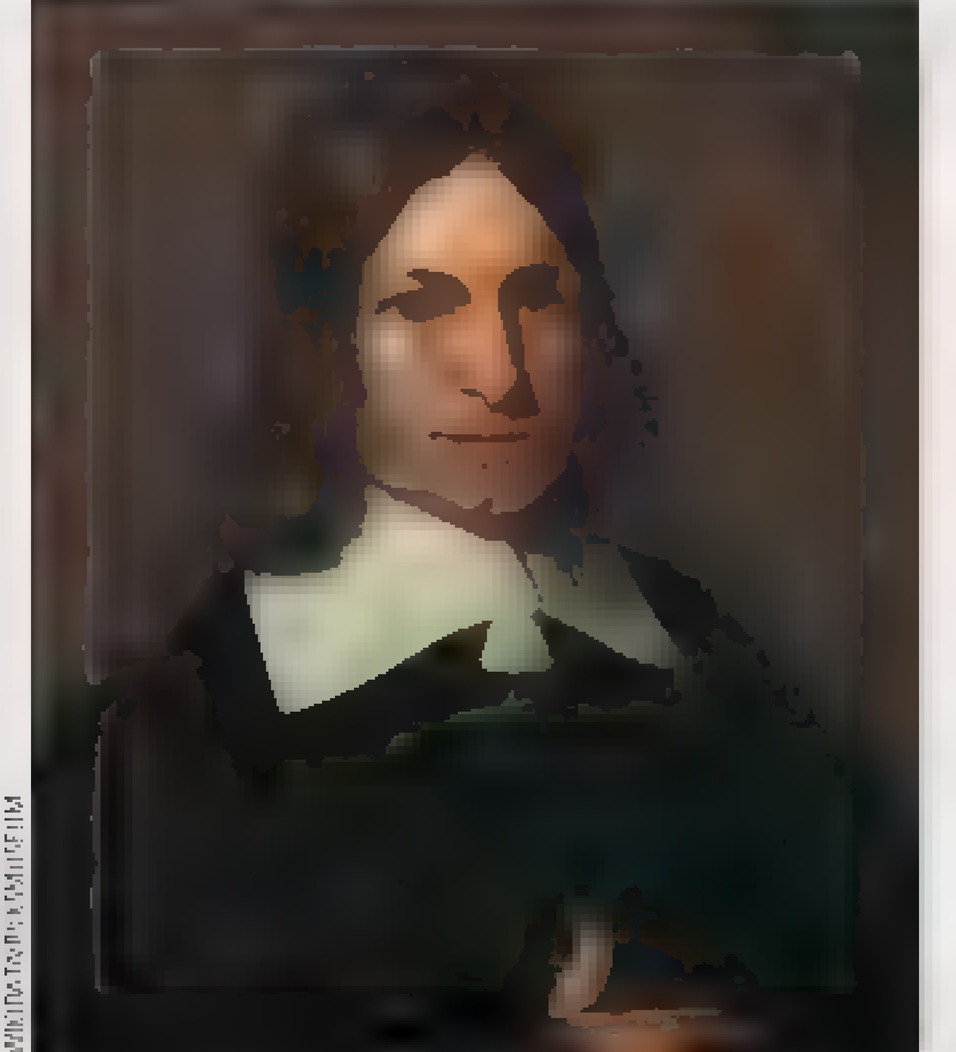
PIETER DE HOOCH, OU LES SENTEURS DU SIÈCLE D'OR

♥♥♥ *Voici des peintures marquées par le protestantisme du XVIIe siècle, qui, dans une étonnante exposition, révèlent leurs charmes et… leurs odeurs.*

PAR ÉLISABETH COUTURIER

La peinture à l'huile, une fois sèche, n'a pas d'odeur. Du moins le croit-on. Avec cette exposition, ce n'est plus vrai… Sait-on ce que l'on sentait aux Pays-Bas au XVIIe siècle ? Quelles étaient, alors, les relations entre l'odeur, la santé et l'hygiène ?
Telles sont les questions que se sont posées les commissaires de cet étonnant accrochage le long duquel, grâce à des distributeurs de parfums, ils invitent le visiteur à sentir différentes odeurs suggérées par les œuvres exposées, des plus agréables aux plus malodorantes. Une façon inédite de restituer le paysage olfactif de l'époque. Aussi, la *Nature morte avec fleurs et fruits* (1670) d'Abraham Mignon, rapprochant un bouquet épanoui et des fruits mûrs, est-elle associée au parfum d'un melon, tandis qu'*Une épicerie* (1717) de Willem van Mieris, montrant une boutique bien approvisionnée, est l'occasion de humer d'intenses odeurs d'épices, alors importées d'Asie et du Moyen-Orient, via les ports d'Anvers et d'Amsterdam. Mais, avec ce redoutable dispositif délivrant des fragrances diverses, face à la merveilleuse composition de Jan Van der Heyden, *Vue de l'Oudezijds Voorburgwal* (1670), nous découvrons la puanteur dégagée par les canaux d'Amsterdam, et nous comprenons, comme si nous y étions, pourquoi, dans *La Leçon d'anatomie* (1617) de Michiel et Pieter Van Mierevelt, certains des spectateurs assistant à la dissection d'un cadavre tiennent dans leur main une pomme de senteurs remplie de parfums puissants…
Plus agréable est l'odeur du linge frais amidonné qui s'échappe des armoires des intérieurs peints par De Hooch. Perfection du rendu des matières et sens du détail portent à son paroxysme cette fameuse peinture de genre inventée dans les Pays-Bas espagnols au XVIe siècle. On retrouve la même attirance pour les gestes simples chez le jeune Vermeer, qui, lui aussi, vivait à Delft quand De Hooch y peaufinait son imagerie particulière, magnifiant les effets de perspective des vastes pièces de maisons au luxe sans ostentation et d'où émane un calme propice au recueillement. Tout l'esprit du protestantisme. Or, l'on sait que sur ces terres il n'a pas toujours été en odeur de sainteté ! ◆

Volatilisés. Parfums en couleurs
MAURITSHUIS (LA HAYE)
Du 11 février au 6 juin.



L'ART PUIS LA MANIÈRE D'UN HOMME D'INTÉRIEUR

Né à Rotterdam en 1629, d'un père maçon et d'une mère sage-femme, il est le seul à survivre à ses cinq frères et sœurs. Il aurait commencé son apprentissage à Haarlem, chez le peintre paysagiste Nicolaes Berchem, avant de parfaire sa technique à Rotterdam avec Ludolf De Jongh, qui lui apprend l'art d'organiser des personnages dans des intérieurs. En 1654, De Hooch s'installe à Delft. L'année suivante, il s'inscrit à la corporation locale des peintres et sculpteurs. Il y réalise la plus belle partie de son œuvre, des peintures minutieusement architecturées et savamment éclairées, où il met en scène, tels des contes moraux, la vie domestique dans des maisons cossues. Vers 1662, il rejoint Amsterdam, où le marché de l'art est prospère. Mais son style et ses sujets adoptent un certain maniérisme et passent de mode. On ignore la date de sa mort mais sa dernière œuvre est achevée en 1684. É. C.



L'ARMOIRE À LINGE

(1663), 70 x 75,5 cm. Rijksmuseum, Amsterdam.

Pieter De Hooch réalise ici une scène de genre respirant la quiétude. Rien d'héroïque dans cette œuvre, mais des gestes de tous les jours, accomplis avec application.

1 Une scène de genre. La composition met en lumière deux femmes en train de ranger du linge dans une armoire. Près d'elles, une fillette joue à la balle. Chacune est à sa place dans cet intérieur sobre, reflet d'une vision d'inspiration calviniste.

2 Des ouvertures sur l'extérieur. La principale source lumineuse n'est pas visible puisqu'il s'agit sans doute d'une fenêtre située hors champ, sur le côté droit de l'armoire. Les deux autres ouvertures introduisent un effet de profondeur : d'une part, la fenêtre centrale ouvrant sur le ciel et, d'autre part, la porte, au fond à droite, dont un côté donne sur le canal et des façades d'immeubles, une spécialité de la peinture hollandaise.

3 Le carrelage. Nous sommes au rez-de-chaussée, et le carrelage marque encore la recherche d'un point de fuite. Les peintres usaient de ce subterfuge avant l'invention des lois de la perspective linéaire, qui permettait de créer géométriquement une profondeur sur une surface plane. De plus, l'enfilade des pièces joue ici un rôle important, tout comme la vue urbaine, en arrière-plan.

4 Les couleurs. Pieter De Hooch emploie le procédé du clair-obscur, qui théâtralise la scène. Les zones de lumière (sur les deux femmes et la vue extérieure) sont renforcées par l'utilisation de couleurs vives, notamment le tablier jaune de la plus jeune femme, qui rayonne comme un soleil.

Écrans

UN KANAK EN BLEU HORIZON

Engagé volontaire, Kalepo Wabete est tombé sur le front de l'Aisne en octobre 1918. Un documentaire lui rend hommage.



Kalepo, un Kanak dans la Grande Guerre
RÉALISÉ PAR FRANÇOIS REINHARDT (70 MIN)
Diffusion sur France 5, dimanche 21 mars à 22 h 35



HONNEUR Soldats du bataillon mixte du Pacifique. 382 « indigènes » sur 1 078 trouveront la mort sur le sol français.

Sur le monument aux morts de Vesles-et-Caumont (Aisne), un prénom est gravé dans la pierre : Kalepo. Ce cultivateur kanak est tombé sur un champ de bataille désormais recouvert de coquelicots, à 22 000 kilomètres de sa Nouvelle-Calédonie natale. Sa vie fut fauchée à moins de trois semaines de l'armistice, le 25 octobre 1918, il avait 29 ans. Avec le destin foudroyé de ce tirailleur du bataillon mixte du Pacifique, c'est au millier de volontaires kanaks qui se sont battus pour la mère patrie que s'intéresse ce documentaire : des soldats venus des antipodes, dont le sacrifice fut longtemps oublié et dont le triste parcours est rappelé par François Reinhardt.

L'Empire au secours

La boucherie de la Grande Guerre ne fut pas la seule violence à leur avoir été infligée. Lorsque le conflit éclate, seuls les citoyens français sont mobilisés dans l'île. Pas les Kanaks, auxquels la République n'accorde que le statut de simples « sujets ». L'administration coloniale n'imagine pas armer ces hommes à la peau noire, elle songe plutôt à laisser s'éteindre cette population considérée comme rebelle et imperméable à la civilisation. Mais, quand la guerre devient totale, la France change de politique : elle a besoin d'hommes et va recruter dans toutes ses possessions.

Ce n'est pas tant l'utilité militaire de ces renforts que leur symbolique qui est décisive : il faut donner l'impression que tout l'Empire se soulève contre l'ennemi. Dès 1916, en Nouvelle-Calédonie, la France recrute partout, de la Grande Terre à cet archipel des îles Loyauté, où Kalepo a grandi sur un confetti du Pacifique.

Les Kanaks, que des scientifiques du XIXe siècle présentaient parfois comme le chaînon manquant entre le singe et l'homme, et que l'on

exhibait encore quelques années auparavant dans des « zoos humains », ont l'occasion, désormais, de devenir des héros de la France combattante.
Du moins le leur fait-on miroiter… Soumis au régime de l'indigénat dès la conquête de leur île en 1853, ils ont été spoliés de leurs propriétés, transférées aux colons. Ils sont aussi les seuls à payer un impôt dit « de capitation ». Participer à la guerre leur permettrait-il de conquérir le rang de citoyen, fût-ce au prix du sang ? Les volontaires l'espèrent ; il n'en sera rien.

Égaux sauf chez eux

Sur les 1 078 hommes qui embarquent à Nouméa entre 1916 et 1918, 382 perdront la vie ou seront portés disparus. Pendant qu'ils étaient au loin, une autre guerre s'est jouée sur leur territoire, à coups de fronde et de flèches face aux fusils : en 1917, leurs frères se sont révoltés contre le régime inique de l'indigénat et contre les campagnes de recrutement forcé. La révolte y a été matée dans le sang : 300 personnes ont perdu la vie. Au retour d'Europe, les survivants découvrent que tous les avantages qu'ils espéraient ont été vite oubliés. Constat d'autant plus amer qu'en métropole ils ont goûté à l'égalité. En effet, en débarquant à Marseille après plus de deux mois passés en mer, les Kanaks ont découvert un monde de mixité, puis partagé les mêmes repas, les mêmes corvées que les Blancs. Dans les tranchées, ils ont subi le même sort sous le feu. Mais l'illusion n'a pas duré. Après que ces poilus ont servi sous les drapeaux, le carcan de l'humiliation les entrave de nouveau. Leur sacrifice ne leur aura valu aucune concession…
Il faudra attendre 1946 pour que saute le verrou de l'indigénat et 1999 pour que le monument aux morts érigé à Nouméa porte enfin leurs noms : pendant quatre-vingts ans, ils furent escamotés…
Au chapitre des épisodes peu glorieux, François Reinhardt nous rappelle encore qu'en 1931, entre deux animaux du Jardin d'acclimatation, les familles parisiennes pouvaient s'offrir un frisson à peu de frais à la vue du « spectacle » des Kanaks, qui renvoie au mythe du cannibale des mers du Sud. Des anciens combattants étaient enrôlés dans cette mascarade, dont un journaliste dénonça l'indignité.
À Vesles-et-Caumont, Kalepo a contribué à repousser les Allemands avec une bravoure qui lui valut une croix de guerre. Il y a quatre ans, près d'un siècle après son décès, sa dépouille a été rapatriée sur son île à la demande de sa famille, avec les honneurs de la République. Sur sa dalle funéraire, dans un décor de fleurs naturelles, il a enfin retrouvé son nom : Wabete.
STÉPHANIE GATIGNOL

PAR VIRGINIE GIROD



1510 : ROME, TON UNIVERS IMPITOYABLE…

Ce soir, vous êtes convié à un bal qui se tiendra pendant un conclave destiné à élire le nouveau pape. Il n'y aura que du beau monde. Vous croiserez Machiavel, Isabelle d'Este, Giulia Farnèse, Lucrèce Borgia, mais aussi Marguerite d'Angoulême et Diane de Poitiers. De nombreux artistes seront également de la partie : de Vinci, Raphaël, Michel-Ange… Vous savez que tous sont avides de pouvoir et de gloire. Restez sur vos gardes si vous voulez voir poindre l'aurore !
Homo fugit velut umbra [« l'homme fuit telle une ombre »] est un jeu de rôle grandeur nature écrit par une équipe de sept scénaristes férus d'histoire. La Renaissance est une belle époque pour comprendre la fragilité de la vie humaine, et tous ont eu à cœur de créer un jeu immersif sur cette période à la charnière du Moyen Âge et des Temps modernes. Ce jeu, imaginé pour une cinquantaine de joueurs, se tient dans un manoir durant tout un week-end. Les participants sont invités à soigner leurs tenues pour garantir l'esthétique du jeu. Afin que chacun connaisse mieux les réalités de l'époque et le contexte géopolitique, les auteurs fournissent de la documentation aux joueurs. Ces connaissances seront utiles pour mener à bien leurs intrigues… À cela s'ajoutent des aides de jeu sur les bonnes manières, le catholicisme confronté à la Réforme naissante et à l'humanisme, pour mieux marcher dans les pas des hommes et des femmes des années 1510. Le pari est osé mais réussi, et les joueurs quittent le jeu conquis. On n'incarne pas un grand personnage historique sans l'envie de lui faire honneur ! De nouvelles sessions de ce GN sont en cours d'organisation pour 2022.

Pour en savoir plus sur le GN : www.asso-role.fr

TÉLÉVISION

Inoxydable Elizabeth…

♥♥ La petite fille était timide. « Quand vous entrez dans une pièce, tenez-vous au milieu du passage », lui intima sa mère. Quelques années plus tard, elle remontait la nef de Westminster pour être couronnée. Son règne est devenu le plus long de l'histoire britannique. Sur Elizabeth II, qui fêtera ses 95 ans le 21 avril, tout a été dit. Ce portrait-fleuve – efficace sans être novateur, déférent sans être totalement corseté – a le mérite d'embrasser son destin exceptionnel sur la longueur (presqu'un épisode par décennie) et d'illustrer une évidence : le temps a joué pour elle.

De psychodrames familiaux en crises sociales, la reine n'a échappé ni aux tempêtes ni aux critiques, notamment dans les années 1970, où la révolution des mœurs et les difficultés économiques poussaient au crime de lèse-majesté. Mais, plus encore que par ce sens du devoir qu'elle a manifesté en toute occasion, c'est par son art du funambulisme que l'indétrônable aura brillé : en préservant la mystique royale, tout en empruntant le train de la modernité et en freinant (modérément…) celui des dépenses. En veillant à l'unité du Commonwealth sans déroger à sa neutralité politique. Le troisième épisode évoque cet entêtement avec lequel elle s'opposa aux graphistes qui voulaient renouveler l'iconographie des timbres. Anecdotique ? Sûrement pas, tant elle aura porté à son paroxysme le pouvoir du symbole.

En invitant ses amies d'enfance à s'exprimer, ce documentaire se garde de verser du poil à gratter dans la préparation du gâteau d'anniversaire. Mais l'intervention de cette cour admirative ajoute, çà et là, quelques touches de piquant au tableau. Lorsque, après l'abdication de leur oncle Édouard VIII, Elizabeth et sa sœur Margaret apprirent que leur père allait devoir porter le fardeau de la monarchie, la cadette aurait lancé à son aînée : « Alors, tu vas être reine ? Oh, ma pauvre ! » Tout est dit. **S. G.**

PICTORIAL PRESS LTD/ALAMY STOCK PHOTO

■ **Elizabeth II,** série documentaire (8 x 45 min) réalisée par Mick Gold. Tous les dimanches, du 11 avril au 2 mai à 20 h 50 sur Histoire TV.



TÉLÉVISION

Du sang en noir et blanc

♥♥ Le graphiste Raphaël Meyssan s'était illustré par une remarquable trilogie consacrée à la Commune, publiée à partir de 2017 chez Delcourt. Une œuvre singulière qu'il a « construite » à partir de gravures du XIXe siècle. Adapté à l'écran, son travail s'en trouve magnifié. Animées, les images en noir et blanc se parent d'une poésie mélancolique qui



CINETEVE

RADIO

À PODCASTER

PAR PAUL-FRANÇOIS TRIOUX

Le Cours de l'Histoire : week-end à Pompeï, petite station balnéaire romaine.

France Culture

www.franceculture.fr/emissions/le-cours-de-lhistoire

La cité engloutie par l'éruption du Vésuve ne cesse de fasciner les archéologues depuis sa découverte au XVIIIe siècle. Les travaux de sauvegarde entrepris sur le site en 2010 ont été l'occasion de nouvelles et importantes découvertes.

■

Mémoires du siècle : Marie-Claude Vaillant-Couturier

France culture

www.franceculture.fr/emissions/les-nuits-de-france-culture

Marie-Claude Vaillant-Couturier (1912-1996) fut militante communiste, résistante, déportée, témoin de l'accusation au procès de Nuremberg, vice-présidente de l'Assemblée nationale. Voici son témoignage, recueilli en 1985.

■

Une histoire particulière : Matthias Sindelar, footballeur vedette antinazi

France culture

www.franceculture.fr/emissions/une-histoire-particuliere

Footballeur de l'équipe autrichienne, il refuse de porter les couleurs allemandes après l'Anschluss. Après sa mort dans des circonstances troubles, en janvier 1939, une foule considérable suivra son cercueil jusqu'au cimetière de Vienne, où sa tombe côtoie celles de Beethoven, Brahms, Mozart et Schubert.

■

Toute une vie : Hérodote (480-425 avant notre ère)

France culture

www.franceculture.fr/emissions/toute-une-vie/

Il y a vingt-cinq siècles, le Grec Hérodote publiait neuf volumes d'*Histoires*, devenus des textes majeurs de l'histoire et de la culture occidentales. Ce qui lui valut d'être surnommé par Cicéron le « Père de l'Histoire ».

contraste avec la violence de l'événement. Si le récit épouse le seul point de vue des insurgés – se privant de toute distance critique –, il séduit néanmoins par sa fluidité, son souci de précision historique, son montage virtuose. Quant au choix de faire exprimer la souffrance du peuple par la voix de la communarde Victorine – dont les Mémoires nous sont parvenus –, il n'est pas seulement le fruit d'une stratégie d'émotion. L'auteur rappelle ainsi la forte participation des Parisiennes aux soulèvements de 1871. De Yolande Moreau (Victorine) à Mathieu Amalric, de Fanny Ardant à André Dussollier, la brochette de comédiens ne s'y est pas trompée : cette transposition à l'écran n'est pas seulement une prouesse esthétique ; elle fait souffler sur la narration historique le grand vent de la liberté. S. G.

■ **Les Damnés de la Commune,** film de Raphaël Meyssan (86 min). Diffusion sur Arte le mardi 23 mars à 20 h 50 et sur arte.tv du 16 mars au 21 mai.

JEU VIDÉO

Pour cent briques, t'as plus rien

♥♥ Nebuchadnezzar revient sur la création des premières cités de Mésopotamie et l'émergence des premiers empires du Croissant fertile. Prenant le contre-pied des jeux de stratégie, il insiste sur l'aspect constructif et se rapproche d'un Sim City antique, rendant hommage à des jeux des années 1990 comme *Pharaon*. Le joueur installe ses structures de base – champs, élevages – pour attirer et nourrir des colons. Bien vite, l'irrigation est introduite et les productions se diversifient. Fabrication de briques et érection des premiers temples s'enchaînent. L'établissement de routes commerciales multiplie les ressources, favorise l'émergence de nouvelles classes sociales et permet de bâtir toujours plus haut. Nebuchadnezzar ne vise pas à une reconstitution exacte, mais capte les spécificités architecturales sur le temps long (de 10 000 à 562 avant notre ère) avec, en point d'orgue, la construction de la tour de Babel et des jardins suspendus. Un jeu accessible et addictif. GUILLAUME TUTUNDJIAN

■ **Nebuchadnezzar,** de Nepos Games, disponible sur PC, 19,99 euros.



DR

DVD

Dessine-moi la liberté…

♥♥♥ À l'hiver 1939, 450 000 républicains espagnols fuirent par les Pyrénées leur pays tombé aux mains de Franco… Pour incarner la *Retirada*, Aurel, l'auteur de ce bijou d'animation, a choisi de suivre un dessinateur, comme lui. Josep, alias Josep Bartoli (1910-1995), était communiste. Échoué dans l'un de ces camps où la France parquait à la hâte ceux qui avaient combattu le fascisme, il croqua sur le papier leur quotidien sordide : la faim, le froid, la violence… Serge, le gendarme français, n'a lui jamais existé. Mais, avec cette figure de compassion qui tendit la main quand d'autres choisirent d'humilier ou de mépriser, Aurel nous engage sur le terrain de la réflexion : jusqu'à quel point sommes-nous prêts à obéir à un ordre ? « Encrée » dans un contexte contemporain – c'est Serge, devenu grand-père, qui raconte l'histoire à son petit-fils adolescent –, l'évocation du drame de la *Retirada* entre inévitablement en résonance avec celui de ces réfugiés du XXIe siècle qui ont cru au mirage du pays des droits de l'homme… Captif, Josep n'a dessiné qu'en noir et blanc. Libre, il s'est réveillé à la couleur, offrant à Aurel une possibilité dont il ne s'est pas privé : faire, tout à la fois, œuvre artistique et de mémoire. S. G.

■ **Josep,** film d'animation historique (74 min) d'Aurel (Blaq Out, 19,99 euros).



LES RENDEZ-VOUS AVEC L'HISTOIRE

Augusta Victoria, dernière impératrice d'Allemagne

JEUDI 8 AVRIL **11 h 50**

Doc. d'Annette von der Heyde, (All., 2021, 52 min)

Épouse de Guillaume II, elle est morte en exil il y a cent ans. Voici sa vie, de la princesse provinciale bafouée à l'influente souveraine.

■

Faire l'Histoire

SAMEDI 10 AVRIL **18 h 30**

Magazine proposé et présenté par Patrick Boucheron (Fr., 2020, 13 x 17 min).

Que peut-on attendre de l'Histoire aujourd'hui ? Pour y répondre, ce nouveau rendez-vous hebdomadaire, présenté par Patrick Boucheron. Chaque semaine, un historien différent nous présente un objet commun ou exceptionnel (une brique, le suaire de Turin, le buste de Nefertiti…).

Premier épisode : le stérilet.

Employé par des millions de femmes, le stérilet est le dispositif contraceptif le plus utilisé dans le monde. Bibia Pavard, historienne des féminités et des féminismes, analyse son histoire double, en partie contradictoire, qui a partie liée avec l'histoire des contraintes exercées sur le corps féminin et la libération des femmes du regard et de l'emprise des hommes.

■

La Véritable Histoire de d'Artagnan

SAMEDI 10 AVRIL **20 h 50**

Doc. d'Augustin Viatte (Fr., 2020, 90 min).

Ce film accompagne l'historienne Odile Bordaz, qui enquête depuis près de dix ans sur la vie du véritable d'Artagnan, dévoilant le destin méconnu du plus célèbre des mousquetaires.

■

Faire l'Histoire

SAMEDI 17 AVRIL **18 h 30**

Second épisode : le suaire de Turin.

Avec Yann Potin, archiviste et historien.

■

Faire l'Histoire

SAMEDI 24 AVRIL **18 h 30**

Troisième épisode : la hache polie.

Avec François Bon, archéologue et historien des sciences.











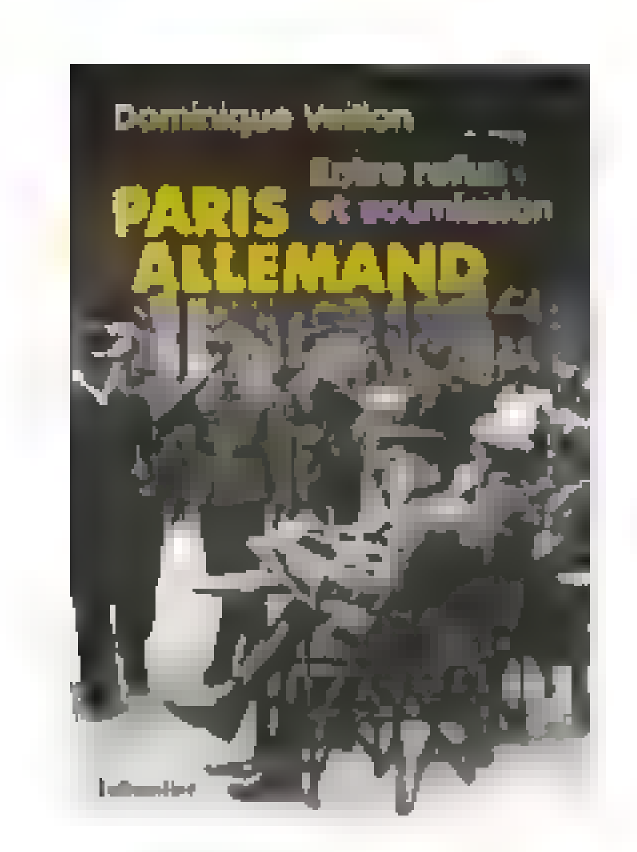

ANGLE

Livres

LES ANNÉES NOIRES DE LA VILLE LUMIÈRE

♥♥♥ *Quatre ans… Paris passe quatre ans sous la botte allemande. Petites lâchetés, grandes compromissions et, heureusement, heures glorieuses de la Résistance!*

PAR LAURENT LEMIRE



Paris allemand: entre refus et soumission
DE DOMINIQUE VEILLON
(Tallandier, 330 p., 32 euros)



VITRINE DU REICH La capitale devient un supermarché à ciel ouvert pour les troupes de la Wehrmacht.

RUE DES ARCHIVES/RDA

Des rues vides et des cabarets pleins d'uniformes. Les Parisiens ont dû faire avec pendant quatre ans, entre rage, résignation et collaboration. Les Allemands ont aussi vécu différemment cette occupation. Au début, ils vidaient les grands magasins des meilleurs produits qu'ils envoyaient chez eux, ne laissant pas grand-chose pour les autres. L'agacement s'installa peu à peu envers ces envahisseurs, prétendument si «corrects».

Deux hivers rigoureux, sans presque rien pour se chauffer, puis la disette ont eu raison de la ténacité des Parigots. Certains avaient perdu plus de 20 kilos à la Libération. Et puis il y a eu les mesures, diversement appréciées par une population choquée par la violence à l'endroit de leurs amis, voisins ou simples connaissances. Le statut des Juifs en 1940 et les rafles, dont celle du Vél'd'Hiv le 16 juillet 1942, puis le STO en 1943.

Pour bien nous faire comprendre cette période compliquée qui regimbe devant les schémas simplistes, Dominique Veillon est allée puiser dans les archives et les journaux intimes pour prendre le pouls d'une capitale étranglée par le Reich.

Le quotidien scruté à la loupe

Et le résultat est saisissant de justesse, de mesure et de compréhension d'une capitale de la douleur qui souffre de la privation de liberté et de la confiscation d'un autre bien précieux, le «vivre-ensemble». Bien sûr, il y a des exceptions, des profiteurs, des magouilleurs de marché noir et des idiots utiles, mais la tonalité reste l'adversité.

On a beaucoup écrit sur cette période, au point qu'on pense presque tout savoir. Il reste l'angle d'attaque. C'est ce que fait très habilement Dominique Veillon dans cet ouvrage, fruit d'années de recherches à l'Institut d'histoire du temps présent. Elle propose une immersion dans

le quotidien des Parisiens, et pas seulement ceux qui faisaient la fête, non, ceux qui ont souffert, qui ont éprouvé de la compassion pour les réprouvés, ceux qui ont aidé, comme ils ont pu, ceux qui se sont calfeutrés dans leur misère, ceux qui ont résisté, ceux qui ont profité, ceux qui ont lutté à leur façon et tous ceux qui n'ont rien fait sans penser à mal.

L'historienne organise ses chapitres comme autant de scènes de la vie ordinaire dans une période extraordinaire – où trouver à manger devient une expédition. La concierge devient un personnage essentiel, les potagers et clapiers sauvages se multiplient. Les queues se métamorphosent en microsociétés, où l'on échange informations et mensonges, où l'on patiente longtemps pour obtenir peu et où l'on se fait payer pour attendre à la place de ceux qui n'ont pas de temps, mais de l'argent.

La police française veille et les Allemands réprimandent. « Pendant quatre ans, ils ont été les maîtres incontestés de cette ville, dont on célébrait dans le monde entier la beauté des monuments, le luxe des boutiques. » La liberté n'est plus qu'un mot – ou une lettre : V, tracée à la hâte sur les murs du métro. Et à la détestation de l'occupant s'ajoute le mépris pour le régime de Vichy, qui n'a jamais protégé les Français en général et les Parisiens en particulier. ■

Portrait d'un homme de fer



♥♥♥ La tour Eiffel refait peau neuve en 2021, comme elle le fait tous les sept ans depuis 1889. Et dire qu'elle était, à l'origine, promise à la démolition ! Symbole universel de Paris, elle est pourtant l'arbre qui cache la forêt des innombrables constructions, inventions et créations du plus grand génie de l'ère industrielle. Car, avant la tour, il y eut l'itinéraire un peu hésitant, puis déterminé, d'un enfant du siècle de l'innovation technologique, de la machine à vapeur, de l'automobile et de l'aéronautique. Premier pont à Bordeaux en 1859 et premier record – le plus long, le plus haut d'Europe et le plus novateur, avec ses caissons à air comprimé en guise de fondations. Ponts suspendus vendus en kit, ponts portatifs, charpentes et armatures – dont celles de la statue de la Liberté, de l'église Notre-Dame-des-Champs, de la gare de Budapest –, écluses du canal de Panama… l'entreprise Eiffel est présente dans le monde entier. Gustave se rend sur place pour veiller au moindre détail et, dans le sillage des saint-simoniens, assurer la sécurité de ses ouvriers. Une biographie enthousiaste et passionnante, précise et pédagogique dans ses explications scientifiques, nourrie aussi de combats, de scandales et de rêves inaboutis – tunnel sous la Manche, observatoire du Mont-Blanc ou avions de chasse pendant la Première Guerre mondiale. Et, enfin, le portrait d'un séducteur et d'un *paterfamilias* tyrannique, assaisonné d'une bonne dose de romance qui fait vibrer cette existence armée de fer. JOËLLE CHEVÉ

■ **La Vraie Vie de Gustave Eiffel,** de Christine Kerdellant (Robert Laffont, 504 p., 21 euros).

« À Rome, fais comme les Romains… »

♥♥♥ Retenez bien le nom de Raphaël Doan. Ce normalien de 27 ans, énarque et agrégé de lettres, s'était déjà fait remarquer par un essai malin, *Quand Rome inventait le populisme* (2019). Cette fois, il revient avec un ouvrage majeur sur la question de l'assimilation, dans des civilisations aussi diverses que celles du Japon, de l'Islam, de la France et, bien sûr, de Rome. Celle du « À Rome, fais comme les Romains », qui est la machine intégrative de référence de l'auteur.

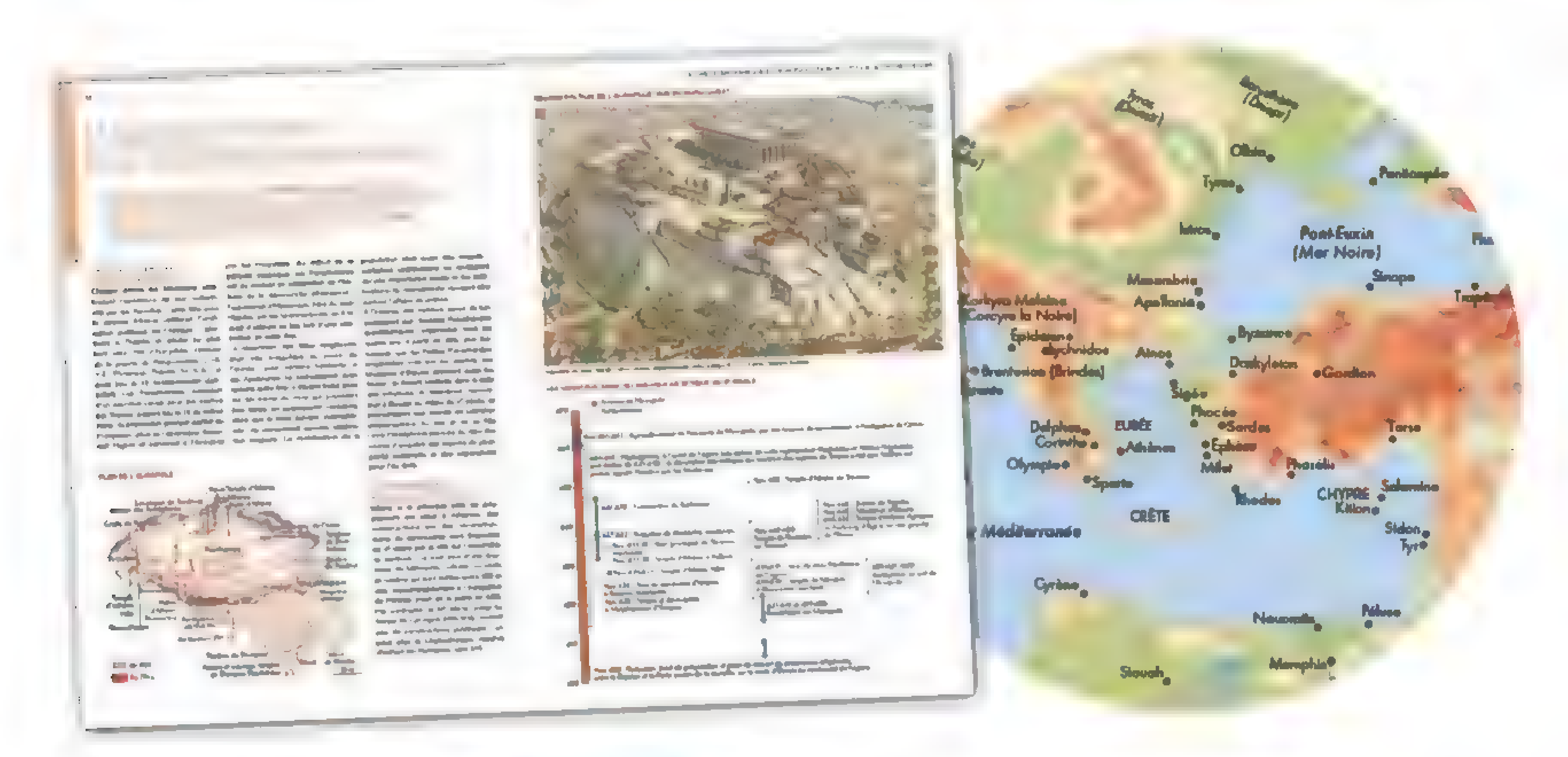
La force de ce prodigieux labour mondialisé, c'est de rendre limpide le décryptage de modèles supposés purs qui sont tous boiteux. Le modèle français d'assimilation universel de la IIIe République ségrègue les musulmans en Algérie et le modèle xénophobe des cités grecques devient métis à l'extérieur avec Alexandre le Grand ! Même le modèle romain n'échappe pas à ces gigantesques écarts entre principes et pratique : c'est quand la citoyenneté est accordée à tous les hommes libres, par l'édit de Caracalla, que l'Empire voit son attractivité s'effondrer et que l'universel romain se déglingue. Ce livre insécurisera tous les idéologues de l'intégration comme ci ou comme ça. Lecture à prescrire à tous nos députés.

GUILLAUME MALAURIE

■ **Le Rêve de l'assimilation : de la Grèce antique à nos jours,** de Raphaël Doan (Passés composés, 345 p., 22 euros).

L'HISTOIRE… AUTREMENT !

♥♥♥ *Les atlas publiés par la maison Autrement brillent par leur originalité et leur clarté. Et le tout récent volume consacré à la Grèce antique vient le confirmer.*



Totalisant près d'une centaine de titres dans leur collection « Atlas », les éditions Autrement offrent un panorama complet du monde, de l'Antiquité à nos jours, dans des domaines très variés. Tous sont réalisés sur le même modèle, par les meilleurs spécialistes : courts chapitres thématiques ou chronologiques, superbes illustrations, infographies éclairantes. Une bibliographie complète chaque volume sans oublier, XXIe siècle oblige, une rubrique intitulée « Sitographie », présentant des sites Internet que le lecteur pourra consulter. Les derniers titres publiés – consacrés à la Révolution française, aux États-Unis et à la Grèce classique – illustrent la richesse de cette collection.

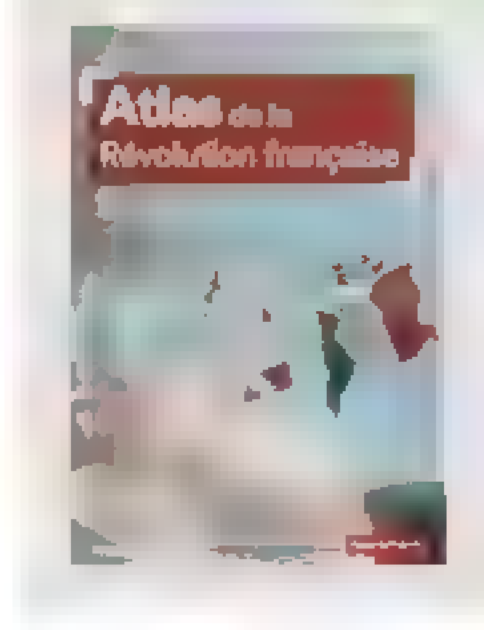


Atlas de la Grèce classique
DE NICOLAS RICHER ET CLAIRE LEVASSEUR
(Autrement, 96 p., 24 euros)

L'historien Nicolas Richer et la cartographe Claire Levasseur ont uni leurs talents pour la création de cet *Atlas de la Grèce classique*. La période couvre les Ve-IVe siècles av. J.-C. Mille cités ou presque composent cet ensemble géographique ; nous les voyons vivre, se développer ou s'effondrer, entre guerres et paix. Nous voguons aussi vers des contrées plus lointaines : Chypre, Crète, Sicile, Italie du Sud… où des villes se structurent selon des usages bien connus en Grèce égéenne. De nombreuses pages s'intéressent à l'urbanisme, à l'importance des ports, militaires comme civils, aux monuments. Les questions économiques ne sont pas oubliées et nous comprenons, en finissant la lecture de ce livre, en quoi cette civilisation fut fondatrice. C'est une évidence : volume après volume, ces atlas constituent une encyclopédie de référence.

DENIS LEFEBVRE

ET DANS LA MÊME COLLECTION…









Le bâton… pour se faire battre !

♥♥♥ Voici les photos de 17 maréchaux promus par Staline. Les poitrines bardées de médailles, récompenses d'un moment, ne les ont pas empêchés de – souvent – finir disgraciés ou éliminés par « le petit père des peuples ». Avant de se plonger dans leurs biographies bien campées, le lecteur se passionnera pour ce portrait de groupe, accompagné de développements sur ce qu'était l'Armée rouge, les purges et l'usage de la terreur. D. L.

■ **Les Maréchaux de Staline,** de Jean Lopez et Lasha Otkhmezuri (Perrin, 534 p., 25 euros).



Du diable au corps à la paix de Dieu

♥♥♥ Il faut lire les incroyables Mémoires de cette icône d'une fin de siècle ardente et décadente. Un monde englouti, dont la courtisane devenue princesse ne cesse de sonder les vertiges. Ceux de la chair, masculine ou féminine, ceux de la fortune, qui lorsqu'elle diminue ressuscite la petite-bourgeoise qui a peur de manquer. Ceux du luxe, dont elle ne se privera jamais, comme les amis, l'art, l'écriture. Jusqu'au reniement final, qui fait d'elle la plus célèbre Marie-Madeleine du XX[e] siècle ! J. C.

■ **Mes cahiers bleus. Mémoires d'une grande horizontale,** de Liane de Pougy (Chronos-Nouveau Monde éditions, 499 p., 11,90 euros).



Les scandales de l'Église dénoncés

♥♥♥ **Pierre Damien, ermite puis prélat du XI[e] siècle, auteur du *Livre de Gomorrhe*, se considère comme un guerrier de Dieu et dénonce les péchés qui gangrènent l'Église. Le pire de tous étant la sodomie – l'auteur est le créateur de ce mot. Son texte est si violent qu'il n'a jamais été traduit en français. Jean-François Cottier propose la première traduction de ce brûlot, déjà jugé scandaleux au Moyen Âge. Cet ouvrage est le fruit de plus de dix ans de travail. L'introduction et les notes permettent de recontextualiser le fanatisme de Damien, mû par une soif de pureté étanchée par la haine.** VIRGINIE GIROD

■ **Le Livre de Gomorrhe,** de Pierre Damien, édition et traduction de Jean-François Cottier (Le Cerf, 258 p., 20 euros).



L'Islam pris dans un étau

♥♥♥ **Le temps des croisades est souvent présenté comme l'histoire d'un affrontement entre l'Occident chrétien et l'Orient musulman, mais l'auteur abandonne cette vision trop simpliste. Grâce à sa connaissance des historiens arabes, il expose la géopolitique du monde musulman, entre le XI[e] et le XIII[e] siècle. Un monde pris en tenailles entre les Européens – installés aux marges, mais contrôlant la mer – et les Mongols, qui anéantissent l'ancien Empire arabe. Bref, c'est de l'est que vient la peur et l'on comprend bien mieux les affaires de Terre sainte en regardant depuis Bagdad, voire depuis Pékin, que de Paris ou de Rome…** LAURENT VISSIÈRE

■ **De l'autre côté des croisades. L'Islam entre croisés et Mongols,** de Gabriel Martinez-Gros (Passés composés, 350 p., 23 euros).

De salutaires cavaliers de l'Apocalypse ?

♥♥♥ **Selon l'auteur, professeur à Stanford, les inégalités, caractéristiques des sociétés civilisées depuis près de quinze mille ans, ne peuvent être secouées que sous l'action de quatre « cavaliers » : la guerre de masse, la révolution dite « transformatrice », la faillite de l'État et la grande pandémie. Autant de ruptures brutales à même de susciter de plus ou moins durables nivellements, comme l'ont démontré les « plus grandes niveleuses de l'Histoire » que furent les deux guerres mondiales. Avec maestria, Scheidel opère des rapprochements audacieux entre des civilisations hétérogènes et prolonge son raisonnement jusqu'à envisager les conséquences égalitaires d'une guerre nucléaire ! Conflits et révolutions ayant montré leurs sanglantes limites, il consacre les 160 dernières pages de son ouvrage à une question, en principe, plus rassurante : que pourrait être un monde sans les « cavaliers » ? En d'autres termes, y aurait-il d'« autres solutions » ? Existe-il une « frontière des inégalités possible » ? On lira avec grand intérêt cette somme qui replace le problème des inégalités dans une perspective historique salutaire.**

JEAN-YVES BORIAUD

■ **Une histoire des inégalités, de l'âge de pierre au XXI[e] siècle,** de Walter Scheidel (Actes Sud, 751 p., 28 euros).

LA RÉSURRECTION D'AVANT LA PASSION

♥♥♥ Dans ce roman très documenté, Richard Zimler montre la place importante qu'occupa Lazare dans la prédication du Christ et l'apparition des premières Églises.

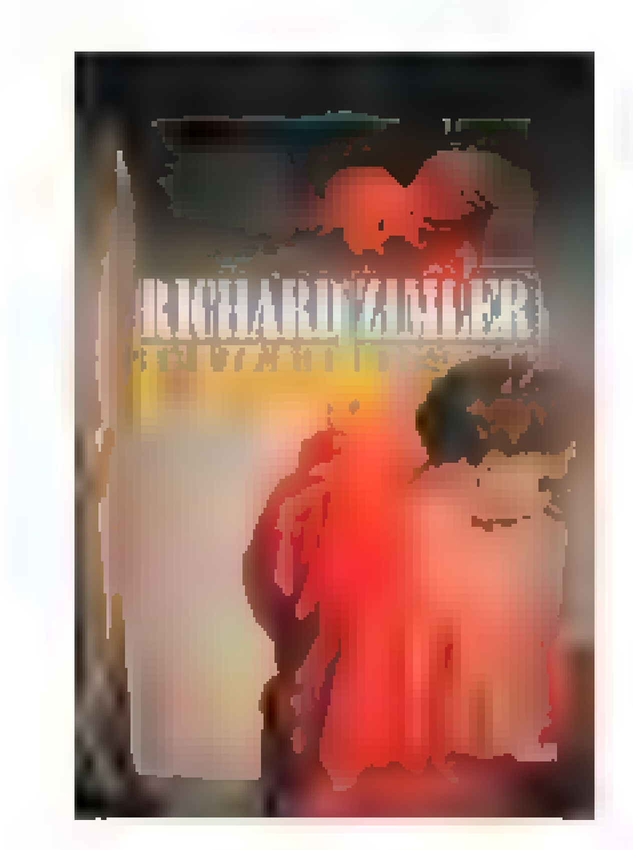
Nul besoin d'avoir lu l'Évangile selon Jean pour connaître l'histoire de Lazare de Béthanie, ressuscité d'entre les morts. Ernest Renan, dans son *Histoire des origines du christianisme*, suggère que c'est la joie de revoir Jésus qui a ramené Lazare à la vie, ajoutant que le miracle « est d'ordinaire l'œuvre du public bien plus que de celui à qui on l'attribue ». De José Saramago à Dostoïevski en passant par Jean Ray et Jean-Claude Carrière, les références à Lazare – en hébreu *El Azar*, « celui que Dieu a aidé » – ne manquent pas. Hugo, Apollinaire, Aragon le croisent, Rembrandt l'a peint, David Bowie l'a chanté, et il revient même dans l'épisode 6 de la quatrième saison de la série *Les Nouvelles Aventures de Sabrina*, sur Netflix ! Mais aucun ne s'était risqué à raconter sa vie. Richard Zimler l'a fait, et c'est une réussite.

L'auteur du *Dernier Kabbaliste de Lisbonne* et des *Anagrammes de Varsovie* réussit le double exploit d'écrire un livre à la documentation historique irréprochable et d'entraîner son lecteur dans un récit absolument passionnant. Ainsi nous montre-t-il un Lazare à hauteur d'homme, replacé dans son temps, suggérant par touches successives sa vie auprès de Jésus et des siens, évoquant les grands événements auquel il est mêlé, à commencer par la Passion. Loin de se contenter de raconter une vie, Zimler élargit son propos à un regard sur la Bible, sur le judaïsme et ses traditions et sur un Lazare qui constate, avec effroi, le dévoiement progressif de la parole du Christ. Un livre majeur qui nous fait redécouvrir une histoire qu'on croyait familière.

GÉRARD DE CORTANZE


DOMINGIE&RABATTI/LA COLLECTION

NATURE MORTE *La Résurrection de Lazare*, triptyque de Nicolas Froment (XVe s.).



Lazare
DE RICHARD ZIMLER
(Cherche Midi, 455 p., 22 euros)

Les sanglots d'un violon



♥♥ En 1943, Goebbels offre un violon à la jeune virtuose japonaise Nejiko Suwa pour sceller l'alliance entre les deux pays. Ce stradivarius a été volé à un musicien juif, assassiné par les nazis. La musicienne ne le sait pas mais, de l'instrument, elle ne parvient pas à jouer. Toutefois, en 1951, à Hollywood, elle réussira à interpréter le *Concerto pour violon* de Mendelssohn, compositeur banni par le IIIe Reich. Yoann Iacono a enquêté trois ans pour ce roman vrai et cherché à saisir la personnalité de la violoniste nippone décédée en 2012. L. L.

■ **Le Stradivarius de Goebbels,** de Yoann Iacono (Slatkine & Cie, 240 p., 16 euros).

Une danse presque macabre



♥♥♥ Née à Saint-Pétersbourg en 1885, Tamara Karsavina est morte à l'âge de [illegible] ans. Danseuse, chorégraphe, professeur de danse, elle côtoya les personnalités les plus en vue, à commencer par Diaghilev, qui en fit la vedette de ses Ballets russes. Cocteau vanta ses bras et ses épaules, dignes d'une statue antique, et le peintre Jacques-Émile Blanche son mélange de robustesse et de délicatesse. Autobiographie romancée, ce livre nous rappelle que personne n'échappe à l'Histoire : Tamara dut fuir la Russie bolchevique en 1918 et son frère, le philosophe Lev Karsavine, mourut au goulag. G. C.

■ **Moi, Tamara Karsavina,** de Lyane Guillaume (Le Rocher, 404 p., 20,50 euros).



Bambino, ma non troppo

♥♥♥ En 1946, à l'initiative du parti communiste, plus de 7 000 enfants d'Italie du Sud sont accueillis pour quelques mois dans des familles aisées d'Italie du Nord. Une expérience généreuse, mais dangereuse, racontée par un petit Napolitain. Tout est dans le style, tour à tour drôle et émouvant, et dans la restitution du langage, des sentiments, des angoisses, des espoirs et des remords, d'un enfant pris entre deux mondes. Un petit bijou d'émotion et d'humour. Et la révélation d'une formidable romancière. J. C.

■ **Le Train des enfants,** de Viola Ardone (Albin Michel, 293 p., 19,90 euros).



Foyer, seul et doux foyer…

♥♥ Dans *Les Couleurs de l'espoir*, Julie Kibler convoquait le passé ségrégationniste du sud des États-Unis. Dans ce deuxième roman, elle nous emmène à Arlington, ville du Texas, remontant de nouveau le temps car la « seule chose qui puisse hanter un lieu ou une personne, c'est son passé ». Nous sommes en 1903, au foyer des travailleuses de Berachah. Pour ces filles mères, épouses abandonnées, femmes sans domicile, il constitue leur dernier espoir. Un livre puissant qui nous rappelle que la bien-pensance ne date pas d'hier. G. C.

■ **La Maison des égarées,** de Julie Kibler (Belfond, 511 p., 22 euros).



Pas de dolce vita pour De Luca

♥♥ Bologne, 1953. Une femme est retrouvée noyée dans sa baignoire, peu de temps après la mort étrange de son mari. Le commissaire De Luca, placardisé pour ses accointances avec le régime fasciste, reprend du service. Bienvenue dans une Bologne hivernale et glaciale, avec sa corruption et ses luttes d'influence sur fond de guerre froide. Cette affaire italienne aux airs de roman noir a le goût d'un *espresso ristretto* : elle est serrée, amère et corsée. ISABELLE MITY

■ **Une affaire italienne,** de Carlo Lucarelli (Métailié, 208 p., 19 euros).



Tant qu'il y aura des hommes

♥♥ Un beau roman qui enchantera les amateurs d'une des séquences les plus appréciées de la préhistoire à la lumière des travaux les plus récents : celle au cours de laquelle ont coexisté – et se sont affrontés et accouplés – Néandertaliens, les « Premiers Hommes », et Sapiens, les « Peaux sombres ». Chasse, pêche et cueillette, cannibalisme et chamanisme, grandes amours, déjà, et jalousies, toujours, une grande saga préhistorique, des grottes de Los Casares, Altamira ou Ekain aux grottes de Gargas, des Trois-Frères et de Chauvet. J. C.

■ **Le Chant du bison,** d'Antonio Pérez Henares (Hervé Chopin, 494 p., 22 euros).

Le fiel et les abeilles

♥♥♥ C'est l'histoire d'un contemplatif à l'ère du chaos, d'un être différent dans un régime intolérant. En janvier 1944, Egidius Arimond, professeur révoqué par les nazis pour épilepsie, apiculteur, traducteur de manuscrits et passeur de Juifs à la frontière germano-belge, s'est retranché dans sa bulle. Le monde réel, ce sont les bombes qui tombent de plus en plus dru, les avions américains qui s'écrasent, les travailleurs forcés qui réparent les dégâts, l'univers nazi qui serre toujours plus fort le nœud coulant autour du cou de la population. L'autre monde, ce sont les ruches et la nature, leurs cycles immuables quand tout part en fumée. C'est la vie de son ancêtre Ambrosius, moine bénédictin apiculteur, dont il reconstitue des fragments. C'est le corps des femmes. Les abeilles d'Egidius butinent les fleurs, lui lutine les femmes esseulées de son village. Mais on ne peut jamais complètement s'extraire de l'Histoire et Egidius est rattrapé par son destin. Norbert Scheuer juxtapose l'héroïsme d'un individu discret et la passivité résignée ou le fanatisme des autres, la beauté tranquille de la nature et la folie furieuse des hommes. Un récit à la fois si proche et si loin de l'horreur de la guerre, d'une poésie poignante. I. M.

■ **Les Abeilles d'hiver,** de Norbert Scheuer (Actes Sud, 368 p., 22,50 euros).

L'ORIGINE DE SON MONDE

♥♥♥ Voici, enfin levés, les mystères de la naissance de Largo Winch, le célèbre héros créé par Jean Van Hamme.







DUPUIS

Largo Winch, le milliardaire baroudeur, est devenu l'un des héros les plus célèbres de la BD contemporaine. Orphelin, le petit Largo Winczlav n'aurait eu aucun avenir, s'il n'avait été recueilli par Nerio Winch, un richissime homme d'affaires. Avant qu'on américanise leur nom en Winch, les ancêtres de Nerio s'appelaient en effet Winczlav et venaient des Balkans. Non sans un certain romantisme, Nerio est donc allé chercher sur place celui qui pourrait être son dernier (et très lointain) parent en vie.
Dans les faits, Largo est un héros sans véritable famille et il s'en passe fort bien. Jean



La Fortune des Winczlav (t. 1 : « Vanko »)
DE JEAN VAN HAMME ET PHILIPPE BERTHET
(Dupuis, 56 p., 15,95 euros)

Van Hamme, qui a arrêté de scénariser ses aventures, propose à ses fans un grand bond en arrière sur l'origine de cette famille. *La Fortune des Winczlav*, c'est le roman des origines, et ce titre rappelle évidemment le roman de Zola qui inaugure le cycle des Rougon-Macquart.
L'histoire commence au Monténégro, en 1848 : un jeune médecin, Vanko Winczlav, résistant aux Turcs, doit embarquer pour les États-Unis. Intelligent, travailleur, il pense réussir mais déchantera vite. Il y a du docteur Jivago dans ce jeune homme qui croit au progrès et à la justice, mais se heurte à l'intolérance, à la corruption et à la guerre. Il laissera deux fils, bien décidés à réussir là où leur père a échoué. La saga familiale va pouvoir continuer ! Comme toujours, les dessins de Philippe Berthet sont une splendeur.

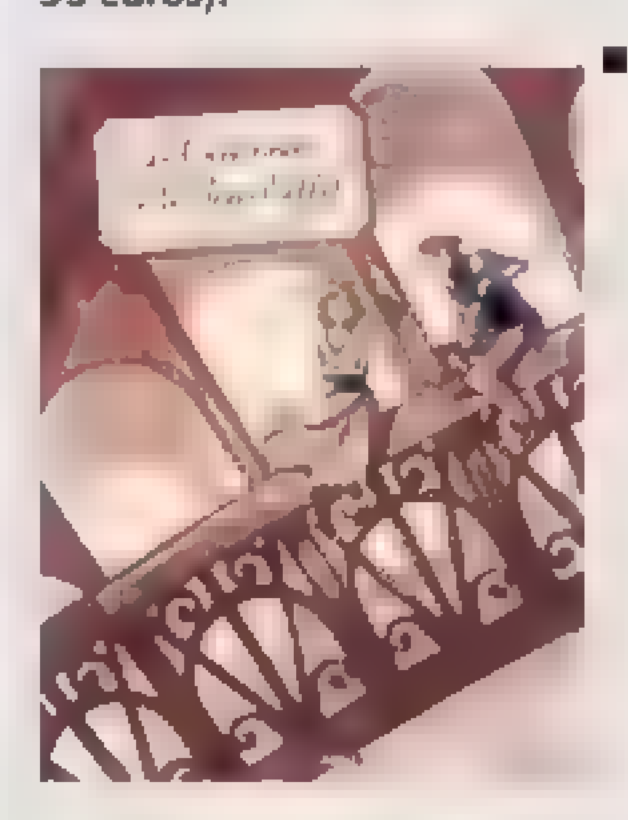
LAURENT VISSIÈRE

ET AUSSI



Arno (intégrale 1)

En 1983, Jacques Martin, le créateur d'Alix, s'associa avec André Juillard pour créer le personnage d'Arno. Un peu par hasard, ce musicien vénitien sauve Bonaparte, se retrouve mêlé à une série d'intrigues pendant le Directoire et participera en particulier à l'expédition d'Égypte. Augmentée d'un cahier documentaire, l'intégrale reprend les trois premiers tomes de la série. L. V.
D'André Juillard et Jacques Martin (Casterman, 120 p., 35 euros).



Le Canonnier de la tour Eiffel

Dans les années 1900, on tirait chaque jour, à midi, un coup de canon du deuxième étage de la tour Eiffel, ce qui permettait aux Parisiens de régler leur montre ! C'est de cette pratique pittoresque qu'est tiré le sujet de cet album. Une fois de plus, Jack Manini crée une histoire à la fois magique et cruelle dans le Paris de la Belle Époque. L. V.
De Jack Manini, Hervé Richez et David Ratte (Grand Angle, 72 p., 15,90 euros).

POUDRE BLANCHE POUR CHEMISES BRUNES

♥♥♥ Le comte de Champignac révèle le secret le mieux gardé du IIIe Reich…

La Wehrmacht, les dirigeants du parti ? Tous drogués ! Voilà ce que découvre avec stupéfaction le comte de Champignac. Lui, qui savourait des moments paisibles avec Blair Mackenzie, se voit propulsé dans une nouvelle aventure, après avoir reçu un appel à l'aide de Schwartz et Bruynseelke, deux savants bien connus de l'univers de *Spirou et Fantasio* : « Les nazis nous forcent à participer à leur programme de recherche scientifique. Aidez-nous à fuir l'Allemagne. »
Nos attachants kamikazes partent pour Berlin, croisent des personnages historiques (Göring, von Braun – qui fait penser à Q, l'inventeur des gadgets de 007 – et, surtout, le « Patient A ») et apprennent que les troupes du IIIe Reich sont gavées de pervitine, un dérivé de la méthamphétamine. Une drogue capable d'effacer la fatigue, la peur et de procurer un sentiment d'invulnérabilité !
Ce nouvel opus du spin-off consacré à Champignac est une réussite. Le scénario, mené tambour battant, embarque le lecteur dans une « grande évasion » pleine de rebondissements et de clins d'œil, tout en revenant sur le rôle de la drogue pendant la Seconde Guerre mondiale, écho évident à l'enquête menée par Norman Ohler dans son *Extase totale. Le IIIe Reich, les Allemands et la drogue* (La Découverte, 2016).

VICTOR BATTAGGION



Le Patient A (t. 2 : « Champignac »)
D'ETIEN ET BEKA
(Dupuis, 48 p., 14,50 euros)

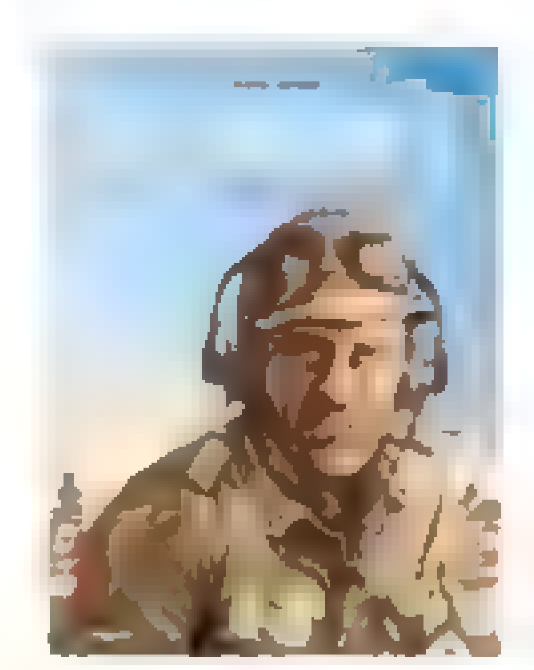
DUPUIS



Oubliez la belle et douce Marianne !

♥♥ Une énième version de Robin des Bois – avec, d'un côté, les très, très méchants, menés par l'infâme shérif de Nottingham, et, de l'autre, les très, très gentils, qui gambadent dans la forêt de Sherwood ? Eh bien, non ! Les trois auteurs de cette bande dessinée revisitent la légende du hors-la-loi avec un récit singulier, dynamique et contrasté : l'identité du héros est inattendue et les personnages, tiraillés entre l'espoir et la crainte, se retrouvent à devoir faire des choix délicats aux conséquences… irrévocables. **V. B.**

■ **La Rançon du roi (t. 1 : « Nottingham »)**, de Benoît Dellac, Vincent Brugeas et Emmanuel Herzet (Le Lombard, 56 p., 14,75 euros).



Quand t'es dans le désert…

♥♥♥ Novembre 1941 : à la suite d'une campagne brillante, Rommel réussit à repousser les Anglais de Libye, mais, faute de matériel et de ravitaillement suffisant (notamment en pétrole), il doit renoncer à poursuivre son offensive vers l'Égypte. De leur côté, les troupes du Commonwealth ne s'avouent pas vaincues et lancent l'opération *Crusader*. Excellent connaisseur de la Wehrmacht et scénariste de talent, Olivier Speltens met en scène de spectaculaires batailles de chars dans le désert. Il a adopté le point de vue d'un équipage de panzer, dont il raconte la vie au jour le jour, dans la chaleur et la poussière suffocantes. L. V.

■ **Afrikakorps (t. 2 : « Crusader »)**, d'Olivier Speltens (Paquet, 48 p., 14 euros).

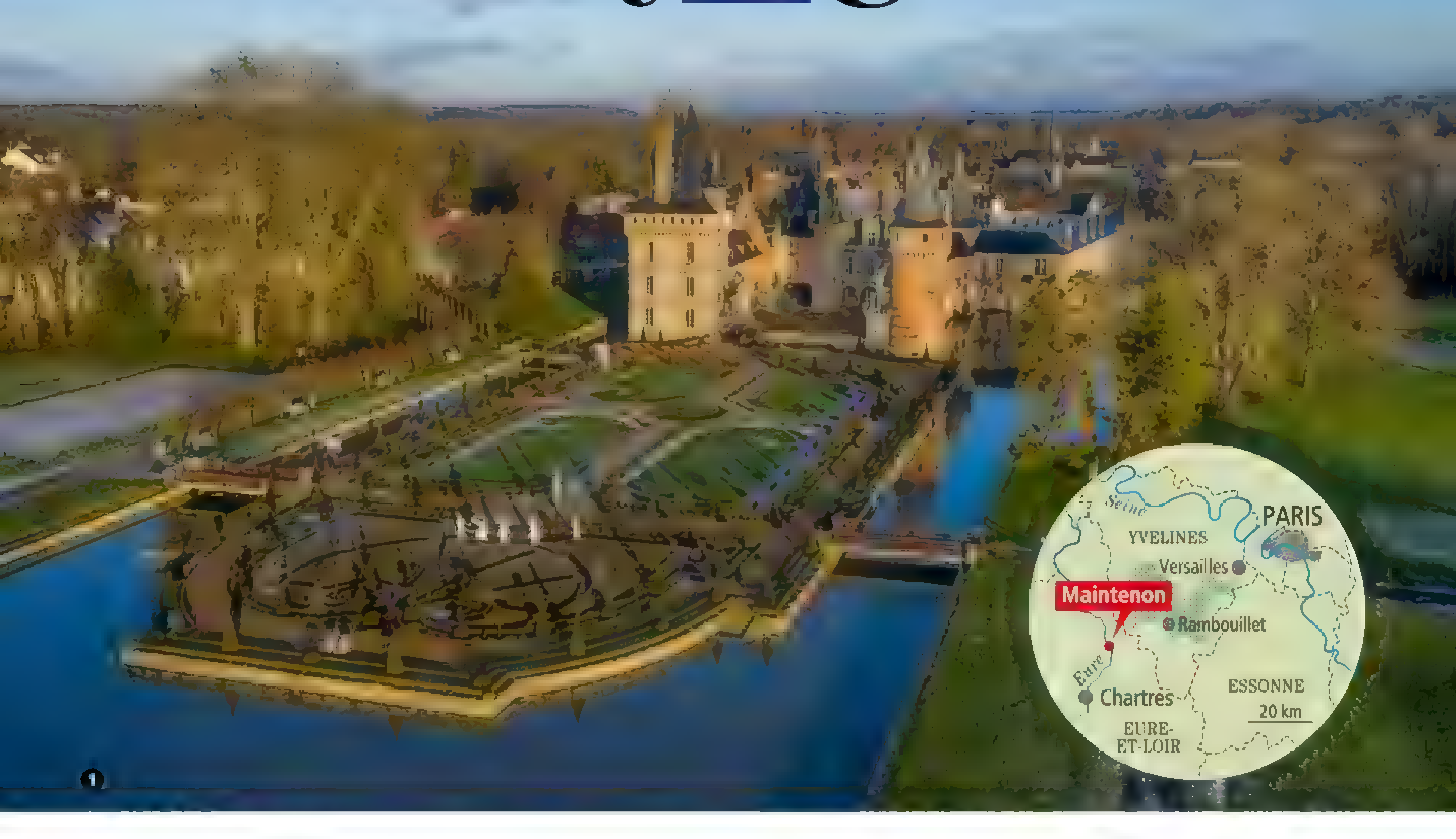


L'étonnante aventure du « club des cinq »

♥♥ La série des *Cinq de Cambridge* reprend l'une des plus singulières histoires d'espionnage du XXe siècle. L'affaire commence en 1929, dans l'Angleterre frappée par la crise. Choqués par ce qu'ils voient, cinq étudiants de la haute société se rapprochent du communisme et, par idéal, finissent par se mettre à la solde de Staline. Du fait de leur position pendant la guerre, ils livreront une foule de renseignements militaires aux Soviétiques… Servie par l'élégant dessin de Neuray, la BD raconte donc, non sans complaisance, les aventures de ces insoupçonnables traîtres. **L. V.**

■ **Les Cinq de Cambridge (intégrale)**, de Valérie Lemaire et Olivier Neuray (Casterman, 152 p., 29 euros).

Voyage



1

MAINTENON, LE JOYAU DE LA MARQUISE

Au bord de l'Eure, un château chargé d'histoire fut, au Grand Siècle, la demeure privée de la plus énigmatique des épouses royales : Françoise d'Aubigné, qui prendra le nom de ce fief…

PAR CLAIRE L'HOËR ; PHOTOS : MANUEL COHEN

Il faut parfois faire un pas de côté sur le chemin des monuments célèbres. C'est ainsi que sur la route de la cathédrale de Chartres, mondialement connue, se cache un bâtiment dont le nom est plus fameux que la silhouette. Le château de Maintenon fait inévitablement penser à la dernière favorite de Louis XIV, qui devint secrètement sa femme en 1683. Ce n'est pourtant pas Mme de Maintenon qui fit bâtir ce gracieux palais. Les premières traces de construction remontent au XIIIe siècle, à l'époque des seigneurs d'Amaury.

De cette forteresse féodale subsiste aujourd'hui un plan carré reliant trois tours rondes et un fort donjon quadrangulaire en grand appareil de couleur grise. Le château est racheté au début du XVIe siècle par Jean Cottereau, intendant des finances des rois Louis XII et François Ier. Le nouveau propriétaire fait raser les murs et, sur les bases de grès entourées de douves, fait édifier un châtelet aux ornements Renaissance qui marient la brique et la pierre blanche délicatement sculptée. Subsiste de cette époque la jolie lucarne qui surplombe la voûte de l'entrée et laisse courir sur la façade des lézards de pierre, symboles de fidélité au roi de France. C'est aux descendants de Jean Cottereau que la future épouse de Louis XIV achètera le château en 1674.

Mme de Maintenon, alias Françoise d'Aubigné veuve Scarron, n'a pas encore été distinguée par le roi lorsqu'elle acquiert la maison ainsi que ses fermes et moulins répartis sur 89 hectares de terres, se garantissant à la fois un foyer et des reve- ›››



CARTOGRAPHIE : HUGUES PIOLET

VERSAILLES, EN MIEUX (1) Le château, remanié au XVIe siècle, mélange habilement architecture féodale et esprit Renaissance. Les intérieurs, eux, seront remaniés par la nouvelle propriétaire, veuve de Scarron et remariée au Roi-Soleil. (2) Vue de l'avant-cour avec, au fond, l'église Saint-Nicolas. Pour que Louis XIV puisse commodément rejoindre son épouse, une aile fut édifiée, qui communiquait avec le château. (3) Un portrait de la marquise du XVIIe siècle (auteur anonyme) orne encore son antichambre. (4) L'intérieur de cette aile – occupée en partie par l'immense salon des Portraits : ceux des Noailles, la famille qui a possédé le domaine de 1698 à 1982 – n'est pas sans rappeler la majesté de la galerie des Glaces.

››› nus pour ses vieux jours. La seigneurie bénéficie des riches terres céréalières de la Beauce. Il faut dire que la nouvelle propriétaire a un besoin de sécurité immense, lié aux premières années de sa vie : Françoise, petite-fille du poète protestant Agrippa d'Aubigné (1552-1630), a vu le jour en 1635 dans une prison où son père était enfermé pour dettes. Sa mère catholique la fait baptiser et lui donne pour marraine une aristocrate, catholique comme elle. L'enfant ne passe pas ses premiers jours avec ses parents, mais avec un oncle et une tante fermement attachés à la religion réformée. La rigueur, le travail, l'honnêteté lui sont ainsi transmis avant qu'elle ne retourne à l'âge de 8 ans vivre avec sa mère, ses deux frères et son père, qui s'est mis en tête de devenir gouverneur aux Indes occidentales, les îles des Antilles.

Mariée, libérée…

Françoise va passer trois ans à la Guadeloupe, dans des conditions très précaires, jusqu'à la mort de son père. Elle en tirera plus tard le surnom de « Belle Indienne ». Sa mère revient en France, à La Rochelle, où elle vit misérablement. La fillette mendie même pour se nourrir.

C'est alors que la mère de sa marraine, Mme de Neuillan, décide de l'installer dans un couvent pour la conforter dans la religion catholique. Cependant, elle lui permet aussi de découvrir ce qu'on appelle le « monde » en l'emmenant parfois à Paris, où elle fréquente des salons



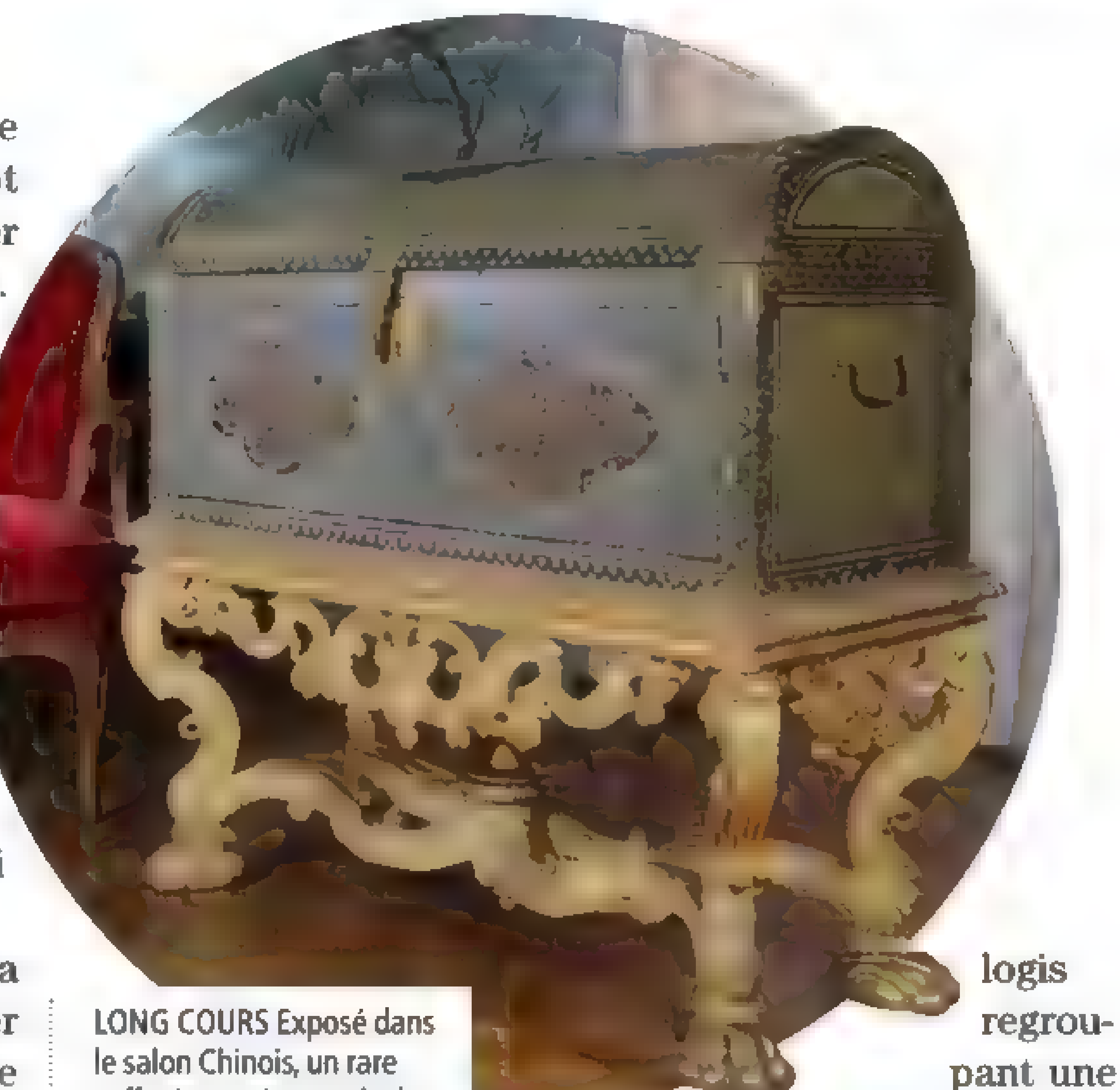


FOYER, DOUX FOYER (1) Dans les grands appartements de la tour ronde, le salon du Roi, dans lequel Louis XIV séjournait lors de ses visites, a été pieusement restauré. (2) La chambre de la marquise, avec ses ruelles (l'espace libre entre le lit et le mur) et son petit oratoire privé, offre un bel exemple du style alors en vogue durant le Grand Siècle.

littéraires. Elle cherche pour Françoise une dot qui lui permettrait d'entrer définitivement au couvent. Le poète Scarron, charmé par la discrétion cultivée de la jeune fille, lui laisse le choix entre financer sa prise de voile ou bien l'épouser. Il a alors 41 ans et est paralysé des membres par une maladie incurable. En 1652, à 16 ans, Françoise choisit le mariage, qui va lui donner la liberté.

C'est la première fois de sa vie qu'elle trouve un foyer stable – à Maintenon, elle tentera de reproduire ces huit années de vie conjugale, où elle a découvert à la fois la sécurité et la complicité intellectuelle. Après la mort de Scarron (en 1660), son veuvage vertueux et sa sagesse lui ont valu de devenir la gouvernante des bâtards royaux, les enfants de Louis XIV et de sa favorite Mme de Montespan. Curieuse mission pour la dévote qu'elle est devenue. Les enfants sont doublement adultérins, puisque le père est marié à Marie-Thérèse d'Espagne et qu'Athénaïs de Montespan a un mari à l'humeur ombrageuse… Mais Françoise ne s'est pas sentie de taille à refuser une telle mission. Elle a élevé, d'abord secrètement puis au grand jour, quatre enfants. Son attachement pour eux est tel qu'on peut voir dans sa chambre à Maintenon un tableau *(voir p. 93)* la représentant en sainte Anne avec le duc du Maine, l'aîné, en saint Jean-Baptiste et le comte de Vexin, le cadet, figurant l'Enfant Jésus.

Les lieux ont le caractère intimiste d'un refuge pour celle qui n'a jamais aimé fréquenter la cour de Versailles. Fuyant les grands appartements de son château aménagés sous Jean Cottereau, elle se fait installer dans l'aile occidentale un petit logis regroupant une antichambre, une chambre et un oratoire. Il faut dire que Mme de Maintenon est également très frileuse et qu'elle préfère des espaces plus restreints et plus faciles à chauffer que les grandes pièces d'apparat qu'on trouve à l'étage noble des châteaux. Derrière le lit, une porte discrète mène au cabinet de Nanon Balbien, la femme de chambre qui l'a suivie dans son ascension hors du commun. Dans un coin, le rouet et la petite lanterne qui résument sa philosophie : le travail et la fidélité au roi, qui va devenir son époux en 1683, la lanterne ayant inspiré sa devise : « Je ne brille que pour *lui* [Louis]. »


LONG COURS Exposé dans le salon Chinois, un rare coffre japonais en galuchat [peau de poisson] ayant appartenu à la marquise.

Aux grands appartements nobles et spacieux, mais peu pratiques et mal chauffés, la frileuse marquise préfère des espaces plus intimes pour vivre et converser…

Le souverain trouve en elle non seulement une compagne loyale pour ses vieux jours, après la mort de la reine Marie-Thérèse d'Autriche, mais aussi un esprit droit et éclairé avec lequel il aime échanger sur les affaires de l'État.

Cependant, Mme de Maintenon ne sera jamais une épouse officiellement présentée au monde, car elle est de trop basse extraction. Le château, elle l'a acheté avec les gages perçus pour son travail de gouvernante, 154 060 livres. Mais lorsque son destin change à la cour, le roi en personne se rend à Maintenon, qu'il fait ériger en marquisat, afin de donner un titre à son épouse. Le souverain fait également engager des travaux pour rendre la demeure digne de ses rares séjours dans les lieux. C'est ainsi que les grands appartements lui reviennent.

(Ré)confort de la foi

La splendide chambre tendue de damas rouge est précédée d'une salle de garde dont les murs sont couverts de cuir de Cordoue, et d'une antichambre où une curieuse boîte en bois a été accrochée à côté de la monumentale porte de chêne. C'est l'endroit où l'on déposait des cartes sur lesquelles était inscrit le nom des visiteurs demandant audience. Parmi eux, le dramaturge Racine, qui fut invité par la maîtresse des lieux. À Maintenon, il travailla alors sur ses pièces *Esther* et *Athalie*.

La deuxième partie du règne de Louis XIV se place sous le signe d'un retour à ›››



LE PONT-AQUEDUC SUR L'EURE

Louis XIV a besoin d'eau pour les nombreuses fontaines qui ornent le parc du château de Versailles. Mais le système conçu par Vauban sur le plateau de Saclay ne suffit pas. L'ingénieur propose alors de s'approvisionner dans une autre rivière: l'Eure. Pour cela, il faut construire un canal long de 80 kilomètres, qui franchit une vallée qui se trouve au fond de la propriété de Mme de Maintenon. En 1685, des ouvriers commencent donc à bâtir un pont-aqueduc d'une longueur de 950 mètres et de 25 mètres de hauteur. Le modèle est celui du pont du Gard, que Louis XIV a admiré lors de son voyage dans le sud de la France afin d'épouser l'infante Marie-Thérèse à Saint-Jean-de-Luz en 1660. Le souvenir de l'Empire romain inspire sa politique de conquêtes, mais aussi une partie des constructions monumentales de son règne. Vauban réussit pourtant à limiter l'ampleur du chantier: le roi voulait un pont de 15 kilomètres de longueur! Trois ans plus tard, en 1688, le déclenchement de la guerre de la Ligue d'Augsbourg contraint le souverain à ordonner l'arrêt des travaux, car les finances sont au plus bas. Louis XIV abandonne les ruines du chantier à Mme de Maintenon. Qu'en pense-t-elle? D'abord horrifiée par ce projet qui défigure la perspective de son parc depuis le château, elle trouve une compensation, après l'abandon du projet, dans la revente des matériaux démontés. Les entrepreneurs des environs lui rachètent les beaux blocs de grès taillés provenant des carrières toutes proches de Gallardon et d'Épernon. Mais le pic des démolisseurs ne viendra pas à bout de l'ouvrage, qui offre aujourd'hui au visiteur ses ruines spectaculaires... C. L'H.

››› la religion catholique depuis la révocation de l'édit de Nantes, en 1685. Le roi assiste désormais régulièrement aux offices, où qu'il soit. À une cinquantaine de mètres du château de Maintenon, la petite église Saint-Nicolas est à la fois chapelle seigneuriale et église paroissiale. Cependant, le Roi-Soleil ne peut décemment s'y rendre à pied au risque des intempéries. On construit donc une galerie, sorte de long couloir, entre ses appartements et une tribune haute située dans l'église. C'est l'actuel avant-corps du château, transformé au XIXe siècle en une véritable aile où se succèdent plusieurs grands salons en enfilade.

Car, depuis l'achat de la propriété par Mme de Maintenon au XVIIe siècle, le château est resté dans la même famille. Françoise d'Aubigné n'avait pas mis d'enfant au monde, mais elle avait une nièce portant le même nom qu'elle. Sa position à la cour lui permit d'organiser un mariage fastueux pour la fillette avec le futur duc de Noailles, devenu maréchal de France pour

VOTRE SÉJOUR

S'INFORMER

Office du tourisme de Chartres: www.chartres-tourisme.com; tél.: 02 37 18 26 26.

Y ALLER

De Paris, prendre le train pour Chartres à Montparnasse. 50 min de voyage jusqu'à Maintenon, puis 12 min à pied jusqu'au château.

CHAMBRE D'HÔTE

Le Colombier de Hanches. Une ancienne ferme du XVe siècle qui a conservé son colombier du XIIIe siècle. Plusieurs chambres et un cottage s'articulent autour de la piscine, du tennis et du potager. 8, rue des Bouveteaux, Hanches (28), à environ



Pour roucouler au Colombier...

10 min de Maintenon. www.lecolombier-de-hanches.com; tél.: 06 11 57 29 87.

RESTAURANTS

Le restaurant Aux Deux M propose une cuisine fraîche du marché. Il est situé sur la place triangulaire où les Halles de la fin du XIXe siècle sont encore visibles, en plein centre de Maintenon, face à l'église financée par Mme de Maintenon – devenue un fervent soutien de la religion catholique malgré son enfance protestante. 12, place Noé-et-Omer-Sadorge, Maintenon. Tél.: 02 37 83 92 06.

À Chartres, **Le Molière** est installé dans l'hôtel particulier de Champrond, une grande maison à façade de brique datée de la fin du XVe siècle et récemment restaurée.



GOUVERNANTE Mme de Maintenon fut chargée d'élever quatre des enfants que le roi eut de sa liaison avec la Montespan. Elle est ici représentée par Pierre Mignard sous les traits de la Vierge, avec deux des bâtards royaux.

ses succès militaires. Au XIXe siècle, l'arrière-petit-fils de ce couple, Paul de Noailles (1802-1885), hérite du château, qui a traversé la Révolution sans échapper à la famille. Il le transmettra à son tour à ses descendants. Il aura surtout à cœur de moderniser et d'embellir les lieux dans le respect de l'harmonie architecturale. Si Mme de Maintenon avait abattu l'un des murs de la cour carrée pour ouvrir la perspective sur les jardins commandés à André Le Nôtre par Louis XIV, Paul de Noailles ne touche pas au plan de l'édifice.

Maison de famille

Il fait plutôt rénover les façades de la cour intérieure dans l'esprit du château de Blois, avec une mosaïque de briques roses et noires. Il les fait également orner de dentelle de pierre dans le style néogothique et agrémente l'escalier à vis d'une clé de voûte pendante toujours en place. Mieux, il remeuble le château – avec du mobilier du XVIIe siècle autant que possible ainsi que des chinoiseries qu'il affectionne particulièrement. Il parvient même à retrouver deux pièces d'exception : on admire le coffre japonais de Mme de Maintenon recouvert de galuchat – de la peau de poisson. Quant au lit tendu d'indienne de coton du maréchal de Noailles, il reprend sa place dans le château. Des cabinets de laque japonais voisinent avec des pendules et des écritoires de style Grand Siècle. Un splendide papier peint chinois datant du XVIIIe siècle orne encore les murs.

Paul de Noailles, habitant la demeure, la rend aussi plus confortable en y installant un calorifère, l'eau courante et des salles de bains. Une salle de billard et une bibliothèque de 2 800 volumes enserrés dans des vitrines de poirier noirci distraient les invités et précèdent la grande galerie qui relie le château à l'église Saint-Nicolas : la ressemblance avec la galerie des Glaces, à Versailles, ne peut être fortuite… C'est au milieu des portraits d'ancêtres que la famille de Noailles y donnait des bals très courus. Paul avait en effet été élu à l'Académie française au fauteuil de son ami Chateaubriand, damant ainsi le pion à Balzac. À l'extérieur, il fait fermer la cour avant, dessinant ainsi l'écrin actuel du château. Enfin, en relevant les hautes toitures d'ardoises pointues qui surplombent le village alentour, il contribue à donner à Maintenon un horizon reconnaissable entre tous. ◆

Cuisine simple, salades, quiches, bocaux. Desserts excellents – également en vente à la pâtisserie de Chartres. 26, place Jean-Moulin. Tél. : 02 37 99 86 33.

À VISITER

L'extraordinaire cathédrale de Chartres est en pleine cure de jouvence. Ses murs, noircis par la suie et la poussière accumulées pendant des siècles, sont en cours de nettoyage. À ce stade, on peut voir la différence entre l'avant et l'après. Les vitraux retrouvent également leurs couleurs d'origine, faisant rayonner avec plus d'éclat encore le fameux bleu de Chartres. Ouverte tous les jours.

La Maison Picassiette fait partie de ces lieux improbables et uniques : entre 1938 et 1964, le cantonnier Raymond Isidore a ramassé les tessons de céramique cassés dans les allées du cimetière pour décorer l'intérieur et l'extérieur de sa maison, comme un véritable palais, devenu un chef-d'œuvre de l'art naïf ! 22, rue du Repos, Chartres. Tél. : 02 37 34 10 78. Horaires : 10 heures-12 h 30 et 14-18 heures en semaine. Dimanche : 14-18 heures.

À proximité de l'église **Saint-Martin-au-Val**, dans le quartier Saint-Brice, un chantier archéologique hors norme se déploie puisqu'on y a découvert, en 2006, un des plus grands sanctuaires gallo-romains d'Europe, daté de l'an 70 de notre ère. Initialement prévu comme « fouilles de sauvetage », le site est désormais déclaré « fouilles programmées ». Des plafonds à caissons en bois ont été miraculeusement conservés dans un milieu humide. Le chantier se visite occasionnellement, lors des Journées du patrimoine, par exemple. **C. L'H.**

LA BRIOCHE, BÉNIE SOIT-ELLE !

Échappé des sacristies au XVIIe siècle, ce petit pain se laïcise et devient la délicate pâtisserie dont on raffole encore aujourd'hui.

PAR PATRICK RAMBOURG

La brioche est une pâtisserie très ancienne dont le nom apparaît dans un texte rouennais de 1404. Elle est ensuite citée dans les statuts communs des pâtissiers et des oubloyers (faiseurs d'oublies) parisiens de 1566 et criée à la même époque dans les rues de la capitale.

C'est une sorte de « pain épicé », précise Randle Cotgrave dans son *Dictionarie of the french and english tongues* (1611). Dans le *Dictionnaire universel* (1690) d'Antoine Furetière, la brioche est plutôt une « pâtisserie délicate qu'on fait avec de la farine très déliée, du beurre, & des œufs ». De son côté, le *Dictionnaire de l'Académie françoise* (1694), la définit comme une « sorte de gâteau pétri ordinairement avec des œufs, du lait & du beurre ».



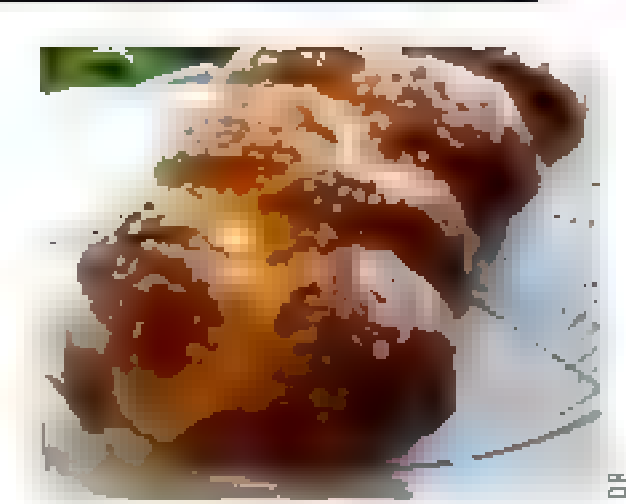
BRIOCHE PARISIENNE

Des pâtissiers étaient renommés pour leur brioche, tel le « sieur Flechmer », à Paris, rue Saint-Antoine, au coin de la rue Saint-Paul, qui faisait « un grand débit de fines brioches que les dames [prenaient] chez lui en allant au Cours de Vincennes ». On avait aussi coutume d'envoyer des brioches à ses amis, quand on avait rendu le pain bénit : « Le dimanche et aux grandes fêtes, deux ou trois paroissiens font faire chacun un pain de belle et bonne qualité, aussi grand que peut le porter un homme. Le prêtre bénit ces pains qui, à la grande messe, sont présentés à l'offrande, avec un cierge et un grand pot de vin. Puis, à la sacristie, chaque prêtre et chanoine de l'église en prend une bonne tranche. Le reste, mis dans des paniers, est distribué aux paroissiens par petits morceaux », témoigne l'Italien Francesco Gregory d'Ierni à la fin du XVIe siècle.

Au fil du temps, le pain bénit devient un gâteau, notamment une brioche. Dans

DES GOÛTS ET DES FORMES

La parisienne se fait avec deux boules, dont l'une est plus petite que l'autre : c'est la plus couramment proposée dans les pâtisseries. La nanterre se cuit dans un moule rectangulaire. La brioche mousseline se prépare « dans un moule rond uni, à rebords assez élevés, et dont on augmente encore la hauteur » avec du papier de cuisson beurré, explique le *Larousse gastronomique* de 1938. Cette brioche très levée est d'une « extrême légèreté ». Il y a aussi la brioche en couronne, avec ou sans fruits confits, décorée de grains de sucre, comme celle que l'on prépare en Provence, pour l'Épiphanie. La brioche vendéenne, qui se nomme aussi gâche,



est longue, tressée et bien souvent aromatisée à l'eau de fleur d'oranger. La normande, dans laquelle entre généralement de la crème fraîche, prend le nom de fallue ou de gâche, notamment dans le Cotentin. Dans le département de la Loire, Roanne s'est spécialisé dans la brioche aux pralines roses, que l'on peut aussi trouver à Lyon, qui est également connu pour son saucisson brioché ! À chacun sa brioche et sa spécialité… **P. R.**

Les Délices de la campagne (1655), Nicolas de Bonnefons, qui fut valet de chambre du roi Louis XIV, consacre ainsi un chapitre au « pain bénit, & brioches », dans lequel il donne la manière de les préparer sans les distinguer l'un de l'autre.
Il faut avoir de « la plus belle fleur de froment », dont un quart sert à faire le levain avec de la levure de bière et de l'eau chaude. Le reste de la farine est détrempé avec une « eau fort chaude, pourvu que vous y puissiez durer la main ». Y sont ajoutés du sel, du beurre frais et du fromage mou. Plus tard, l'ensemble est mêlé au levain, puis fraisé – c'est-à-dire pétri sur la table ou sur le tour pâtissier, avec la paume de la main, étendant et retournant la pâte de tous les côtés. Elle est ensuite façonnée, levée, dorée et enfournée. Nous avons là une sorte de pain brioché, que l'on pouvait rendre encore plus délicat en ajoutant des œufs et du lait dans la pâte.

Sur avis médical…

Il faut, semble-t-il, attendre 1742 pour voir apparaître une recette de brioche dans un livre de cuisine, dans la *Suite des Dons de Comus, ou l'art de la cuisine réduit en pratique* de François Marin. On y retrouve le levain fait de farine, de levure de bière et d'eau chaude. La pâte se fait avec de la farine, du sel, des œufs et du beurre. « Quand le tout est bien mêlé ensemble, écrit Marin, vous le pétrissez deux ou trois fois, vous l'étendez & y mettez de votre levain par petits morceaux. Maniez bien le tout ensemble, & lui donnez trois tours avec la main. » La pâte est laissée reposer une demi-journée avant son emploi.
Le *Dictionnaire portatif de cuisine, d'office, et de distillation* (1767), qui propose également une recette, avance une « observation médicinale », en expliquant que « la brioche est un aliment délicat, léger, assez nourrissant & de facile digestion », qu'elle convient aux « personnes délicates » et « aux estomacs faibles », lorsqu'elle est bien humectée de salive au moment de la manger, et lorsqu'il n'y entre pas trop de beurre, ni de « beurre vieux » dans sa confection ; et surtout, elle ne doit pas avoir été gardée trop longtemps, afin d'éviter que le beurre ne se gâte.
Au Siècle des lumières, la brioche attire toutes les attentions, même celle des peintres. Jean-Baptiste Siméon Chardin la figurera ainsi sur un tableau, aujourd'hui conservé au musée du Louvre, et qui fit l'admiration du public au Salon de 1763. Trônant au milieu de la composition, elle est surmontée d'une branche de fleurs d'oranger, suggérant ainsi son parfum. La brioche est de plus en plus populaire et d'autres artistes s'en empareront comme Édouard Manet vers 1870. ◆

Le vin

PAR GÉRARD MUTEAUD


ARCHIVES NPI

MUSELEZ-MOI ÇA !

Au début du XVIIIe s., les bouteilles de *vins frians* de Champagne – on ignore alors les termes de « mousseux » et d'« effervescent » – doivent être consommées rapidement. Bouchées d'une cheville de bois entourée d'étoupe et recouvertes de cire à cacheter, elles supportent mal le transport. Par la suite, le bouchon de liège améliore l'étanchéité : d'un diamètre deux fois plus large que le goulot, il est inséré, après trempage, par l'ouvrier caviste à grands coups de maillet (les machines à boucher ne feront leur apparition qu'au milieu du XIXe s.). Mais la poussée du gaz carbonique contenu dans la bouteille provoque fuite (« recoulage ») et oxydation prématurée du précieux liquide. Pour maintenir le bouchon en place, on l'attache alors avec une ficelle. Un travail fastidieux, même pour un ouvrier-ficeleur expérimenté. C'est là qu'intervient un négociant de Châlons-en-Champagne, le génial Adolphe Jacquesson (1800-1876)*, à qui l'on doit la mise au point d'une machine à rincer les flacons. Las des pertes infligées à ses stocks par le recoulage, il expérimente des bouchons d'un diamètre et d'une longueur supérieurs à ceux utilisés et a l'idée de les protéger d'une petite plaque de métal découpée à l'emporte-pièce. La capsule est née mais, pour que l'invention soit efficace, il imagine ensuite le muselet destiné à maintenir l'ensemble. Le brevet est déposé le 6 février 1845. Il faudra toutefois attendre les années 1950 pour que le muselet adopte sa forme actuelle, avec une cage composée de quatre pattes, d'une tête venant épouser la forme de la capsule et d'un pied permettant de cercler le goulot. Le champagne pouvait alors vieillir en cave et conquérir le monde sans risque d'y perdre ses bulles !

**Histoire(s) de vin, 33 dates qui façonnèrent les vignobles*, d'Éric Glatre (éd. du Félin, 444 p., 2020, 25 euros).

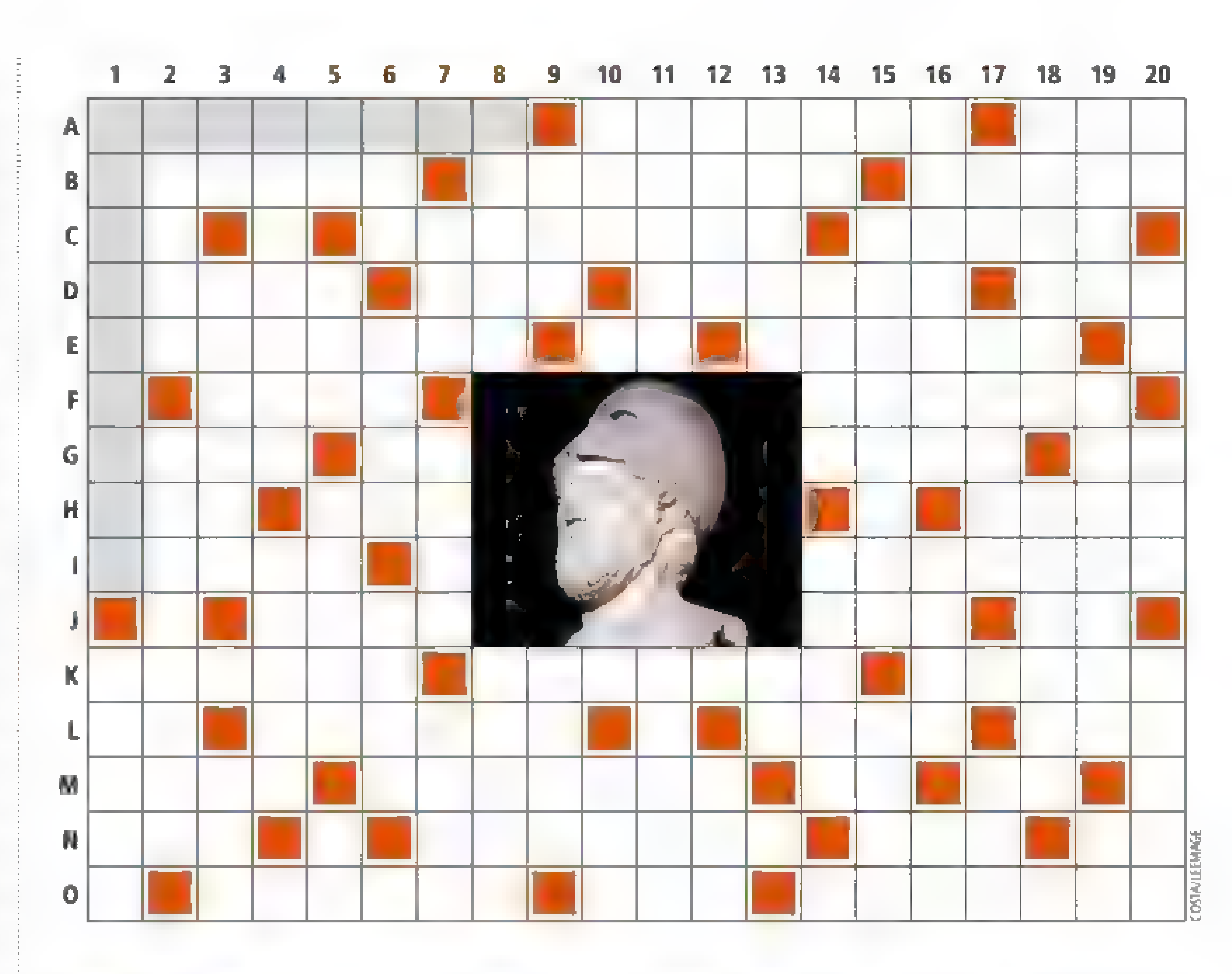
Mots croisés

PAR PASCAL WION

en partenariat avec www.cruciverbiste.club

HORIZONTALEMENT : **A.** ***Personnage en illustration.*** Village de l'Aisne associé à une célèbre chanson contestataire de la Première Guerre mondiale. Oncle de Caroline et Virginie. - **B.** Chiricahua ou mescalero. Région de l'est de la France qui fut le théâtre de nombreux combats pendant la Première Guerre mondiale. 42 ou un peu plus de 1000 kilomètres ! - **C.** Patrie de saint Jean Eudes. Avec près de mille salles, c'est le plus grand musée du monde. Georges Pompidou lui succéda en 1962 au poste de Premier ministre. - **D.** Nom de guerre. Ancien sigle colonial. Ville natale de François Ier. Mère d'Ariane. - **E.** Grand pensionnaire de Hollande qui fut l'ennemi acharné de Louis XIV. Rhône au départ. Capitale de l'État du Texas. - **F.** Conquistador espagnol qui explora la Floride et la région du Mississippi (Hernando de). État qui proclama son indépendance le 14 mai 1948. - **G.** Capitale du comté de Kildare en Irlande. Raccourci pour Los Angeles. Ancienne monnaie chinoise. Prison de Monte-Cristo. - **H.** Partie de Bornéo. Brave maréchal. Fleuve de la péninsule ibérique. - **I.** Tour de Paris. Grand collecteur de Rome. - **J.** Département normand. Chef-lieu du Hainaut. Sir Leonard Woolley y effectua des fouilles archéologiques de 1919 à 1934. - **K.** Roi mythique d'Athènes. Peintre français qui a fortement influencé les nabis et les fauves (1848-1903). Bellilois ou Sénan. - **L.** Pour le Pérou ou le Chili, mais pas pour l'Argentine. Père d'Andromaque. Se rend dans sa zone. Agence de renseignement américaine. - **M.** Victoire de Bugeaud sur les Marocains en 1844. Province du Canada. S'adresse à un parent ou à un proche. En Pologne ou en Laponie. - **N.** Est enseignée avec l'histoire. Artiste qui nous a vendu l'emballage, plutôt que son contenu ! Dame ou demoiselle. C'est ainsi que Frédéric Mistral a pu dire oui. - **O.** Becket ou D'Aquin. Organisation 100 % américaine. Maréchal d'Empire dont l'absence priva Napoléon de la victoire à Waterloo.

VERTICALEMENT : **1.** ***Monument que ce personnage fit construire.*** Forêt de conifères qui borde la toundra. - **2.** Ancien royaume des Balkans. Nymphe qui fut changée en fontaine par Artémis. - **3.** Rayonna sur le Nil. Massif des Alpes qui fut un haut lieu de la résistance face à l'occupation allemande. Territoire des Cadurciens. - **4.** Architecte grec. Cinéaste américain pour lequel Alain Delon fut Monsieur Klein. - **5.** Chef de chouans. Place des Vosges. Dieu marin de la mythologie grecque. Lac du Soudan. - **6.** S'est rendu à Appomattox en 1865. Princesse de Thessalie qui fut aimée d'Héraclès. Ancien président de la République de l'Angola (1922-1979). - **7.** L'Égypte de Nasser. Écrivain français qui nous a laissé *Les Contes du chat perché.* Empereur d'Amérique. - **8.** Île grecque de la mer Égée. Peuple germanique qui se répandit en Europe pendant les invasions barbares. - **9.** Sa guerre se déroula au Maroc de 1921 à 1926. Disciple de Bakounine. - **10.** Syndicat français créé le 23 septembre 1895 à Limoges. Grande entre le Mexique et les États-Unis. - **11.** Célèbre batteur de jazz (1924-2007). Son duc fut assassiné sur l'ordre d'Henri III en 1588. - **12.** Armateur dieppois (1480-1551). Supprima. - **13.** Lac de Carélie. À l'extrémité de la Normandie. - **14.** François Mitterrand à Jarnac. But de voyage pour Céline. Pouvait-on l'entendre parler de soie à longueur de journée ? - **15.** Industriel français spécialisé dans l'aéronautique (1892-1986). Les troupes françaises et belges l'occupèrent de 1923 à 1925. - **16.** Fille d'Agamemnon. État de Columbus. Hellène en sabots. - **17.** Grand de Russie. Ville de Crimée. Correspondant de guère. - **18.** Petite dans un conte d'Andersen. Elle fut la première femme présidente des Philippines, de 1986 à 1992. - **19.** Dieu guerrier. Ancien peuple du nord de l'Italie. Interjection dans la cohue. - **20.** Maître du palais. Cité des Agéens. Viviane ou Morgane. Ville natale du maréchal Lyautey. ◆



COSTA/LEEMAGE

SUDOKU

Le 18 mars de cette année-là, Ivan IV de Russie, plus connu sous le nom d'Ivan le Terrible, meurt au cours d'une partie d'échecs.

	3			6	5	9		
	6				9	2		1
7		4		8			6	
	1		3	2		8		6
4		5	6					
		3	1				9	7
3				6		1		
8	7	9	5		6	4		
	5		9		2			8

SOLUTION DU N° 891 : 1724

SOLUTION DU N° 891

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
A	C	A	G	L	I	O	S	T	R	O	■	J	E	F	F	E	R	S	O	N
B	O	C	E	A	N	■	S	O	U	K	K	O	T	■	R	U	E	E	■	I
C	L	H	A	S	S	A	■	G	H	A	N	A	■	M	A	R	I	S	T	E
D	L	E	I	C	E	S	T	E	R	■	O	B	R	E	G	O	N	■	O	M
E	I	L	■	A	E	D	E	S	■	E	X	■	E	C	O	■	A	S	I	E
F	E	O	N	S	■	I	■							■	N	I	C	E	■	■
G	R	O	■	A	U	C	H							C	A	C	H	I	N	■
H	■	S	U	S	E	■	O							A	R	T	■	G	O	G
I	A	■	R	■	L	I	N							■	D	I	A	N	E	■
J	B	O	G	H	E	A	D							D	■	N	U	E	■	A
K	E	N	E	E	■	G	O	S	L	A	R	■	M	A	C	O	R	L	A	N
L	L	A	L	■	I	O	■	A	A	R	O	N	■	S	U	S	I	A	N	E
M	A	N	■	N	N	■	U	N	■	T	H	O	R	E	Z	■	O	Y	E	■
N	R	■	N	I	C	A	R	A	G	U	A	■	N	I	C	O	L	■	T	V
O	D	A	L	L	A	S	■	A	I	S	N	E	■	N	O	N	■	I	O	S



LES DAMNÉS
DE LA COMMUNE
Une immersion au cœur de la révolution parisienne de 1871, incarnée par les voix de Yolande Moreau, Simon Abkarian, Mathieu Amalric, Charles Berling, Sandrine Bonnaire et bien d'autres.
Un film documentaire animé de Raphaël Meyssan
Sur ARTE le 23 mars à 20h50 et déjà sur arte.tv
arte
VOUS AIMEZ DÉJÀ
© Composition : Raphaël Meyssan




DU BABY-BOOM AU BABY-KRACH

L'évolution de la natalité, cela ne se prédit pas, cela ne se programme pas, et il est souvent bien difficile de percer les secrets de ces arbitrages, à la fois intimes et socialement synchrones. Ainsi, nombre de commentateurs avaient annoncé, avec force clins d'œil, que le confinement de 2020, qui forçait les couples à d'interminables rapprochements diurnes, aurait pour effet un boom des « corona-bébés ». Tout faux : le nombre de naissances s'est effondré – 13 000 de moins qu'en 2019 ! – au niveau le plus bas depuis 1945. Soit 740 000 berceaux, contre 869 000 en 1949, alors que la France ne comptait que 42 millions d'habitants, contre 67 millions aujourd'hui. Les esprits forts en concluent – rétrospectivement, c'est plus facile – que, certes, les corps se frôlaient de près toute la sainte journée, mais que la tête ne suivait pas, tant le moral était en berne.



POUR COMPRENDRE LES ÉVOLUTIONS DÉMOGRAPHIQUES, IL CONVIENT DE REGARDER LE TEMPS LONG

Possible, mais n'allez pas en tirer une quelconque loi générale. La preuve par le baby-boom. Le vrai : celui des années 1950 et 1960. Il est courant d'entendre que c'est dans la liesse de la Libération, de l'*Embrassons-nous, Folleville*, que la natalité – jusque-là à la peine à cause de l'Occupation et du départ des hommes jeunes vers les stalags – s'est alors réveillée. Encore faux. Si l'entrée en guerre et la défaite ralentissent la natalité, en forte hausse depuis 1939, celle-ci se relève, expliquent les démographes Jean-Paul Sardon et Gérard Calot, « d'abord provisoirement en mai, juin et juillet 1941 puis, à partir de juin 1942, elle augmente et retrouve dès 1942, tant en France qu'en Angleterre-Galles, son niveau d'avant-guerre ». Bref, malgré les privations, malgré le Service du travail obligatoire, malgré les déportations, malgré les années 1941 et 1942 de tous les cauchemars, les Français et les Françaises, mais aussi les Néerlandais et les Néerlandaises, et les Belges, ressortent les berceaux et les langes. Pour comprendre, il convient de regarder la photo du baby-boom, mais sans oublier le film dans lequel elle s'inscrit et qui s'étire du milieu des années 1930 à la fin des années 1960. Un film marqué par le traumatisme de la crise de 1929, qui stérilise l'espoir du lendemain jusqu'en 1935, quand la natalité atteint son niveau le plus bas. C'est alors que le film reprend des couleurs, que le baby-boom balbutie, se consolide pendant les années noires et explose dans les années 1950 et 1960. Et c'est bien ce temps long de la démographie qui inquiète aujourd'hui. La photo de l'effondrement exceptionnel de la natalité en 2020 figure en effet dans un autre film qui commence au début des années 1970 et s'accélère depuis 2015 : le « baby-krach ».


LA DÉCHÉANCE D'UN GLADIATEUR,
LA NAISSANCE D'UNE LÉGENDE
GOLGOTHA
BOLLÉE ALCANTE BRECCIA GÉRARD
© 2021, Groupe Delcourt - Editions Soleil
Lire un extrait
Soleil
Suivez-nous sur
TOME 1 L'ARÈNE DES MAUDITS DISPONIBLE EN LIBRAIRIE